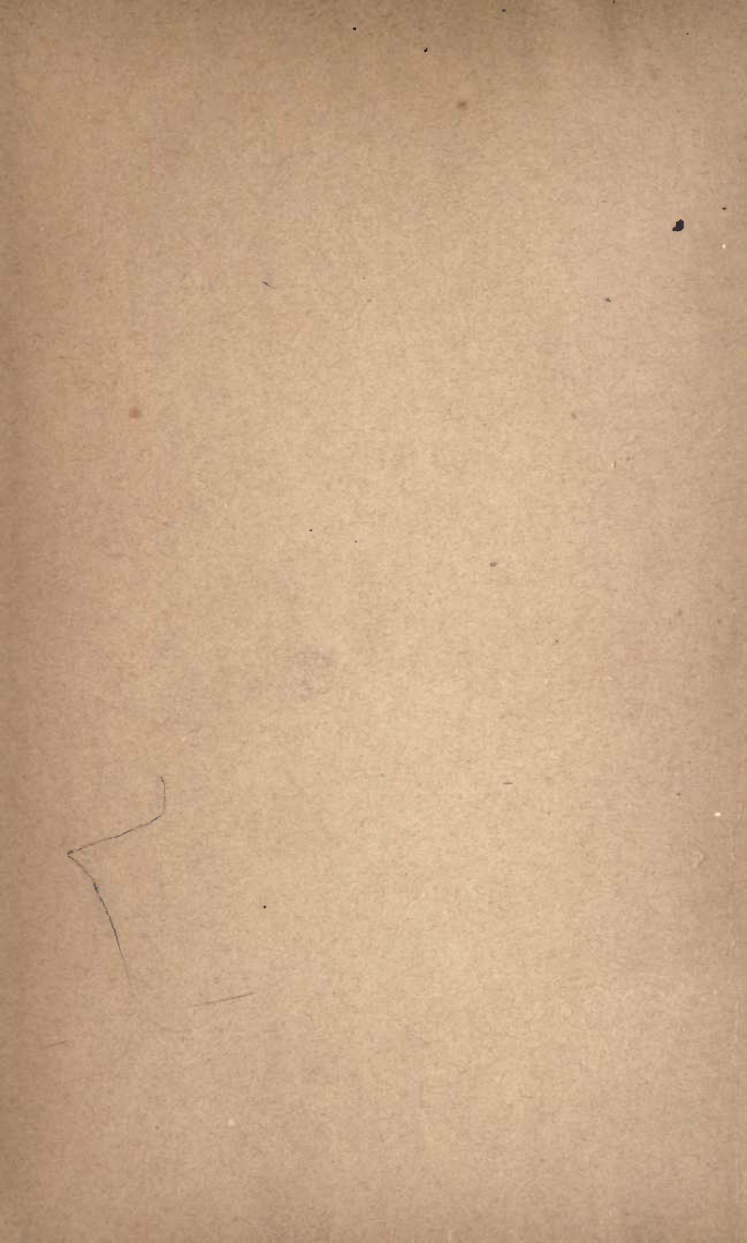



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
851P44
Or.Fp
v.4



RIMES

DE

PÉTRARQUE

RIMES

DE

PÉTRARQUE

TRADUITES EN VERS, TEXTE EN REGARD

PAR

JOSEPH POULENC

TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15, AU COIN DE LA RUE VIVIENNE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Ce

ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—

1865

TROISIÈME PARTIE.

TRIOMPHES

SUR

LA VIE ET LA MORT DE LAURE

Dans ces triomphes le poëte nous fait voir l'amour triomphant de l'homme dans sa jeunesse, la chasteté triomphant plus tard de l'amour, la mort triomphant de l'amour et de la chasteté, la renommée triomphant de la mort, le temps de la renommée, et l'éternité enfin triomphant du temps.

Le but que s'est proposé le poëte est le même que celui des deux parties qui précèdent, c'est-à-dire d'exalter les beautés et les vertus de Laure, de payer un juste tribut d'honneur et d'éloges à l'idole incomparable de son cœur, et par la pensée de faire un retour de temps en temps sur l'origine, sur les progrès et sur la fin de son amour.

TRIONFO D'AMORE.

> Trionfar volse quel che 'l vulgo adora;
> E vidi a qual servaggio ed a qual morte
> Ed a che strazio va chi s' innamora.
>
> *Trionfo d' Amore*, cap. IV.

CAPITOLO I.

In questo primo capitolo riferisce un sogno, in cui vide Amore trionfante, e parte de' prigioni di lui, introducendo un amico a significargliene i nomi.

Nel tempo che rinnova i miei sospiri
Per la dolce memoria di quel giorno
Che fu principio a sì lunghi martiri,

Scaldava il Sol già l' uno e l' altro corno
Del Tauro, e la fanciulla di Titone
Correa gelata al suo antico soggiorno.

Amor, gli sdegni e 'l pianto e la stagione
Ricondotto m' aveano al chiuso loco
Ov' ogni fascio il cor lasso ripone.

Ivi fra l' erbe, già del pianger fioco,
Vinto dal sonno, vidi una gran luce,
E dentro assai dolor con breve gioco.

TRIOMPHE DE L'AMOUR.

Celui-là me vainquit que le vulgaire adore,
Et je vis où l'on va quand son feu nous dévore,
A quelle servitude, à quel funeste but.

Triomphe de l'Amour, chap. IV.

—

CHAPITRE I.

Dans ce chapitre il raconte un songe, dans lequel il vit l'Amour triomphant et un grand nombre de captifs; il se fait désigner leurs noms par un ami.

Au temps [1] qui renouvelle en moi ma doléance
Par le doux souvenir du jour où prit naissance
Mon éternel martyre, issu de mon amour,

Du Taureau, par Phébus, la corne était dorée,
Alerte et grelottant, la compagne adorée
De Tithon regagnait son antique séjour.

Saison, amour, dédains, mon âme désolée
M'avaient alors conduit dans la close [2] vallée
Où mon cœur las fait trêve à ses cuisants malheurs.

Vaincu par le sommeil, molle étant ma paupière
De pleurs, je vis sur l'herbe une grande lumière;
Là rare était la joie et grandes les douleurs.

Vidi un vittorioso e sommo duce,
Pur com' un di color che 'n Campidoglio
Trionfal carro a gran gloria conduce.

Io che gioir di tal vista non soglio,
Per lo secol noioso in ch' io mi trovo,
Voto d' ogni valor, pien d' ogni orgoglio;

L' abito altero, inusitato e novo
Mirai, alzando gli occhi gravi e stanchi:
Ch' altro diletto, che 'mparar, non provo.

Quattro destrier via più che neve bianchi;
Sopr' un carro di foco un garzon crudo
Con arco in mano e con saette a' fianchi,

Contra le qua' non val elmo nè scudo:
Sopra gli omeri avea sol due grand' ali
Di color mille, e tutto l' altro ignudo:

D' intorno innumerabili mortali,
Parte presi in battaglia e parte uccisi,
Parte feriti di pungenti strali.

Vago d' udir novelle, oltra mi misi
Tanto ch' io fui nell' esser di quegli uno
Ch' anzi tempo ha di vita Amor divisi.

J'aperçus un grand chef ami de la victoire,
Et comme au Capitole, où les attend la gloire,
On en voit arriver sur un char triomphal.

Mais moi qui n'avais vu de si brillant spectacle
Dans le siècle où je vis, qui ne connaît d'obstacle
A ses penchants pervers, à son orgueil fatal;

Pour voir un tel tableau de si nouvelle intrigue,
J'élevai mes yeux, lourds et brisés de fatigue,
Tant d'apprendre je sens en moi vifs les élans.

Quatre coursiers je vis plus blancs que neige fraîche;
Sur un char, un enfant à la mine revêche,
Portant l'arc à sa main, les flèches à ses flancs;

Contre elles vaines sont les plus fortes armures.
Et deux ailes brillant des plus riches parures
Sur son dos s'étalaient; son corps me parut nu.

Tout autour on voyait une nombreuse escorte,
Partie était vivante et partie était morte,
D'autres souffraient du dard par leur flanc retenu.

Tellement, pour bien voir, j'approchai de ce monde,
Que je faillis grossir de ces malheureux l'onde,
Dont l'amour a rendu beaucoup plus brefs les jours.

Allor mi strinsi a rimirar s' alcuno
Riconoscessi nella folta schiera
Del re sempre di lagrime digiuno.

Nessun vi riconobbi : e s' alcun v' era
Di mia notizia, avea cangiato vista
Per morte, o per prigion crudele e fera.

Un' ombra alquanto men che l' altre trista
Mi si fe incontro, e mi chiamò per nome,
Dicendo : Questo per amar s' acquista.

Ond' io, maravigliando, dissi : Or come
Conosci me, ch' io te non riconosca ?
Ed ei : Questo m' avvien per l' aspre some

De' legami ch' io porto ; e l' aria fosca
Contende agli occhi tuoi ; ma vero amico
Ti sono ; e teco nacqui in terra tosca.

Le sue parole e 'l ragionar antico
Scoperson quel che 'l viso mi celava :
E così n' ascendemmo in luogo aprico ;

E cominciò : Gran tempo è ch' io pensava
Vederti qui fra noi ; che da' prim' anni
Tal presagio di te tua vista dava.

Grand était mon désir de quelqu'un reconnaître
Dans les rangs bien serrés des sujets de ce maître,
Qui trouve son plaisir à voir pleurer toujours.

Mais d'aucun je ne pus saisir la ressemblance;
Et si quelqu'un jadis fut de ma connaissance,
Tout autre l'avaient fait la prison ou la mort.

Quand une ombre moins triste à mon regard se montre,
M'appelant par mon nom, et court à ma rencontre,
Me disant : De quiconque aime voilà le sort.

Moi, surpris, je lui dis : Daigne me dire encore
Comment tu me connais, quand moi ton nom j'ignore.
Cela tient, me dit-il, au poids bien sûrement

Des chaînes que je porte; à l'air de ce lieu même,
Trop dense pour tes yeux; sache donc que je t'aime,
Et comme toi Toscan je suis également.

Le timbre de sa voix, son antique langage,
M'éclairèrent bien mieux que les traits du visage,
Et sur un pic tous deux nous gravîmes alors.

Lui, prenant la parole : Ici j'ai ta présence
Attendu bien longtemps, et j'ai, dès ton enfance,
Présagé ta venue en voyant tes dehors.

E' fu ben ver; ma gli amorosi affanni
Mi spaventar sì ch' io lasciai l' impresa;
Ma squarciati ne porto il petto e i panni:

Così diss' io; ed ei, quand' ebbe intesa
La mia risposta, sorridendo disse:
O figliuol mio, qual per te fiamma è accesa!

Io non l' intesi allor; ma or sì fisse
Sue parole mi trovo nella testa,
Che mai più saldo in marmo non si scrisse.

E per la nova età, ch' ardita e presta
Fa la mente e la lingua, il dimandai:
Dimmi per cortesia, che gente è questa?

Di qui a poco tempo tu 'l saprai
Per te stesso, rispose, e serai d' elli;
Tal per te nodo fassi; e tu nol sai.

E prima cangerai volto e capelli,
Che 'l nodo di ch' io parlo si discioglia
Dal collo e da' tuo' piedi ancor ribelli.

Ma per impir la tua giovenil voglia,
Dirò di noi, e prima del maggiore,
Che così vita e libertà ne spoglia.

Je lui dis : C'est bien vrai ; mais, craignant la tourmente
De l'amour, je laissai l'entreprise pendante.
Vois pourtant déchirés mon cœur, mon vêtement.

Mais à peine par lui fut bien compris mon dire,
Qu'aussitôt il me dit avec un doux sourire :
Cher fils, quel feu pour toi couve secrètement ?

Sa parole, qui fut pour moi si mal comprise,
Maintenant, dans ma tête, est fortement assise,
Plus qu'un marbre ne rend les objets persistants.

Et comme ardent et prompt le jeune âge commande
A la langue, à l'esprit, alors je lui demande :
De grâce, quels sont-ils ces nombreux habitants ?

Dans peu de temps, dit-il, tu pourras les connaître ;
Toi-même, sache-le, dans leurs rangs tu dois être ;
De pareils nœuds pour toi se font à ton insu,

Et l'on verra changer tes cheveux, ton visage,
Bien avant que ton col et ton pied le servage
Aient brisé du lien qu'ils n'ont encor reçu.

De nous donc, pour calmer tes ardeurs juvéniles,
Mais, avant, de celui qui tous morts ou serviles
Nous fait, je parlerai, du roi de ce séjour.

Quest' è colui che 'l mondo chiama Amore;
Amaro, come vedi, e vedrai meglio
Quando fia tuo, come nostro signore;

Mansueto fanciullo, e fiero veglio:
Ben sa ch' il prova; e fiati cosa piana
Anzi mill' anni; e 'nfin ad or ti sveglio.

Ei nacque d' ozio e di lascivia umana;
Nudrito di pensier dolci e soavi;
Fatto signor e dio da gente vana.

Qual è morto da lui, qual con più gravi
Leggi mena sua vita aspra ed acerba,
Sotto mille catene e mille chiavi.

Quel che 'n sì signorile e sì superba
Vista vien prima, è Cesar, che 'n Egitto
Cleopatra legò tra' fiori e l' erba.

Or di lui si trionfa: ed è ben dritto,
Se vinse il mondo ed altri ha vinto lui,
Che del suo vincitor si glorie il vitto.

L' altro è 'l suo figlio: e pur amò costui
Più giustamente: egli è Cesar Augusto,
Che Livia sua, pregando, tolse altrui.

Voilà celui qu'Amour vulgairement on nomme;
Il est amer, tu vois; mieux tu connaîtras l'homme
Lorsque tu sentiras sa puissance à ton tour.

Enfant, il est si doux, si dur dans sa vieillesse;
Qui l'a connu le sait; beaucoup mieux son adresse
Tu connaîtras bientôt: sois donc bien averti.

Du loisir il naquit, de l'humaine licence,
Des pensers les plus doux il fait son existence;
En Dieu, les insensés, en roi l'ont converti.

Tel de lui tient la mort, et tel passe sa vie
A sa barbare loi pesamment asservie,
Fermé sous mille clefs et sous les chaînes las.

Vois cet illustre chef, tous marchent à sa suite;
Le monde il fit trembler; c'est César: en Égypte,
De Cléopâtre il fut vaincu par les appas.

Elle aujourd'hui triomphe: il est bien légitime
Que du triomphateur triomphe la victime;
Si le monde il vainquit, qu'il succombe à son tour.

Près de lui c'est son fils; d'autrui par ses prières
Sa Livie il obtint, de loyales manières
Auguste mit en œuvre en son constant amour.

Neron è 'l terzo, dispietato e 'ngiusto :
Vedilo andar pien d' ira e di disdegno :
Femmina 'l vinse; e par tanto robusto.

Vedi 'l buon Marco d' ogni laude degno,
Pien di filosofia la lingua e 'l petto :
Pur Faustina il fa qui star a segno.

Que' duo pien di paura e di sospetto,
L' un è Dionisio e l' altro è Alessandro :
Ma quel del suo temer ha degno effetto.

L' altro è colui che pianse sotto Antandro
La morte di Creusa, e 'l suo amor tolse
A quel che 'l suo figliuol tolse ad Evandro.

Udito hai ragionar d' un che non volse
Consentire al furor della matrigna,
E da' suoi preghi per fuggir si sciolse :

Ma quella intenzion casta e benigna
L' uccise ; sì l' amor in odio torse
Fedra amante terribile e maligna.

Ed ella ne morio; vendetta forse
D' Ippolito, di Teseo e d' Adrianna,
Ch' amando, come vedi, a morte corse.

Néron est le troisième; il fut cruel, injuste;
La femme le vainquit; il est pourtant robuste :
Regarde-le marcher, colère, furieux.

Vois Marc-Aurèle; il fut de tant d'éloges digne,
De Faustine les lois à suivre il se résigne;
Pour la philosophie il fut toujours pieux.

Ces deux-là que tu vois pleins de frayeur mortelle,
L'un c'est Denis, et l'autre Alexandre on l'appelle,
Victime des soupçons comme il le mérita.

Celui-là, c'est Énée; il pleura sous Antandre
La perte de sa Creuse, et l'amante il sut prendre
A celui qui la vie au fils d'Evandre ôta.

Tu connais bien celui qui, la poursuite active
De Phèdre redoutant et son ardeur lascive,
S'enfuit pour se soustraire à son obsession?

Eh bien, ce noble instinct de chasteté bénigne
Fut cause de sa mort; dans son amante indigne
Si bien changée en rage on vit sa passion.

Elle en mourut aussi, pour que fût compensée
D'Hippolyte la mort, d'Ariane et Thésée;
Ainsi, tu vois, l'amour causa son fatal sort.

Tal biasma altrui che se stesso condanna;
Che chi prende diletto di far frode,
Non si de' lamentar s' altri l' inganna.

Vedi 'l famoso, con tante sue lode,
Preso menar fra due sorelle morte:
L' una di lui, ed ei dell' altra gode.

Colui ch' è seco, è quel possente e forte
Ercole, ch' Amor prese; e l' altro è Achille,
Ch' ebbe in suo amor assai dogliosa sorte.

Quell' altro è Demofonte, e quella è Fille:
Quell' è Giason, e quell' altra è Medea,
Ch' Amor e lui seguì per tante ville.

E quanto al padre ed al fratel fu rea,
Tanto al suo amante più turbata e fella;
Che del suo amor più degna esser credea.

Isifile vien poi; e duolsi anch' ella
Del barbarico amor che 'l suo gli ha tolto:
Poi vien colei c' ha 'l titol d' esser bella.

Seco ha 'l pastor che mal il suo bel volto
Mirò sì fiso; ond' uscir gran tempeste,
E funne il mondo sottosopra volto.

Tel veut blâmer autrui, qui s'accuse lui-même;
Et qui tant se complaît dans le noir stratagème,
D'être aussi lui trompé se plaindrait bien à tort.

Le vois-tu ce fameux à grande renommée,
Captif entre deux sœurs : l'une il a tant aimée,
L'autre pour lui nourrit un feu si chaleureux.

Vois Hercule si fort, de prise difficile,
L'Amour en triompha; cet autre, c'est Achille,
Lui qui dans son amour eut un sort malheureux.

Cet autre est Demophon, puis Phyllis vient ensuite;
Celui-là, c'est Jason; Médée à sa poursuite
Courut en tous pays par vive passion;

Envers son père étant et son frère coupable,
Comme elle se croyait justement adorable,
Plus barbare elle fut pour son amant Jason.

Isyphile, tu vois, qui maudit l'étrangère [3]
D'avoir pu lui ravir sa passion si chère;
Puis vient celle [4] qu'on dit aux charmes sans rivaux.

Bien près est le pasteur [5] qui de sa belle tête
S'enflamma tellement, qu'une affreuse tempête
En naquit pour le monde, et de si nombreux maux.

Odi poi lamentar fra l' altre meste
Enone di Paris, e Menelao
D' Elena; ed Ermion chiamare Oreste,

E Laodamia il suo Protesilao,
Ed Argia Polinice, assai più fida
Che l' avara moglier d' Anfiarao.

Odi i pianti e i sospiri, odi le strida
Delle misere accese, che gli spirti
Rendero a lui che 'n tal modo le guida.

Non poria mai di tutti il nome dirti:
Che non uomini pur, ma dei, gran parte
Empion del bosco degli ombrosi mirti.

Vedi Venere bella e con lei Marte,
Cinto di ferri i piè, le braccia e 'l collo;
E Plutone e Proserpina in disparte.

Vedi Giunon gelosa, e 'l biondo Apollo,
Che solea disprezzar l' etate e l' arco
Che gli diede in Tessaglia poi tal crollo.

Che debb' io dir? in un passo men varco:
Tutti son qui prigion gli dei di Varro;
E di lacciuoli innumerabil carco,
Vien catenato Giove innanzi al carro.

Écoute se plaignant dans le deuil, dans la peine,
Enone de Pâris, et Ménélas d'Hélène;
Celle qui pousse Oreste [6] à tuer le maudit;

Protesilas pleuré par sa Laodamie,
Et Polynice aussi par sa fidèle Argie,
Quand d'Amphiaraüs la femme se vendit.

Les pleurs et les soupirs entends où sont réduites
Les victimes qui sont par les charmes séduites
De celui qui leur prit la vie avant le soir.

Te dire tous leurs noms je n'en ai le courage,
Car les dieux, les mortels de tout temps, de tout âge,
Sous ces myrtes tu peux en tel nombre les voir.

Vois la belle Vénus, Mars qui près d'elle passe;
Vois l'armure de fer qui tout son corps enlace;
Vois aussi, mais à part, Proserpine et Pluton.

Vois Junon, vois Phébus à blonde chevelure,
Qui l'Amour et son arc dédaignant par nature,
Si fort en Thessalie en sentit l'aiguillon.

Que te dirai-je encore ? En deux mots pour tout dire,
Tous les dieux sont là pris que Varron sut décrire.
Vois Jupiter, chargé d'un nombre sans égal
De chaînes, précédant le grand char triomphal.

CAPITOLO II.

Narra un ragionamento avuto con Massinissa e con Sofonisba, dopo il quale ne rapporta un altro tenuto con Seleuco. Appresso per una comparazione dimostra la grande moltitudine deg'i amanti ch' egli non riconobbe; e conchiude nominandone alcuni che raffigurò.

Stanco già di mirar, non sazio ancora,
Or quinci or quindi mi volgea, guardando
Cose ch' a ricordarle è breve l' ora.

Giva 'l cor di pensier in pensier, quando
Tutto a se 'l trasser duo ch' a mano a mano
Passavan dolcemente ragionando.

Mossemi 'l lor leggiadro abito strano,
E 'l parlar peregrin, che m' era oscuro,
Ma l' interprete mio mel fece piano.

Poi ch' io seppi chi eran, più securo
M' accostai lor; che l' un spirito amico
Al nostro nome, l' altro era empio e duro.

CHAPITRE II.

Il raconte un entretien qu'il eut avec Massinissa et Sophonisbe, et puis un second avec Seleucus. Il démontre ensuite par une comparaison le grand nombre d'amants qu'il ne connut point ; puis il termine en nommant ceux qu'il a cru reconnaître.

Déjà las d'admirer, je promenais ma vue,
Non satisfaite encore, et passais en revue
Ce qui serait trop long à conter maintenant.

Mon âme alors errait de pensée en pensée,
Lorsque sur deux amants je la retins fixée,
Qui parlaient de l'amour tout en se promenant.

J'ignorais leur tenue étrangère et si belle,
Et pour moi leur langage était chose nouvelle ;
Par mon guide j'appris leurs noms et leur pays.

Sentant, par ce récit, ma vigueur enhardie,
Je m'approchai ; l'un d'eux aima tant l'Italie,
Quand Rome et ses enfants par l'autre étaient maudits.

Fecimi al primo : O Massinissa antico,
Per lo tuo Scipione e per costei,
Cominciai, non t' incresca quel ch' io dico.

Mirommi, e disse : Volentier saprei
Chi tu se' innanzi, da poi che sì bene
Hai spiati amboduo gli affetti miei.

L' esser mio, gli risposi, non sostene
Tanto conoscitor; che così lunge
Di poca fiamma gran luce non vene.

Ma tua fama real per tutto aggiunge,
E tal che mai non ti vedrà, nè vide,
Col bel nodo d' amor teco congiunge.

Or dimmi, se colui 'n pace vi guide
(E mostrai 'l duca lor), che coppia è questa,
Che mi par delle cose rare e fide?

La lingua tua al mio nome sì presta,
Prova, diss' ei, che 'l sappi per te stesso :
Ma dirò per sfogar l' anima mesta.

Avendo in quel somm' uom tutto 'l cor messo,
Tanto ch' a Lelio ne do vanto appena,
Ovunque fur sue insegne fui lor presso.

O grand Massinissa ! dis-je à l'ombre première,
Par ton cher Scipion, par cette dame chère,
Si j'ose te parler, daigne ne t'offenser.

Je voudrais bien savoir , dit-il avec surprise,
D'abord, quel est ton nom, lorsque si bien comprise
Ma double affection je vois dans ton penser.

Qui je suis? répondis-je ; ah ! je suis trop indigne
Que tu saches mon nom ; il serait bien insigne
Que mon si faible éclat jusqu'à toi fût venu ;

Mais de ton nom royal tout l'univers résonne ,
Et l'amour le plus franc attache à ta personne
Ceux par qui tu ne fus même jamais connu.

Puis, montrant leur grand chef 1 : Vous donne-t-il, lui dis-je,
Guerre ou paix ? Mais quel couple êtes-vous ? Tel prodige
D'affection vit-on jamais en aucun temps ?

Ta langue, qui mon nom a prononcé naguère,
Me prouve que pour toi je ne suis un mystère ;
Mais je vais dissiper ton doute en peu d'instants.

Partout de ce héros 2 je suivis les enseignes,
A lui je fus lié par de pressantes chaînes ,
Autant que Lelius, avec non moins d'ardeur.

A lui fortuna fu sempre serena;
Ma non già quanto degno era 'l valore,
Del qual, più ch' altro mai, l' alma ebbe piena

Poi che l' arme romane a grand' onore
Per l' estremo occidente furon sparse,
Ivi n' aggiunse e ne congiunse Amore.

Nè mai più dolce fiamma in duo cor arse,
Nè sarà, credo: oimè! ma poche notti
Fur a tanti desir e brevi e scarse.

Indarno a marital giogo condotti;
Che del nostro furor scuse non false,
E i legittimi nodi furon rotti.

Quel che sol più che tutto il mondo valse,
Ne dipartì con sue sante parole;
Che de' nostri sospir nulla gli calse.

E benchè fosse onde mi dolse e dole,
Pur vidi in lui chiara virtute accesa;
Che 'n tutto è orbo chi non vede il sole.

Gran giustizia agli amanti è grave offesa:
Però di tanto amico un tal consiglio
Fu quasi un scoglio all' amorosa impresa.

La Fortune pour lui fut toujours souriante,
Mais pas encore assez pour sa valeur puissante;
Nul autre sur ce point n'égala sa grandeur.

Alors que des Romains les armes glorieuses,
Dans l'extrême Occident furent victorieuses,
Là, cette dame et moi, nous sentîmes nos feux.

Et jamais on ne vit, hélas ! si douces flammes,
Jamais on n'en verra s'allumer dans deux âmes;
Mais trop bref fut le temps pour combler tous nos vœux.

Par les chaînes en vain d'un étroit hyménée
Nous fûmes enlacés; je ne vis épargnée
La légitime ardeur de notre affection.

Celui qui pouvait plus sur moi que tout le monde,
Put dissoudre à son gré notre union profonde,
Se montrant insensible à notre affliction.

Et, bien qu'il me rendît la souffrance si dure,
Je vis dans ses arrêts la vertu la plus pure;
Bien aveugle est celui qui ne voit le soleil.

De rigoureuses lois peuvent aux amants nuire,
Et si puissant ami sut à néant réduire
Nos beaux rêves d'amour par son sage conseil.

Padre m' era in onor, in amor figlio,
Fratel negli anni; ond' ubbidir convenne,
Ma col cor tristo e con turbato ciglio.

Così questa mia cara a morte venne:
Che vedendosi giunta in forza altrui,
Morir innanzi che servir sostenne.

Ed io del mio dolor ministro fui:
Che 'l pregator e i preghi fur sì ardenti,
Ch' offesi me per non offender lui;

E mandàle 'l venen con sì dolenti
Pensier, com' io so bene, ed ella il crede,
E tu, se tanto o quanto d' amor senti.

Pianto fu il mio di tanta sposa erede:
In lei ogni mio ben, ogni speranza
Perder elessi per non perder fede

Ma cerca omai se trovi in questa danza
Mirabil cosa; perchè 'l tempo è leve:
E più dell' opra che del giorno avanza.

Pien di pietate er' io, pensando il breve
Spazio al gran foco di duo tali amanti;
Pareami al sol aver il cor di neve:

Je l'aimai comme un fils, père il fut par la gloire,
Frères d'âge, à sa voix je fus contraint de croire,
Mais les yeux dans les pleurs, le cœur plein de chagrins.

Et ma chère compagne abandonna la vie;
Mieux elle aima mourir que de vivre asservie,
Alors qu'elle se vit au pouvoir des Romains.

Le ministre je fus de ma propre souffrance;
Car supplié je fus avec si grande instance,
Que moi je m'offensai pour ne pas l'offenser;

Et je lui fis tenir le poison; combien triste
J'en fus, elle le sait, et, dans toi s'il existe
Le germe de l'amour, tu dois bien le penser.

De larmes j'héritai d'une épouse si tendre;
Car, ne voulant faillir, ni parjure me rendre,
Bien, espoir je perdis par son amer trépas.

Mais toi, vois maintenant dans ce grand pêle-mêle
Ce qui peut te frapper; pour une histoire telle
Le jour ne suffirait; le temps presse ses pas.

Comme neige au soleil mon cœur était sensible,
Et triste je pensais au peu de temps loisible
Qu'avaient eu ces amants pour jouir de leurs feux.

Quando udii dir su nel passare avanti:
Costui certo per se già non mi spiace;
Ma ferma son d' odiarli tutti quanti.

Pon, dissi, 'l cor, o Sofonisba, in pace;
Che Cartagine tua per le man nostre
Tre volte cadde; ed alla terza giace.

Ed ella: Altro vogl' io che tu mi mostre:
S' Africa pianse, Italia non ne rise;
Domandatene pur l' istorie vostre.

Intanto il nostro e suo amico si mise,
Sorridendo, con lei nella gran calca;
E fur da lor le mie luci divise.

Com' uom che per terren dubbio cavalca,
Che va restando ad ogni passo, e guarda,
E 'l pensier dell' andar molto diffalca,

Così l' andata mia dubbiosa e tarda
Facean gli amanti; di che ancor m' aggrada
Saper quanto ciascun e 'n qual foco arda.

I' vidi un da man manca fuor di strada,
A guisa di chi brami e trovi cosa
Onde poi vergognoso e lieto vada,

Quand j'entendis alors dire sur mon passage :
Tous les siens je les voue à ma haine, à ma rage,
Mais celui-ci, pourtant, ne peut m'être odieux.

Sophonisbe, lui dis-je, apaisez vos alarmes,
Si Carthage trois fois succomba sous nos armes,
Si depuis la troisième elle est toujours en pleurs.

Autre chose, elle dit, je veux que tu me montres :
L'histoire en parcourant, les preuves tu rencontres
Que, si Carthage geint, Rome eut bien ses douleurs.

A ces mots Scipion et son ami sourirent,
Et tous les deux ensemble avec elle se mirent
Dans la foule, et bientôt je les vis s'éclipser.

Comme le voyageur qui de son chemin doute,
S'arrête à chaque pas, il regarde, il écoute,
Et rend lente sa course à force de penser ;

Ainsi rendait ma marche incertaine et tardive
La foule des amants, tant ma joie était vive
D'apprendre si bien longs et grands furent leurs feux.

A main gauche un amant je vis hors de la voie,
Semblable à tel qui cherche et trouve, puis de joie
Rayonnant apparaît, comme aussi bien honteux,

Donar altrui la sua diletta sposa:
O sommo amor, o nova cortesia!
Tal ch' ella stessa lieta e vergognosa

Parea del cambio, e givansi per via
Parlando insieme de' lor dolci affetti,
E sospirando il regno di Soria.

Trassimi a quei tre spirti, che ristretti
Erano per seguir altro cammino,
E dissi al primo: I' prego che m' aspetti.

Ed egli al suon del ragionar latino,
Turbato in vista, si ritenne un poco;
E poi, del mio voler quasi indovino,

Disse: Io Seleuco son, e questi è Antioco
Mio figlio, che gran guerra ebbe con voi;
Ma ragion contra forza non ha loco.

Questa, mia prima, sua donna fu poi;
Che per scamparlo d' amorosa morte
Gli diedi; e 'l don fu licito fra noi.

Stratonica è 'l suo nome; e nostra sorte,
Come vedi, è indivisa; e per tal segno
Si vede il nostro amor tenace e forte.

Faisant don à son fils d'une épouse chérie
(O comble de l'amour ! ô rare courtoisie !),
Tellement que, joyeuse et triste au même instant

Elle semblait du change, et ces trois nobles âmes
Marchaient, s'entretenant de leurs bien douces flammes
L'empire de Syrie ensemble regrettant.

Ces ombres j'accostai, qui me paraissaient prêtes
A changer de chemin pour être moins distraites ;
A l'une alors je dis : Daigne m'attendre là.

Au son qu'elle entendit de ma langue romaine ,
Elle parut troublée et s'arrêta soudaine,
Semblant me deviner ; puis ainsi me parla :

Moi, je suis Seleucus ; voilà mon fils qu'on nomme
Anthiochus, qui fit la guerre contre Rome ;
Mais le juste du fort est-il jamais vainqueur !

Son épouse tu vois, qui fut d'abord la mienne :
Par notre libre arbitre elle devint la sienne,
Pour le débarrasser de son amour rongeur.

Stratonice est son nom ; à nous trois l'existence,
Tu vois, est indivise ; et telle est la puissance
De l'amour, qu'il nous tient tous trois unis comme un.

Fu contenta costei lasciarmi il regno,
Io 'l mio diletto, e questi la sua vita,
Per far, via più che se, l' un l' altro degno.

E se non fosse la discreta aita
Del fisico gentil, che ben s' accorse,
L' età sua in sul fiorir era fornita.

Tacendo, amando, quasi a morte corse :
E l' amar forza, a 'l tacer fu virtute ;
La mia, vera pietà, ch' a lui soccorse.

Così disse ; e com' uom che voler mute,
Col fin delle parole i passi volse.
Ch' appena gli potei render salute.

Poi che d'agli occhi miei l' ombra si tolse,
Rimasi grave, e sospirando andai ;
Che 'l mio cor dal suo dir non si disciolse ;

Infin che mi fu detto : troppo stai
In un pensier alle cose diverse ;
E 'l tempo, ch' è brevissimo ben sai.

Non menò tanti armati in Grecia Serse,
Quant ivi erano amanti ignudi e presi;
Tal che l' occhio la vista non sofferse.

D'abandonner son trône elle parut ravie,
Moi mes affections, Antiochus la vie;
Vifs étaient nos efforts pour le bonheur commun.

Et si d'un médecin l'adresse intelligente
N'eût trouvé le motif de sa perte imminente,
A la fleur de ses jours il devait bien mourir,

Par l'amour en silence usant son existence;
L'amour fut un besoin, vertu fut son silence;
Mon cœur sensible, seul, parvint à le guérir.

Et, comme un homme enfin qui change de pensée,
Aussitôt qu'il eut dit, sitôt fut éclipsée
Son ombre, et je ne pus lui rendre mon salut.

En la voyant partir d'une telle vitesse,
Je restai soucieux, plongé dans la tristesse;
Et son dire en mon cœur jusqu'alors survécut,

Que j'entendis ces mots : Trop t'arrête un seul groupe,
Quand tu vois devant toi si nombreuse la troupe,
Et tu sais que le temps chemine à pas si grands.

Xercès n'eut dans la Grèce armée aussi puissante;
Pour tous les voir, je crus ma vue insuffisante;
Les amants là tous nus, et prisonniers errants.

Vari di lingue e vari di paesi,
Tanto che di mille un non seppi 'l nome,
E fanno istoria que' pochi ch' io 'ntesi.

Perseo era l' uno, e volli saper come
Andromeda gli piacque in Etiopia,
Vergine bruna i begli occhi e le chiome.

E quel vano amator che, la sua propra
Bellezza desiando, fu distrutto;
Povero sol per troppo averne copia;

Che divenne un bel fior senz' alcun frutto :
E quella che, lui amando, in viva voce,
Fecesi 'l corpo un duro sasso asciutto.

Ivi quell' atro al mal suo sì veloce
Ifi, ch' amando altrui, in odio s'ebbe;
Con più altri dannati a simil croce;

Gente cui per amar viver increbbe;
Ove raffigurai alcun moderni,
Ch' a nominar perduta opra sarebbe.

Quei duo che fece Amor compagni eterni,
Alcione e Ceice, in riva al mare
Far i lor nidi a' più soavi verni :

Tant de pays divers les virent jadis naître,
Que j'en pus un sur mille à peine reconnaître;
Une histoire on ferait du peu que j'entendis.

Persée était l'un d'eux; comment en Éthiopie
Andromède lui plut, j'eus de savoir l'envie,
Cette vierge aux cheveux d'un si noir coloris.

Et cet amant si vain[3] qui, transporté d'ivresse
Pour sa propre beauté, fit tant que sa richesse
Bien pauvre le rendit, causa même sa mort.

En fleur il fut changé jamais fructifiante.
Et celle[4] qu'il aimait en une voix vivante,
Et son corps en rocher, d'où nulle humeur ne sort.

Là j'aperçus Ifis, peu chagrin de sa peine,
Qui tant aimait autrui, n'ayant pour lui que haine;
Et bien d'autres voués à semblable tourment.

Tous gens qui plus aimaient l'amour que l'existence;
Quelques-uns j'en notai de moderne naissance;
Nul profit ne viendrait de leur dénombrement.

Et ces deux dont l'Amour unit tant le ménage,
Alcione et Ceyx, qui leurs nids au rivage
De la mer déposaient, aux temps moins rigoureux.

Lungo costor pensoso Esaco stare,
Cercando Esperia, or sopr' un sasso assiso,
Ed or sott' acqua, ed or alto volare:

E vidi la crudel figlia di Niso
Fuggir volando; e correr Atalanta,
Di tre palle d' ôr vinta, e d' un bel viso;

E seco Ippomenes, che, fra cotanta
Turba d' amanti e miseri cursori,
Sol di vittoria si rallegra e vanta.

Fra questi favolosi e vani amori
Vidi Aci e Galatea, che 'n grembo gli era,
E Polifemo farne gran romori;

Glauco ondeggiar per entro quella schiera,
Senza colei cui sola par che pregi,
Nomando un' altra amante acerba e fera;

Carmente e Pico, un già de' nostri regi,
Or vago augello; e chi di stato il mosse,
Lasciogli 'l nome e 'l real manto e i fregi.

Vidi 'l pianto d' Egeria; e 'n vece d' osse
Scilla indurarsi in petra aspra ed alpestra,
Che del mar siciliano infamia fosse;

Ésacus, tout pensif et triste, était tout proche,
Appelant Hespérie, étant sur une roche,
Soit encor sous les eaux, et parfois dans les cieux.

Et je vis de Nisus la fille délirante
S'enfuir d'un vol rapide, et courir Atalante,
Puis de trois pommes d'or victime et de beaux traits.

Tout près d'elle Hippomen, bien enivré de joie,
Parmi tant d'amoureux à leurs regrets en proie,
Car seul de la victoire il goûtait les attraits.

Au nombre des amants de fictive lignée,
Sur le doux sein d'Acis Galatée inclinée
Je vis, et d'un tel fait Polyphème en fureur.

Et Glaucus égaré dans cette foule immense,
Cherchant celle[5] qu'il eut toujours en préférence,
L'autre amante nommant barbare et sans pudeur.

Carmentis et Picus[6], l'un de nos vieux monarques,
Bel oiseau maintenant, qui ses royales marques
Et son nom d'elle[7] tient qui tel le fit changer.

Égérie et ses pleurs; Scylla, qu'en sa colère
Circé changea jadis en écueil délétère,
Des flots siciliens le plus traître danger.

E quella che la penna da man destra,
Come dogliosa e disperata scriva,
E 'l ferro ignudo tien dalla sinestra;

Pigmalion con la sua donna viva;
E mille che 'n Castalia ed Aganippe
Vidi cantar per l' una e l' altra riva;
E d' un pomo beffata al fin Cidippe.

Et celle[8] qui, tenant à main droite la plume,
Comme désespérée et pleine d'amertume,
A gauche avait le fer prêt à donner la mort.

Pygmalion je vis et son chef-d'œuvre en vie;
Puis mille autres chantés sur l'un et l'autre bord
Des eaux de l'Aganippe ou bien de Castalie;
Cydippe[9] prise enfin par une pomme d'or.

CAPITOLO III.

Accenna prima due impedimenti che gli toglievano il poter domandare chi fosse una nuova schiera d' amanti, e poi come l' amico suo gliene diede contezza. Appresso prende cagione di raccontare come egli s' innamorò, e di chi; soggiugnendo gli effetti di questo innamoramento. Poscia distendesi nel significare come Laura innamorata non fosse, e quali fossero le bellezze di lei. Da ultimo manifesta partitamente quali cose egli, per esperienza, sappia intorno la vita degli amanti.

Era sì pieno il cor di maraviglie,
Ch' io stava come l' uom che non può dire,
E tace, e guarda pur ch' altri 'l consiglie :

Quando l' amico mio : Che fai ? che mire ?
Che pensi ? disse ; non sai tu ben ch' io
Son della turba, e mi convien seguire ?

Frate, risposi, e tu sai l' esser mio,
E l' amor di saper, che m' ha sì acceso,
Che l' opra è ritardata dal desio.

Ed egli : I' t' avea già tacendo inteso :
Tu vuoi saper chi son quest' altri ancora ;
I' tel dirò, se 'l dir non m' è conteso.

CHAPITRE III.

Il signale d'abord deux obstacles qui l'empêchaient de s'informer des noms d'une autre foule d'amants, et comment son ami lui en fit connaître le détail. Il raconte ensuite comment et de qui il devint lui-même amoureux, et quels furent les résultats de son amour. Il expose comment Laure n'était pas amoureuse, et quelles étaient ses beautés. Enfin il détaille ce qu'il a appris par expérience sur la vie des amants.

D'un si rare coup d'œil j'étais là sous l'empire,
Stupéfait, interdit, et ne sachant que dire,
Ressemblant à celui qui des conseils attend :

Quand mon ami me dit : Que fais-tu de la sorte?
Tu n'ignores pourtant que je suis de l'escorte ;
Il ne m'est point permis de m'en écarter tant.

Frère, dis-je à mon tour, tu sais ce que je pense ;
Si d'admirer tu crois que lentement j'avance,
Ce retard a sa source en mon pressant désir.

Déjà je t'ai compris, même étant bouche close,
Dit-il ; et tu sauras, si rien ne s'interpose,
Quels sont encor ceux-là, pour te faire plaisir.

Vedi quel grande il quale ogni uomo onora;
Egli è Pompeo, ed ha Cornelia seco,
Che del vil Tolomeo si lagna e plora.

L' altro più di lontan, quell' è 'l gran Greco;
Nè vede Egisto e l' empia Clitennestra:
Or puoi veder amor s' egli è ben cieco.

Altra fede, altro amor: vedi Ipermestra;
Vedi Piramo e Tisbe insieme all' ombra;
Leandro in mare ed Ero alla finestra.

Quel sì pensoso è Ulisse, affabil ombra,
Che la casta mogliera aspetta e prega,
Ma Circe, amando, gliel ritiene e 'ngombra.

L' altr' è 'l figliuol d'Amilcar: e nol piega
In cotant' anni Italia tutta e Roma;
Vil femminella in Puglia il prende e lega.

Quella che 'l suo signor con breve chioma
Va seguitando, in Ponto fu reina:
Come in atto servil se stessa doma!

L' altra è Porzia, che 'l ferro al foco affina:
Quell' altra è Giulia; e duolsi del marito
Ch' alla seconda fiamma più s' inchina.

Ce grand-là, c'est Pompée, on le trouve si digne ;
Cornélie est tout près, qui se plaint et s'indigne
Qu'il ait pu, Ptolémée, agir si lâchement.

L'autre est Agamemnon, lui que la Grèce honore ;
L'amour de Clytemnestre et d'Égiste il ignore :
Que l'amour est aveugle ! est-ce clair maintenant ?

Avec la foi, l'amour change : vois Ipermestre ;
Léandre dans la mer , Héro près la fenêtre ;
Vois Pyrame et Thisbé sous l'abri du mûrier.

Cette ombre si pensive et douce, c'est Ulysse :
Circé l'enchaîne tant au gré de son caprice,
Lorsque l'épouse on voit son retour désirer.

Cet autre est Annibal, qui durant tant d'années
Sut braver des Romains les forces combinées,
Lorsqu'une vile femme en Pouille l'enchaîna.

Celle que tu peux voir à courte chevelure[1],
Qui pour plaire endossa la servile parure
Et qui suit Mithridate , au Pont elle régna.

Porcie [2] est là : ni fer ni feu ne craint son âme ;
Julie [3] est là, pleurant que pour une autre femme
Plus ardent et zélé se montre son époux.

Volgi in qua gli occhi al gran padre schernito,
Che non si pente, e d' aver non gl' incresce
Sette e sett' anni per Rachel servito.

Vivace amor, che negli affanni cresce !
Vedi 'l padre di questo , e vedi l' avo
Come di sua magion sol con Sarra esce.

Poi guarda come amor crudele e pravo
Vince David e sforzalo a far l' opra
Onde poi pianga in luogo oscuro e cavo.

Simile nebbia par ch' oscuri e copra
Del più saggio figliuol la chiara fama,
E 'l parta in tutto dal signor di sopra.

Ve' l' altro, che 'n un punto ama e disama :
Vedi Tamar, ch' al suo frate Absalone
Disdegnosa e dolente si richiama.

Poco dinanzi a lei vedi Sansone,
Via più forte che saggio, che per ciance
In grembo alla nemica il capo pone.

Vedi qui ben fra quante spade e lance
Amor e 'l sonno ed una vedovetta
Con bel parlar e sue pulite guance

Regarde donc Jacob trompé par son beau-père ;
Loin de se repentir d'avoir pu satisfaire
Quatorze ans, pour Rachel, il est fier et jaloux.

Que l'amour est vivace ! il croît dans le martyre !
Vois de Jacob le père, et son aïeul admire,
Quittant avec Sarah sa contrée et son seuil.

Vois donc comment l'amour pervers et délétère
Triompha de David, auteur de l'adultère
Qu'il expia plus tard dans les pleurs et le deuil.

De son fils qui brilla par sa haute sagesse,
Le renom fut terni par l'amoureuse ivresse :
Il méconnut de Dieu les salutaires feux.

Vois Amnon qui tant aime et qui sitôt dédaigne,
Et Thamar qui son frère invoque pour qu'il daigne
La venger d'un amant parjure, incestueux.

Non loin d'elle tu vois Samson, dont la prudence
De sa force est bien loin : vois-le sans méfiance
Sur le sein ennemi mollement s'étendant.

Parmi combien de gens aux lances frémissantes
La veuve[4] au beau parler, aux grâces séduisantes,
A l'aide du sommeil, l'amour aussi l'aidant,

Vince Oloferne; e lei tornar soletta
Con una ancilla e con l'orribil teschio,
Dio ringraziando, a mezza notte in fretta.

Vedi Sichen, e 'l suo sangue, ch' è meschio
Della circoncision e della morte;
E 'l padre colto e 'l popolo ad un veschio:

Questo gli ha fatto il subito amar forte.
Vedi Assuero; e 'l suo amor in qual modo
Va medicando acchiocchè 'n pace il porte.

Dall' un si scioglie e lega all' altro nodo:
Cotale ha questa maliz rimedio,
Come d' asse si trae chiodo con chiodo.

Vuoi veder in un cor diletto e tedio,
Dolce ed amaro? or mira il fero Erode,
Ch' amor e crudeltà gli han posto assedio.

Vedi com' arde prima, e poi si rode,
Tardi pentito di sua feritate,
Marianne chiamando che non l' ode.

Vedi tre belle donne innamorate,
Procri, Artemisia, con Deidiamá;
Ed altrettante ardite e scellerate,

Triompha d'Holopherne, et vite, sans entrave,
Portant l'horrible chef, seule avec un esclave,
Rendant grâce au Très-Haut, s'échappa vers minuit.

Vois donc Sichem, le sang qui coule dans sa veine,
La circoncision, et le trépas entraîne;
A son père, à son peuple un même poison nuit :

Tel est l'effet subit d'une trop vive flamme.
Vois donc Assuérus, et comment il réclame
A son maître, l'Amour, sa propre guérison.

D'un lien il s'échappe et dans un autre il passe,
Comme le clou d'un ais par le clou se déchasse :
C'est l'unique remède à si cruel poison.

Veux-tu voir un cœur gai, puisque l'ennui corrode,
Heureux et mécontent? vois le cruel Hérode,
De la fureur esclave, esclave de l'amour.

Comme il brûle d'abord, et puis comme il se ronge!
Quand, bien tard repentant, à sa rudesse il songe,
Marianne il appelle, et son cœur reste sourd.

Vois donc ces trois beautés si tendres, si fidèles,
Et ces trois que voilà, coupables et cruelles,
Trois sont Déidamie, Arthémise, Procris.

Semiramis e Bibli e Mirra ria;
Come ciascuna par che si vergogni
Della lor non concessa e torta via.

Ecco quei che le carte empion di sogni,
Lancilotto, Tristano e gli altri erranti,
Onde conven che 'l vulgo errante agogni.

Vedi Ginevra, Isotta e l' altre amanti,
E la coppia d' Arimino, che 'nsieme
Vanno facendo dolorosi pianti.

Così parlava; ed io, com' uom che teme
Futuro male e trema anzi la tromba,
Sentendo già dov' altri ancor nol preme,

Avea color d' uom tratto d' una tomba:
Quando una giovinetta ebbi da lato,
Pura assai più che candida colomba.

Ella mi prese; ed io ch' arei giurato
Difendermi da uom coperto d' arme,
Con parole e con cenni fui legato.

E come ricordar di vero parme,
L' amico mio più presso mi si fece,
E con un riso, per più doglia darme,

Les autres de leurs faits ont une telle honte,
Qu'au grand jour, tu le vois, sur leur front elle monte :
C'est Myrrha, c'est Biblis, et puis Sémiramis.

Le sujet des romans, ceux-là sont d'ordinaire,
Au vulgaire ignorant qui surent toujours plaire,
C'est Lancelot, Tristan, tous chevaliers errants.

Vois Isotte et Ginèvre, et des amants la troupe;
Vois les deux Rimini ; vois comme tous en groupe
Ils font retentir l'air de leurs cris déchirants.

Mon guide ainsi parlait; mon âme était tremblante,
Comme celui qui sait la tempête imminente,
Sentant déjà le mal qui cause son émoi.

Tel qu'un spectre j'étais échappé de la tombe,
Quand une jeune femme égalant la colombe,
La plus belle en blancheur, apparut près de moi.

Je fus aussitôt pris ; et moi qui, je le jure,
Aurais tout homme armé bravement défié,
Par son geste et sa voix je me sentis lié.

Alors (et ma mémoire ici je crois très-sûre),
Pour rendre ma souffrance encore bien plus dure,
Mon ami, qui riait, tout près de moi venant,

Dissemi entro le orecchie : Omai ti lece
Per te stesso parlar con chi ti piace,
Che tutti siam macchiati d'una pece.

Io era un di color cui più dispiace
Dell' altrui ben che del suo mal, vedendo
Chi m' avea preso, in libertate e 'n pace.

E, come tardi dopo 'l danno intendo,
Di sue bellezze mia morte facea,
D' amor, di gelosia, d'invidia ardendo.

Gli occhi dal suo bel viso non volgea,
Com' uom ch' è infermo e di tal cosa ingordo
Ch' al gusto è dolce, alla salute è rea.

Ad ogni altro piacer cieco era e sordo,
Seguendo lei per sì dubbiosi passi,
Ch' i' tremo ancor qualor me ne ricordo.

Da quel tempo ebbi gli occhi umidi e bassi,
E 'l cor pensoso, e solitario albergo
Fonti, fiumi, montagne, boschi e sassi.

Da indi in qua cotante carte aspergo
Di pensieri, di lagrime e d' inchiostro;
Tante ne squarcio, n'apparecchio e vergo.

A l'oreille me dit : Dès aujourd'hui, toi-même
Tu peux parler à tous, selon que ton cœur aime ;
Ton sort est bien pareil au nôtre maintenant.

Moi, j'étais l'un de ceux qui leur mal moins nuisible
Ressentent que d'autrui la fortune paisible,
Quand libre je voyais Laure, auteur de mon sort.

Mais comme, hélas ! trop tard j'en fis la découverte,
A l'envie, à l'amour, mon âme était ouverte,
Ses beautés me frayaient le chemin de la mort.

Mes yeux sans cesse étaient fixés sur son visage,
Le malade imitant qui boit du seul breuvage
Dont le goût est flatteur, mais l'effet dangereux.

Aveugle et sourd j'étais pour tout autre délice,
Bravant tous les dangers pour suivre son caprice :
D'y penser seulement, je suis encor peureux.

Depuis, les yeux mouillés et baissés vers la terre,
Le cœur plein de soucis, je parcours solitaire
Et fleuves et vallons, montagnes et forêts.

Depuis, tant de papier de ma main je griffonne,
Tant souvent j'en déchire et sitôt j'en sillonne,
Et d'encre et de pensers, de larmes, de regrets.

Da indi in qua so che si fa nel chiostro
D' Amor; e che si teme e che si spera,
A chi sa legger, nella fronte il mostro.

E veggio andar quella leggiadra e fera,
Non curando di me nè di mie pene,
Di sua virtute e di mie spoglie altera.

Dall' altra parte, s' io discerno bene,
Questo signor, che tutto 'l mondo sforza,
Teme di lei; ond' io son fuor di spene:

Ch' a mia difesa non ho ardir nè forza;
E quello in ch' io sperava, lei lusinga,
Che me e gli altri crudelmente scorza.

Costei non è chi tanto o quanto stringa;
Così selvaggia e ribellante suole
Dall' insegne d'amor andar solinga.

E veramente è fra le stelle un sole
Un singular suo proprio portamento,
Suo riso, suoi disdegni e sue parole:

Le chiome accolte in oro o sparse al vento;
Gli occhi, ch' accesi d' un celeste lume,
M' infiamman sì, ch' io son d' arder contento.

Depuis, ce qui se fait de l'Amour dans l'enceinte,
Je le sais : on y vit d'espérance et de crainte ;
Qui voit clair, sur mon front l'a bientôt aperçu.

Si belle je la vois, pleine d'indifférence,
Ne prenant nul souci de moi, de ma souffrance,
De sa vertu si fière et de m'avoir vaincu.

D'autre part, et je crois la vérité bien dire,
Ce seigneur qui soumet tout homme à son empire
La craint ; et mon espoir je perds complétement,

Manquant pour résister de vigueur et d'adresse,
Quand celui qui faisait mon espoir la caresse,
Quand tout autre, et moi-même, il traite durement.

Nul mortel ne pourrait jamais triompher d'elle,
Si sauvage on la voit constamment et rebelle
A l'amour, dont son cœur ne saurait être épris.

Oui, vraiment, un soleil au milieu des planètes
Je la dis ; tellement ses paroles honnêtes,
Et son rare maintien, ses dédains et ses ris,

Sa belle chevelure ondoyante et dorée,
Ses yeux étincelants d'une flamme adorée,
M'embrasent, que je brûle, et j'en suis si content !

Chi poria 'l mansueto alto costume
Agguagliar mai parlando e la virtute,
Ov' è 'l mio stil quasi al mar picciol fiume ?

Nove cose e giammai più non vedute,
Nè da veder giammai più d' una volta,
Ove tutte le lingue sarian mute.

Così preso mi trovo ed ella sciolta ;
E prego giorno e notte (o stella iniqua !)
Ed ella appena di mille uno ascolta.

Dura legge d' amor ! ma benchè obliqua,
Servar conviensi ; però ch' ella aggiunge
Di cielo in terra, universale, antiqua.

Or so come da se il cor si disgiunge,
E come sa far pace, guerra et tregua,
E coprir suo dolor quand' altri 'l punge.

E so come in un punto si dilegua
E poi si sparge per le guance il sangue,
Se paura o vergogna avvien che 'l segua.

So come sta tra' fiori ascoso l' angue ;
Come sempre fra due si vegghia e dorme ;
Come senza languir si more e langue.

Qui pourrait exprimer ses célestes manières !
Pour telle œuvre je suis tel qu'aux mers les rivières ;
Tel lustre a sa vertu, tant il est éclatant.

De pareilles beautés n'étaient encor connues,
Et peuvent seulement une fois être vues ;
De vouloir les prôner vain serait tout effort.

Si libre je la vois, quand je porte sa chaîne,
De tant de fois sur mille une elle écoute à peine,
Quand nuit et jour je prie (oh ! bien injuste sort !)

Dure loi de l'amour ! et je dois, quoique inique,
La suivre et la subir, car je la sais antique,
Sur terre universelle et d'en haut qu'elle vient.

Je sais comment mon cœur d'être à soi souvent cesse,
Et comment sa douleur il cache en sa détresse ;
Comment paix ou la guerre, ou bien trêve survient.

Comment dans moi le sang vient et fuit je n'ignore,
Qui si souvent mon front colore et décolore,
Si la honte ou la peur, l'une ou l'autre le suit.

Je sais comment l'aspic sous le gazon sommeille,
Et comment dans le doute on dort ou bien on veille,
Puis comment sans languir on meurt, soit on languit.

So della mia nemica cercar l' orme,
E temer di trovarla; e so in qual guisa
L' amante nell' amato si trasforme.

So fra lunghi sospir e brevi risa
Stato, voglia, color cangiare spesso;
Viver, stando dal cor l' alma divisa.

So mille volte il dì ingannar me stesso;
So, seguendo 'l mio fuoco ovunqu' e' fugge,
Arder da lunge ed agghiacciar da presso.

So com' Amor sopra la mente rugge,
E com' ogni ragione indi discaccia;
E so in quante maniere il cor si strugge.

So di che poco canape s' allaccia
Un' anima gentil, quand' ella è sola,
E non è chi per lei difesa faccia.

So com' Amor saetta e come vola;
E so com' or minaccia ed or percote:
Come ruba per forza e come invola;

E come sono instabili sue ruote;
Le speranze dubbiose e 'l dolor certo;
Sue promesse di fè come son vote ·

Je sais chercher les pas de ma douce ennemie,
Craignant de les trouver, et par quelle magie
L'amoureux se transforme en l'objet adoré.

Et dans mes longs soupirs, dans ma courte allégresse,
De changer de couleur, de désirs, je ne cesse,
Et je vis, quand mon cœur de l'âme est séparé.

Je sais cent fois par jour m'illusionner moi-même;
Je sais, suivant partout la flamme que tant j'aime,
Sentir de près la glace et de bien loin l'ardeur.

Je sais comment l'amour dans mon âme domine,
Et comment la raison vite il en élimine;
Par combien de moyens, je sais, s'use mon cœur

Je sais combien facile et prompte est la capture
D'un cœur sans artifice, aimant de sa nature,
Qui se présente seul quand nul ne le défend.

Des flèches de l'Amour je connais la vitesse;
Ses menaces je sais, je sais comment il blesse,
Comment par violence ou par ruse il surprend;

Combien ses faveurs sont et ses plaisirs mobiles,
Et comment sont toujours ses promesses futiles;
Comment l'espoir douteux et le deuil sûr il rend;

Come nell' ossa il suo foco coperto
E nelle vene vive occulta piaga,
Onde morte è palese e 'ncendio aperto.

In somma so com' è incostante e vaga,
Timida, ardita vita degli amanti;
Ch' un poco dolce molto amaro appaga:

E so i costumi e i lor sospiri e canti
E 'l parlar rotto e 'l subito silenzio
E 'l brevissimo riso e i lunghi pianti,
E qual è 'l mel temprato con l' assenzio.

Comment au sein des os couve sa flamme ardente,
Et comment vit la plaie en les veines latente,
D'où part mon incendie, où naît mon coup mortel.

En un mot, je sais bien que des amants la vie
Est inconstante ou vague, ou timide ou hardie;
Que bien peu de douceur calme beaucoup de fiel.

Je connais leurs soupirs, leurs chants, leur existence,
Leurs discours saccadés et leur brusque silence,
Leur sourire si bref, leurs bien longues douleurs,
Et combien l'amertume altère ses douceurs.

CAPITOLO IV.

Notifica che come fu innamorato si dimesticò subito con tutti gli altri consorti suoi, de' quali conobbe le pene e i casi; e che vide alcuni poeti amorosi, di varie nazioni. Quindi, colta opportunità, piagne la morte di Tommaso da Messina; e commenda Lelio e Socrate, suoi amicissimi. Poi ritorna alla sua materia, narrando per quali vie e a qual luogo egli e i suoi compagni prigioni fossero menati in trionfo.

Poscia che mia fortuna in forza altrui
M' ebbe sospinto, e tutti incisi i nervi
Di libertate ove alcun tempo fui;

Io ch' era più salvatico ch' e' cervi,
Ratto domesticato fui con tutti
I miei infelici e miseri conservi:

E le fatiche lor vidi e' lor lutti,
Per che torti sentieri e con qual arte
All' amorosa greggia eran condutti.

Mentre ch' io volgea gli occhi in ogni parte,
S' i' ne vedessi alcun di chiara fama
O per antiche o per moderne carte,

CHAPITRE IV.

Il dit qu'aussitôt qu'il devint amoureux, il fut promptement familiarisé avec tous ses compagnons d'amour, dont il connut et les peines et les aventures. Qu'il vit plusieurs poëtes amoureux de différents pays; et, saisissant l'occasion favorable, il déplore la mort de Thomas de Messine, fait l'éloge de Lélius et de Socrate, ses grands amis. Puis, reprenant son sujet, il raconte par quelles voies et en quel lieu lui et ses compagnons de captivité furent conduits en triomphe.

Aussitôt que d'autrui je fus en la puissance,
Poussé par mon destin, perdant la jouissance
De mon propre vouloir et de ma liberté,

Moi, plus sauvage avant que la daine légère,
Je fus bientôt lié d'amitié familière
Avec les compagnons de ma captivité.

Leurs fatigues je vis, leurs peines, leur tristesse,
Par quels tortus sentiers, puis avec quelle adresse
Ils s'étaient vus conduits aux amoureux troupeaux.

Et pendant que mes yeux, contents de se repaître,
Quelqu'un de haut renom cherchaient à reconnaître
Par ses faits, ses écrits antiques ou nouveaux,

Vidi colui che sola Euridice ama,
E lei segue all' inferno, e per lei morto,
Con la lingua già fredda la richiama.

Alceo conobbi, a dir d' amor sì scorto;
Pindaro, Anacreonte, che rimesse
Avea sue muse sol d' amore in porto.

Virgilio vidi; e parmi intorno avesse
Compagni d' alto ingegno e da trastullo,
Di quei che volentier già 'l mondo elesse.

L' un era Ovidio e l' altr' era Tibullo,
L' altro Properzio, che d' amor cantaro
Fervidamente, e l' altr' era Catullo.

Una giovene Greca a paro a paro
Coi nobili poeti gia cantando;
Ed avea un suo stil leggiadro e raro.

Così or quinci or quindi rimirando,
Vidi in una fiorita e verde piaggia
Gente che d'amor givan ragionando.

Ecco Dante e Beatrice; ecco Selvaggia;
Ecco Cin da Pistoia; Guitton d'Arezzo,
Che di non esser primo par ch' ira aggia.

Celui-là par qui fut tant Euridice aimée,
Qui de sa langue morte encor l'a réclamée
J'aperçus ; pour la voir, l'enfer il visita.

Alcée aussi je vis, le poëte érotique ;
Pindare, Anacréon, dont la pensée unique
Fut toujours pour l'amour, que sa muse chanta.

Je reconnus Virgile ; et non loin de ses traces
De bien nobles esprits par le talent, les grâces,
Qui du monde ont conquis la haute affection.

D'abord c'était Ovide et près de lui Tibulle,
Properce les suivait, puis succédait Catulle,
Qui chantèrent l'amour, même avec passion ;

Et l'on voyait près d'eux qui s'avançaient en tête
La jeune Grecque [1] égale au plus noble poëte ;
Son style était paré des plus rares atours.

Et de l'œil en tout sens parcourant la prairie,
Je vis sur une plage ombragée et fleurie
Des groupes qui marchaient parlant de leurs amours.

Le Dante et Beatrix et Cino de Pistoie,
Près de lui Selvagie, et sur la même voie
Guy d'Arezzo, fâché de n'être aux premiers rangs.

Ecco i duo Guidi, che già furo in prezzo;
Onesto Bolognese; e i Siciliani,
Che fur già primi, e quivi eran da sezzo;

Sennuccio e Franceschin, che fur sì umani,
Com' ogni uom vide: e poi v' era un drappello
Di portamenti e di volgari strani.

Fra tutti il primo Arnaldo Daniello,
Gran maestro d' amor; ch' alla sua terra
Ancor fa onor col suo dir novo e bello.

Eranvi quei ch' Amor sì leve afferra,
L' un Pietro e l' altro; e 'l men famoso Arnaldo;
E quei che fur conquisi con più guerra,

I' dico l' uno e l' altro Raimbaldo,
Che cantò pur Beatrice in Monferrato;
E 'l vecchio Pier d'Alvernia con Giraldo;

Folchetto, ch' a Marsiglia il nome ha dato,
Ed a Genova tolto, ed all' estremo
Cangiò per miglior patria abito e stato;

Gianfrè Rudel, ch' usò la vela e 'l remo
A cercar la sua morte; e quel Guglielmo
Che per cantar ha 'l fior de' suoi dì scemo;

Les deux Guide étaient là, par leur savoir si mâles;
Onesto de Bologne, et là semblaient bien pâles
Tous les Siciliens de leur temps les plus grands.

Sennuccio, François, dont l'âme était si bonne,
Tout le monde le sait; puis venait la colonne
Des poëtes parlant un langage étranger.

Arnauld, dit Daniel, premier je vis paraître,
Lui grand maître en amour, dont les vers doivent être
Parmi les plus brillants de son pays comptés;

Puis venaient deux captifs de plus facile prise,
Vidal et Rugier, l'Arnaud que moins on prise,
Et d'autres que l'on vit moins aisément domptés.

Des deux Rimbault je dis : l'un d'eux la Beatrice
Au Mont-Ferrat chanta, vaincu par son caprice;
Le vieux Pierre d'Auvergne, et près de lui Giraud;

Fouquet, qui délaissa Gênes en sa jeunesse
Pour illustrer Marseille, et qui dans sa vieillesse
A l'amour renonça pour un dessein [2] plus haut.

Et puis Genfroi Rudel, qui la voile et la rame
Prit pour aller mourir; Guillaume, qui la trame
De ses jours accourcit à force de chanter.

Amerigo, Bernardo, Ugo ed Anselmo;
E mille altri ne vidi, a cui la lingua
Lancia e spada fu sempre e scudo ed elmo

E poi convien che 'l mio dolor distingua,
Volsimi a' nostri, e vidi 'l buon Tomasso,
Ch' ornò Bologna, ed or Messina impingua.

O fugace dolcezza! o viver lasso!
Chi mi ti tolse sì tosto dinanzi,
Senza 'l qual non sapea mover un passo?

Dove se' or, che meco eri pur dianzi?
Ben è 'l viver mortal, che sì n' aggrada,
Sogno d' infermi e fola di romanzi.

Poco era fuor della comune strada,
Quando Socrate e Lelio vidi in prima:
Con lor più lunga via convien ch' io vada.

O qual coppia d' amici! che nè 'n rima
Poria nè 'n prosa assai ornar nè 'n versi,
Se, come dè', virtù nuda si stima.

Con questi duo cercai monti diversi
Andando tutti tre sempre ad un giogo;
A questi le mie piaghe tutte apersi.

Anselme, Ugon, Bernard, Americ et l'armée
De ceux-là par qui fut constamment entamée
La lutte ; avec d'autre arme on ne les vit lutter.

Mais ici ma douleur bien plus fort se dessine
Des nôtres en parlant : qui mourut à Messine
Et qui Bologne orna, je vis ce bon Thomas.

O plaisir trop fugace ! ô malheureuse vie !
Pourquoi donc tu me fus si promptement ravie ,
Toi sans qui je ne sus jamais faire un seul pas?

Où maintenant es-tu, nous si souvent ensemble ?
Oui, la vie, à nos yeux qui si plaisante semble,
N'est qu'une rêverie, un songe, un vrai roman.

J'étais un peu sorti de la route battue,
Quand Lélius [3] s'offrit, puis Socrate [4], à ma vue.
Mais de ces deux je veux parler plus longuement.

Oh ! quel couple d'amis ! Je n'oserais prétendre
De pouvoir, soit en vers, ou bien en prose rendre
L'éclat de la vertu de ces deux noms si grands.

Moi comme eux désireux d'une même conquête,
Tous les trois nous montions et vers le même faîte ;
Mes plus secrets pensers je leur fis transparents.

Da costor non mi può tempo nè luogo
Divider mai (siccome spero e bramo)
Infin al cener del funereo rogo.

Con costor colsi 'l glorioso ramo
Onde forse anzi tempo ornai le tempie
In memoria di quella ch' i' tant' amo.

Ma pur di lei che 'l cor di pensier m' empie,
Non potei coglier mai ramo nè foglia;
Sì fur le sue radici acerbe ed empie.

Onde benchè talor doler mi soglia,
Com' uom ch' è offeso, quel che con quest' occhi
Vidi, m' è un fren che mai più non mi doglia.

Materia da coturni, e non da socchi,
Veder preso colui ch' è fatto deo
Da tardi ingegni, rintuzzati e sciocchi.

Ma prima vo' seguir che di noi feo :
Poi seguirò quel che d' altrui sostenne :
Opra non mia, ma d'Omero o d'Orfeo.

Seguimmo il suon delle purpuree penne
De' volanti corsier per mille fosse,
Fin che nel regno di sua madre venne :

Et d'eux (c'est mon espoir et mon désir intime)
Ne sauraient m'isoler ni le temps, ni l'abîme,
Cet inhumain départ du trépas seul j'attends.

Avec eux je cueillis le rameau de la gloire
Dont je ceignis mon front, et trop tôt j'ose croire,
En pensant à l'objet de mes amours constants.

Mais d'elle, qui mon cœur de doux pensers inonde,
Tellement sa racine en amertume abonde,
Que feuilles ni rameaux je ne sus en cueillir.

Et, quoique accoutumé quelquefois à me plaindre
Comme un homme blessé, je n'oserais plus geindre
Tant de ce que j'ai vu je me sens tressaillir.

Ce serait bien plutôt l'objet d'un grand poëme
De dire comment fut captif celui-là même
Que des sots ont fait dieu, qui se nomme l'amour.

Mais d'abord je dirai le mal qu'il sut nous faire:
Pour le peindre il faudrait Orphée ou bien Homère ;
Et je dirai combien il souffrit à son tour.

Nous suivîmes le son des ailes empourprées
De ses volants coursiers parmi mille contrées,
Jusqu'aux pays régis par sa mère Vénus ;

Nè rallentate le catene o scosse,
Ma straziati per selve e per montagne,
Tal che nessun sapea 'n qual mondo fosse.

Giace oltra, ove l'Egeo sospira e piagne,
Un' isoletta delicata e molle
Più ch' altra che 'l sol scalde o che 'l mar bagne.

Nel mezzo è un ombroso e verde colle
Con sì soavi odor, con sì dolci acque,
Ch' ogni maschio pensier dell' alma tolle.

Quest' è la terra che cotanto piacque
A Venere, e 'n quel tempo a lei fu sacra,
Che 'l ver nascoso e sconosciuto giacque.

Ed anco è di valor sì nuda e macra,
Tanto ritien del suo primo esser vile,
Che par dolce a' cattivi, ed a' buoni acra.

Or quivi trionfò 'l signor gentile
Di noi e d' altri tutti, ch' ad un laccio
Presi avea dal mar d' India a quel di Tile.

Pensier in grembo, e vanitate in braccio;
Diletti fuggitivi, e ferma noia;
Rose di verno, à mezza state il ghiaccio;

Et sans voir ralentir nos peines, ses sévices,
Nous marchions constamment par monts et précipices,
Mais ces divers pays de nous n'étaient connus.

Sous le ciel où soupire Égée en sa tristesse,
Gît une île où tout est amour, plaisir, mollesse,
Et jamais on ne vit un site aussi charmant.

Dans son milieu s'élève une verte colline,
Et les parfums et l'eau qui doucement chemine
Toute mâle vigueur énervent promptement.

A Vénus tant sourit cette belle contrée
Qui lui fut en ce temps par les gens consacrée,
Que le vrai sur la terre était bien ignoré.

Comme il était alors, il est encore infime,
Tant il est peu changé, si peu l'ont en estime
Les bons, quand des pervers ce lieu vient adoré.

C'est là que triompha notre seigneur et maître
De nous et de tous ceux qu'il sut au joug soumettre,
Depuis les mers de l'Inde à celle de Thulé [5].

Tout est vain dans ses bras, ses faveurs mensongères,
Ses soucis permanents, ses douceurs passagères;
Il glace en plein été, l'hiver on est brûlé.

Dubbia speme davanti e breve gioia,
Penitenza e dolor dopo le spalle,
Qual nel regno di Roma o 'n quel di Troia.

E rimbombava tutta quella valle
D' acque e d'augelli ; ed eran le sue rive
Bianche, verdi, vermiglie, perse e gialle :

Rivi correnti di fontane vive ;
E 'l caldo tempo, su per l'erba fresca,
E l' ombra folta e l'aure dolci estive :

Poi, quando 'l verno l'aer si rinfresca,
Tepidi soli e giochi e cibi ed ozio
Lento ch'e simplicetti cori invesca.

Era nella stagion che l'equinozio
Fa vincitor il giorno, e Progne riede,
Con la sorella, al suo dolce negozio.

O di nostra fortuna instabil fede !
In quel loco, in quel tempo ed in quell' ora
Che più largo tributo agli occhi chiede,

Trionfar volse quel che 'l vulgo adora :
E vidi a qual servaggio ed a qual morte
Ed a che strazio va qui s' innamora.

L'incertain le précède et la bien courte joie,
Et comme on vit à Rome et qu'on le vit à Troie,
Il entraîne après lui les chagrins, les douleurs.

En tout sens résonnait cette belle vallée
Du murmure des eaux, de chants : tout émaillée
La rive était au loin des plus vives couleurs.

Des eaux serpentent là dans toute la contrée,
Et l'ardeur du soleil se trouve tempérée
Par de bien doux zéphyrs, sur l'ombragé gazon.

Puis des jeux, des plaisirs, la cohorte joyeuse
Et de bien doux soleils rendent l'âme amoureuse,
Pendant qu'ailleurs sévit des frimas la saison.

C'était en ce temps-là que revient l'hirondelle,
Que grandissent les jours, que chante Philomèle,
Aux fruits de ses amours préparant la maison.

Oh! combien surprenante est notre destinée!
A l'heure et dans ce lieu, dans la même journée [6]
Qui de nos yeux réclame un plus large tribut,

Celui-là me vainquit que le vulgaire adore,
Et je vis où l'on va quand son feu nous dévore,
A quelle servitude, à quel funeste but.

Errori, sogni ed immagini smorte
Eran d' intorno al carro trionfale ;
E false opinioni in su le porte;

E lubrico Sperar su per le scale;
E dannoso Guadagno, ed util Danno;
E gradi ove più scende chi più sale;

Stanco riposo, e riposato Affanno .
Chiaro Disnor, e Gloria oscura e nigra;
Perfida Lealtate, e fido Inganno;

Sollicito Furor, e Ragion pigra;
Carcer ove si vien per strade aperte,
Onde per strette a gran pena si migra;

Ratte scese all' intrar, all' uscir erte;
Dentro, confusion turbida, e mischia
Di doglie certe e d'allegrezze incerte.

Non bolli mai Vulcan, Lipari od Ischia,
Stromboli o Mongibello in tanta rabbia.
Poco ama se chi 'n tal gioco s' arrischia.

In così tenebrosa e stretta gabbia
Rinchiusi fummo; ove le penne usate
Mutai per tempo e la mia prima labbia.

La fausse Opinion se tenait sur les portes;
Des songes, des erreurs des plus étranges sortes
Voltigeaient tout au tour de son char triomphal;

Sur les gradins étaient l'éphémère Espérance
(Car là plus on recule au lieu que l'on avance),
La trompeuse Faveur, le Revers moins fatal;

La Paix n'a de repos et la Douleur est sûre,
Fier est le Déshonneur, la Gloire sombre, obscure,
La Loyauté sans foi, l'Erreur sans repentir,

La Fureur empressée et la Raison oiseuse;
Là des prisons était la route spacieuse,
Mais bien étroite elle est pour qui veut en sortir;

Prompte était la descente et raide la montée;
Quant au dedans, régnait une vie agitée :
Bien rare était la joie, et le deuil éternel.

Non, jamais le Vésuve on ne vit si sauvage,
Ischia, Stromboli, ne furent tant en rage;
Bien peu s'aime, qui risque un destin si cruel.

Dans cet étroit cachot je fus dès ma jeunesse
Retenu prisonnier, et comme en la vieillesse
Mes cheveux sur mon front vite devinrent gris.

E 'ntanto, pur sognando libertate,
L'alma, che 'l gran desio fea pronta e leve,
Consolai con veder le cose andate.

Rimirando, er' io fatto al sol di neve,
Tanti spirti e sì chiari in carcer tetro,
Quasi lunga pittura in tempo breve,
Che 'l piè va innanzi, e l' occhio torna indietro.

Parfois, en regrettant ma liberté perdue,
L'âme, que le désir bien prompte avait rendue,
J'allégeais en voyant tous les mortels là pris.

Et je versais des pleurs, lorsque dans ces ténèbres
Tant d'esprits distingués, tant de héros célèbres
Je voyais, comme on voit vite un bien grand tableau :
Le pied part, et les yeux voudraient voir de nouveau.

TRIONFO DELLA CASTITÀ.

Con queste e con alquante anime chiare
Trionfar vidi di colui che pria
Veduto avea del mondo trionfare.

Trionfo della Castità.

CAPITOLO UNICO.

Primieramente si consola del non essere egli stato risparmiato da Amore, veggendo che non lo furono nè gl' iddii, nè gli uomini grandissimi; e appresso si conforta dell' essere stata da lui risparmiata Laura, scorgendo che Amore non ha ciò fatto di volontà, ma per più non potere. Poi descrive l' assalto d' Amore e di Laura, dimostrando la fierezza di quello per alcune comparazioni; e racconta la vittoria avuta da Laura sopra il nemico, e la confusione di esso. Indi nomina alcune donne che assistettero al trionfo di Laura, e segna il luogo dov' ella trionfò; e narra come parimente Scipione l' accompagnasse infino a Roma al tempio della Pudicizia, al quale ella consacrò le spoglie della vittoria, e diede Amore prigione in guardia al Toscano Spurina e ad altri.

Quando ad un giogo ed in un tempo quivi
Domita l' alterezza degli Dei,
E degli uomini vidi al mondo divi;

I' presi esempio de' lor stati rei,
Facendomi profitto l' altrui male
In consolar i casi e dolor miei:

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ.

Avec elles et puis quelques bien nobles âmes
Nous vîmes la plus belle et plus pure des femmes
Vaincre celui qu'on vit sans cesse triompher.

—

CHAPITRE UNIQUE.

Il commence par se consoler de n'avoir pas été épargné, lui aussi, par l'Amour, en voyant que les dieux mêmes et les hommes les plus célèbres partagèrent le même sort; il se glorifie ensuite qu'il n'ait pas triomphé de Laure, non parce que l'Amour ne l'a pas voulu, mais plutôt parce qu'il n'a pas pu. Il fait la description de la lutte entre l'Amour et Laure, démontrant sa violence par quelques comparaisons; il raconte la victoire remportée par Laure sur son ennemi et la confusion de ce dernier. Puis il nomme quelques dames qui assistèrent à son triomphe, et le lieu ou elle triompha; comment Scipion l'accompagna à Rome au temple de la Chasteté, où elle consacra les dépouilles de sa victoire, donnant en garde l'Amour au Toscan Spurina et à ses compagnons.

Quand sous le même joug, sans nulle différence,
Je vois les dieux vaincus dans leur toute-puissance,
Et des hommes qu'au monde on tient pour demi-dieux,

Soutenu par l'aspect de leur cruel martyre,
Des maux qu'ils ont soufferts, ce profit je retire,
Que mes douleurs, mes maux me sont moins odieux.

Che s' io veggio d' un arco e d' uno strale
Febo percosso e 'l giovine d' Abido,
L' un detto dio, l' altr' uom puro mortale;

E veggio ad un lacciuol Giunone e Dido,
Ch' amor pio del suo sposo a morte spinse,
Non quel d' Enea com' è 'l pubblico grido;

Non mi debbo doler s' altri mi vinse
Giovine, incauto, disarmato e solo.
E se la mia nemica Amor non strinse,

Non è ancor giusta assai cagion di duolo:
Che in abito il rividi ch' io ne piansi;
Sì tolte gli eran l' ali e 'l gire a volo.

Non con altro romor di petto dansi
Duo leon fieri, o duo folgori ardenti,
Ch' a cielo e terra e mar dar loco fansi,

Ch' i' vidi Amor con tutti suo' argomenti
Mover contra colei di ch' io ragiono,
E lei più presta assai che fiamma o venti.

Non fan sì grande e sì terribil suono
Etna qualor da Encelado è più scossa,
Scilla e Cariddi quand' irate sono,

Quand dans les mêmes lacs je vois que Junon tombe,
Que Didon par amour de son époux [1] succombe,
Non pour Enée enfin, quoique le bruit soit tel;

Quand je vois du même arc, du même trait perfide,
Victimes Apollon et Léandre d'Abide,
Le premier qui fut dieu, l'autre simple mortel,

D'avoir été vaincu qu'ai-je donc à me plaindre,
Moi jeune et peu prudent, qui semblais ne rien craindre?
Si de Laure l'Amour ne fut victorieux,

Je ne trouve encor là pour moi sujet d'alarmes:
Mais sur son triste sort j'ai versé quelques larmes,
En le voyant privé du vol et soucieux.

Plus rugissants ne sont, quand ils se font la guerre,
Deux lions furieux; le ciel, la mer, la terre
Moins tremblent par l'éclat de deux foudres ardents,

Que je ne vis l'Amour avec toutes ses armes
Sur celle s'élancer, dont je décris les charmes,
Et qui plus prompte fut que la flamme et les vents.

Et jamais tant n'ont fait retentir l'atmosphère
Charybde ni Scylla, quand ils sont en colère,
L'Etna, quand d'Encelade il ressent les sursauts,

Che via maggior in su la prima mossa
Non fosse del dubbioso e grave assalto,
Ch' i' non credo ridir sappia nè possa.

Ciascun per se si ritraeva in alto,
Per veder meglio; e l' orror dell' impresa
I cori e gli occhi avea fatti di smalto.

Quel vincitor che prima era all' offesa,
Da man dritta lo stral, dall' altra l' arco,
E la corda all' orecchia avea già tesa.

Non corse mai sì levemente al varco
Di fuggitiva cerva un leopardo
Libero in selva, o di catene scarco,

Che non fosse stato ivi lento e tardo;
Tanto Amor venne pronto a lei ferire
Con le faville al volto ond' io tutt' ardo.

Combattea in me con la pietà il desire:
Che dolce m' era sì fatta compagna;
Duro a vederla in tal modo perire.

Ma virtù che da' buon non si scompagna
Mostrò a quel punto ben com' a gran torto
Chi abbandona lei, d' altrui si lagna.

Comme je l'entendis à la première alerte
(Pour l'exprimer ma voix n'est point assez diserte)
Des grands, des périlleux, des foudroyants assauts.

Les spectateurs, pressés par leur grande surprise,
S'élevaient pour mieux voir ; et l'horrible entreprise
Tous les cœurs, tous les yeux pétrifiés rendait.

Ce vainqueur, par qui fut la lutte demandée,
Les traits de la main droite et de l'autre bandée
La corde de son arc près l'oreille tendait.

Non, si léger ne fut jamais à la poursuite
D'un cerf qui son salut recherche dans la fuite
Un jeune léopard sans entraves laissé,

Qui là n'eût vu sa course et plus lente et tardive,
Si promptement l'Amour darda sa flamme vive
Sur ce visage saint, dont je suis embrasé.

Et dans moi combattaient l'amour avec l'envie,
Lorsque ma bien aimable et douce compagnie
Si proche je voyais des portes de la mort.

Mais la vertu, des bons protectrice fidèle,
Montra là que celui qui se sépare d'elle
N'a le droit de se plaindre, et qu'il aurait grand tort.

Che giammai schermidor non fu sì accorto
A schifar colpo, nè nocchier sì presto
A volger nave dagli scogli in porto,

Come uno schermo intrepido ed onesto
Subito ricoperse quel bel viso
Dal colpo, a chi l' attende, agro e funesto.

I' erà al fin con gli occhi attento e fiso,
Sperando la vittoria ond' esser sole;
E per non esser più da lei diviso,

Come chi smisuratamente vole,
C' ha scritto, innanzi ch' a parlar cominci,
Negli occhi e nella fronte le parole,

Volea dir io : Signor mio, se tu vinci,
Legami con costei s' io ne son degno;
Nè temer che giammai mi sciogli quinci :

Quand' io 'l vidi pien d' ira e di disdegno
Sì grave, ch' a ridirlo sarian vinti
Tutti i maggior, non che 'l mio basso ingegno :

Che già in fredda onestate erano estinti
I dorati suoi strali accesi in fiamma
D' amorosa beltate e 'n piacer tinti.

Non, jamais combattant ne fut plus prompt et sage
Pour détourner un coup, si vite du naufrage
Un navire ne fut sauvé par son nocher,

Comme on vit une honnête et puissante barrière
S'opposer à l'attaque ardente et meurtrière,
Et son brillant visage aussitôt lui cacher.

Comptant voir la victoire à qui l'a de coutume,
Je tenais mon œil fixe en attendant la fin,
Bien résolu d'unir mon sort à son destin.

Ressemblant à celui qu'un vif désir consume,
Qui porte sur son front et dans ses yeux écrit
Le penser qu'à sa voix de traduire il prescrit,

J'allais dire : Seigneur, si tienne est la victoire,
De partager sa chaîne accorde-moi la gloire ;
Et d'y rester toujours, crois-moi bien désireux :

Quand je le vis si plein de dépit et de rage,
Si défait, qu'à le dire échouerait tout langage,
Tant le mien que celui des esprits plus fameux.

Car déjà bien éteints par sa froide et chaste âme
Étaient ses dards dorés, embrasés dans la flamme
D'une aimante beauté, teints dans la volupté.

Non ebbe mai di vero valor dramma
Camilla e l' altre andar use in battaglia
Con la sinistra sola intera mamma :

Non fu sì ardente Cesare in Farsaglia
Contra 'l genero suo, com' ella fue
Contra colui ch' ogni lorica smaglia.

Armate eran con lei tutte le sue
Chiare virtuti (o gloriosa schiera !)
E teneansi per mano a due a due.

Onestate e Vergogna alla front' era;
Nobile par delle virtù divine,
Che fan costei sopra le donne altera;

Senno e Modestia all' altre due confine;
Abito con Diletto in mezzo 'l core;
Perseveranza e Gloria in su la fine;

Bell' Accoglienza, Accorgimento fore;
Cortesia intorno intorno a Puritate,
Timor d' infamia e sol Desio d' onore ;

Pensier canuti in giovenil etate,
E (la concordia ch' è sì rara al mondo)
V' era con Castità somma Beltate.

Oui, de la valeur vraie une seule étincelle
Camille n'eut, non plus celles qui, la mamelle
Senestre seule ayant, fréquemment ont lutté.

A Pharsale, César n'eut point contre son gendre
Cette mâle vigueur qu'alors elle sut prendre
Envers celui qui rit de tout obstacle humain.

Mais ses nobles vertus (oh! bien noble phalange!)
En armes se pressaient près de ce nouvel ange,
Et deux par deux marchaient en se donnant la main.

Au premier rang étaient la Pudeur, la Décence,
Deux vertus qui du Ciel tiennent leur excellence,
Qui sur toute autre femme élèvent ses destins;

Près d'elles se pressaient Bon Sens et Modestie,
Puis au sein de son cœur, Amitié, Sympathie;
Gloire et Persévérance aux autres deux confins;

Et la Grâce au dehors, près d'elle la Sagesse;
Autour, la Pureté, la noble Politesse,
Du déshonneur l'horreur, du beau l'ambition;

Les plus sages pensers dans la jeunesse extrême;
La Chasteté dans elle et la Beauté suprême
(Chose rare) vivaient en parfaite union.

Tal venia contr' Amor, e 'n sì secondo
Favor del Cielo e delle ben nate alme,
Che della vista ei non sofferse il pondo.

Mille e mille famose e care salme
Torre gli vidi, e scotergli di mano
Mille vittoriose e chiare palme.

Non fu 'l cader di subito sì strano
Dopo tante vittorie ad Anniballe
Vinto alla fin dal giovine romano;

Nè giacque sì smarrito nella valle
Di Terebinto quel gran Filisteo
A cui tutto Israel dava le spalle,

Al primo sasso del garzon ebreo;
Nè Ciro in Scizia, ove la vedov' orba
La gran vendetta e memorabil feo.

Com' uom ch' è sano, e 'n un momento ammorba,
Che sbigottisce e duolsi; o colto in atto
Che vergogna con man dagli occhi forba;

Cotal er' egli, ed anco a peggior patto;
Che paura e dolor, vergogna ed ira
Eran nel volto suo tutti ad un tratto.

Au devant de l'Amour telle elle était venue,
Par le Ciel, par des cœurs si nobles soutenue,
Qu'à cet aspect il dut bien vite succomber :

Des dépouilles par mille et chères et fameuses
Je lui vis arracher des mains victorieuses,
Tant d'éclatants lauriers je vis aussi tomber.

Plus triste ne parut la défaite profonde
D'Annibal, dont l'épée en succès fut féconde,
Quand de lui triompha le jeune Scipion ;

Plus pâle ne parut jadis dans la vallée
La masse du géant sur le sol étalée,
Lui que tant redoutait sa propre nation,

Quand David par sa fronde abattit sa jactance ;
Cyrus bien moins sentit la terrible vengeance
De Tomiris pleurant un trépas inhumain.

Comme un homme bien sain qu'un mal subit dévore,
Qui s'étonne et se plaint, ou comme l'homme encore
Qui cherche à nous cacher sa honte avec la main,

Ainsi pâlit l'Amour, et même davantage ;
Car la peur, la douleur, et la honte, et la rage
Sur son visage étaient ensemble au même instant.

Non freme così 'l mar quando s' adira,
Non Inarime allor che Tifeo piagne,
Non Mongibel s' Encelado sospira.

Passo qui cose gloriose e magne
Ch' io vidi e dir non oso : alla mia donna
Vengo ed all' altre sue minor compagne,

Ell' avea in dosso il dì candida gonna ;
Lo scudo in man che mal vide Medusa;
D' un bel diaspro era ivi una colonna,

Alla qual, d' una in mezzo Lete infusa
Catena di diamanti e di topazio,
Che s' usò fra le donne, oggi non s' usa,

Legar il vidi; e farne quello strazio
Che bastò ben a mill' altre vendette,
Ed io per me ne fui contento e sazio.

Io non poria le sacre benedette
Vergini ch' ivi fur, chiuder in rima;
Non Calliope et Clio con l' altre sette.

Ma d' alquante dirò che 'n su la cima
Son di vera onestate ; infra le quali
Lucrezia da man destra era la prima,

La mer ne frémit tant, quand elle est en colère,
Ischia quand Typhé pleure et se désespère,
L'Etna par les soupirs d'Ancelade haletant.

Grand nombre de hauts faits je passe sous silence,
Pour les conter je sens trop faible ma puissance;
De ma dame parlons, du flot qui la suivait.

Bien blanche était sa robe et sa main bien armée
Du bouclier [2] dont fut tant Méduse alarmée :
De jaspe une colonne en ces lieux s'élevait,

A laquelle, au moyen d'une brillante chaîne
Dans le Léthé trempée et faite en diamant,
Dont les femmes usaient, mais non présentement,

Je vis l'Amour lié, soumis à telle peine,
Qui suffit pour venger tant d'autres malheureux,
Et moi-même j'en fus satisfait et joyeux.

Pour pouvoir bien compter les vierges là présentes
Calliope et Clio, leurs sept sœurs, impuissantes
Et ma muse seraient, tant le nombre en est grand.

Quelques-unes pourtant j'en veux faire connaître
Qui de l'honnêteté la gloire semblent être.
A main droite, on voyait Lucrèce au premier rang;

L' altra Penelopè : queste gli strali,
E la faretra e l' arco avean spezzato
A quel protervo, e spennacchiate l' ali.

Virginia appresso il fiero padre armato
Di disdegno, di ferro e di pietate;
Ch' a sua figlia ed a Roma cangiò stato,

L' un' e l' altra ponendo in libertate :
Poi le Tedesche che con aspra morte
Servar la lor barbarica onestate.

Giudit ebrea, la saggia, casta e forte;
E quella Greca che saltò nel mare
Per morir netta e fuggir dura sorte.

Con queste e con alquante anime chiare
Trionfar vidi di colui che pria
Veduto avea del mondo trionfare.

Fra l' altre la vestal vergine pia
Che baldanzosamente corse al Tibro,
E per purgarsi d' ogn' infamia ria

Portò dal fiume al tempio acqua col cribro;
Poi vidi Ersilia con le sue Sabine,
Schiera che del suo nome empie ogni libro.

Pénelope au second : au lutin ces mortelles
Toutes avaient tiré les plumes de ses ailes,
Et tous ses dards réduits et son arc en éclats.

Puis venait Virginie à côté de son père
Armé du fer vengeur, de dédain, de colère;
De sa fille et de Rome il changea les états,

Rome et sa Virginie en tirant du servage :
Les Tudesques suivaient, qui leur vertu sauvage
Gardèrent, préférant les horreurs de la mort.

Puis la sage Judith, si chaste et courageuse;
La Grecque [3] qui fut tant de l'honneur soucieuse,
Et sauta dans la mer pour fuir un triste sort.

Avec elles et puis quelques bien nobles âmes
Nous vîmes la plus belle et plus pure des femmes
Vaincre celui qu'on vit sans cesse triompher.

On voyait encor là la pieuse [4] vestale :
Au Tibre elle courut pleine de vigueur mâle,
Et, d'un bien faux soupçon pour se purifier,

Transporta l'eau du fleuve avec le crible au temple;
Puis celle dont on cite en tout livre l'exemple,
Hersilie, au milieu des Sabines parut.

Poi vidi, fra le donne peregrine,
Quella che per lo suo diletto e fido
Sposo, non per Enea, volse ir al fine :

Taccia 'l volgo ignorante : i' dico Dido,
Cui studio d' onestate a morte spinse,
Non vano amor com' è 'l pubblico grido.

Al fin vidi una che si chiuse e strinse
Sopr' Arno per servarsi; e non le valse;
Che forza altrui il suo bel pensier vinse.

Era il trionfo dove l' onde salse
Percoton Baia ; ch' al tepido verno
Giunse a man destra, e 'n terra ferma salse.

Indi fra monte Barbaro ed Averno,
L' antichissimo albergo di Sibilla
Passando, se n' andar dritto a Linterno.

In così angusta e solitaria villa
Era il grand' uom che d'Affrica s' appella
Perchè prima col ferro al vivo aprilla.

Qui dell' ostile onor l' alta novella,
Non scemato con gli occhi, a tutti piacque ;
E la più casta era ivi la più bella.

Et cette autre je vis de nation lointaine,
Qui, d'un fidèle amour et de tendresse pleine,
Pour son époux bien cher, non pour l'amant mourut.

Tais-toi, peuple ignorant! Didon, je le déclare,
Mourut par un excès de pudeur la plus rare,
Non pour un vain amour, comme en court le dicton.

Celle enfin j'aperçus qui dans sa prévoyance
Sur l'Arno se cloîtra : vaine fut sa prudence,
La force déjoua sa bonne intention.

Ce beau triomphe eut lieu sur la plage étrangère,
Et par un doux hiver, sur la droite on prit terre,
Où les flots vers Baia mugissent écumeux.

Ensuite entre les monts Barbare et de l'Averne
Le cortége marcha sans détour vers Linterne,
Passant de la Sibylle au séjour tant fameux.

Cette étroite villa, secrètement assise,
Le grand homme habitait par lequel fut conquise,
L'Afrique, d'où le nom d'Africain il reçut.

Là, d'un triomphe tel la nouvelle éclatante
Qui tant flatta les yeux, parut à tous charmante,
Et la plus chaste là, la plus belle parut.

Nè 'l trionfo d' altrui seguire spiacque
A lui che, se credenza non è vana,
Sol per trionfi e per imperi nacque.

Così giugnemmo alla città soprana
Nel tempio pria che dedicò Sulpizia
Per spegner della mente fiamma insana.

Passammo al tempio poi di Pudicizia,
Ch' accende in cor gentil oneste voglie,
Non di gente plebea ma di patrizia.

Ivi spiegò le gloriose spoglie
La bella vincitrice, ivi depose
Le sue vittoriose e sacre foglie :

E 'l giovine Toscan, che non ascose
Le belle piaghe che 'l fer non sospetto,
Del comune nemico in guardia pose

Con parecchi altri; e fummi 'l nome detto
D' alcun di l'or, come mia scorta seppe,
Ch' avean fatto ad Amor chiaro disdetto;
Fra' quali vidi Ippolito e Gioseppe.

Le triomphe d'autrui de suivre il se fit gloire,
Celui qui, si le vrai nous lisons dans l'histoire,
Pour triompher naquit, et pour régner véeut.

A Rome enfin parvint toute la compagnie,
Au temple que jadis consacra Sulpicie,
Voulant fermer toute âme aux basses passions;

Puis de la Chasteté nous entrâmes au temple,
Où le patricien s'inspire de l'exemple,
Où tout cœur noble apprend les grandes actions.

De ses dépouilles, là, le pompeux étalage
Et le victorieux et toujours vert feuillage
La belle conquérante appendit et remit.

Puis au jeune Toscan [5] qui fit à sa figure,
Pour bannir tout soupçon, une affreuse blessure,
Notre ennemi commun en garde elle soumit;

Comme à d'autres aussi, dont les noms j'ouïs dire,
Par ceux qui me suivaient, de quelques-uns d'entre eux
Que l'Amour vainement avait voulu séduire :
Hippolyte et Joseph du nombre étaient tous deux.

TRIONFO DELLA MORTE.

O ciechi, il tanto affaticar che giova?
Tutti tornate alla gran madre antica,
E 'l nome vostro appena si ritrova.

Trionfo della Morte, cap. I.

—

CAPITOLO I.

In questo capitolo racchiude il Petrarca la descrizione del ritorno da Roma in Provenza di Laura vittoriosa; lo scontro della Morte in lei; il ragionamento della Morte e di Laura; una sua digressione contro la vanità delle cose mondane, presa cagione dalla moltitudine de' morti potenti; la morte di Laura, amplificata dalle personne presenti, dal modo d' uccidere della Morte, dagli atti e dalle parole degli astanti, dal tempo, dall' assenza dei demonj, e dalla qualità piacevole del morire.

Questa leggiadra e gloriosa donna,
Ch' è oggi nudo spirto e poca terra,
E fu già di valor alta colonna,

Tornava con onor dalla sua guerra
Allegra, avendo vinto il gran nemico
Che con suo' inganni tutto 'l mondo atterra,

TRIOMPHE DE LA MORT.

A quoi bon, insensés, qu'à tel point on s'applique ?
Quand tous vous retournez vers votre mère antique,
A grand' peine survit seulement votre nom !

Triomphe de la Mort, chap. I.

—

CHAPITRE I.

Dans ce chapitre, Pétrarque raconte le retour, de Rome en Provence, de Laure victorieuse ; la rencontre qu'elle fit de la Mort sur sa route; l'entretien de la Mort et de Laure ; il fait une digression sur la vanité des choses mondaines, motivée par la mort de hauts personnages qu'il énumère ; puis il décrit la mort de Laure, glorifiée alors par les personnes présentes, par la manière dont la Mort lui arracha la vie, par les paroles et les actes des assistants, et par son état souriant après son trépas.

Cette bien glorieuse et charmante personne,
Qui de valeur était jadis haute colonne,
Que terre et pur esprit nous savons à présent,

Joyeuse et triomphante arrivait de la lutte,
D'avoir pu provoquer de l'ennemi la chute
Qui par la ruse abat le faible et le puissant ;

Non con altr' arme che col cor pudico,
E d' un bel viso e di pensieri schivi,
D' un parlar saggio e d' onestate amico.

Era miracol novo a veder quivi
Rotte l' arme d' Amor, arco e saette ;
E quai morti da lui, quai presi vivi.

La bella donna e le compagne elette,
Tornando dalla nobile vittoria,
In un bel drappelletto ivan ristrette.

Poche eran, perchè rara è vera gloria;
Ma ciascuna per se parea ben degna
Di poema chiarissimo e d' istoria.

Era la lor vittoriosa insegna
In campo verde un candido armellino,
Ch' oro fino e topazii al collo tegna.

Non uman veramente, ma divino
Lor andar era e lor sante parole :
Beato è ben chi nasce a tal destino !

Stelle chiare pareano, in mezzo un sole
Che tutte ornava e non togliea lor vista,
Di rose incoronate e di viole.

D'autre arme ne portant qu'un séduisant visage,
Des pensers circonspects, un honnête langage,
Et le cœur le plus droit, de la pudeur épris.

Si nouvelle et si grande on sentit la surprise,
En voyant de l'Amour l'armure en pièces mise,
Les morts et les vivants qui par lui furent pris.

La belle dame, avec des compagnes d'élite,
Revenant du combat, éclatant en mérite,
Dans un groupe restreint, mais si beau, s'avançait.

Faible leur nombre était, la véritable gloire
Si rare est! mais chacune ou d'une noble histoire,
Ou d'un poëme digne, aux yeux apparaissait.

De leur brillant succès le victorieux signe
Était, sur un champ vert, une hermine argentine,
Portant un collier de topazes et d'or.

La démarche, le port, et même le langage,
Rien dans elles n'était des humains le partage :
Bienheureux le mortel né pour un pareil sort !

On eût dit un soleil et de belles étoiles
Qui de lui recevaient l'éclat, jamais des voiles,
Et rose et violette enlaçaient leur beau front.

E come gentil cor onore acquista,
Così venia quella brigata allegra :
Quand' io vidi un' insegna oscura e trista.

Ed una donna involta in veste negra,
Con un furor qual io non so se mai
Al tempo de' giganti fosse a Flegra,

Si mosse, e disse : O tu, donna che vai
Di gioventute e di belezza altera,
E di tua vita il termine non sai ;

Io son colei che si importuna e fera
Chiamata son da voi e sorda e cieca,
Gente a cui si fa notte innanzi sera.

I' ho condott' alfin la gente greca
E la troiana, all' ultimo i Romani,
Con la mia spada, la qual punge e seca,

E popoli altri barbareschi e strani ;
E giungendo quand' altri non m' aspetta,
Ho interrotti mille pensier vani.

Or a voi, quand' il viver più diletta,
Drizzo 'l mio corso, innanzi che Fortuna
Nel vostro dolce qualche amaro metta. »

Et comme l'honneur flatte un cœur plein de noblesse,
Le cortége semblait triomphant d'allégresse,
Lorsqu'un sombre étendard je vis dans l'horizon;

Puis une femme ayant des vêtements funèbres,
A l'aspect furieux (qu'un tel aux temps célèbres
Des géants on ait vu, je doute, en leur séjour),

S'avançant ainsi, dit : « O toi, dame si fière
De tes rares beautés et de jeunesse altière,
Lorsque tu ne connais ta fin, ton dernier jour,

« Je suis celle qu'on dit importune et cruelle,
Que parmi vous aveugle et puis sourde on appelle,
Vous, gens pour qui se fait avant le soir la nuit;

« De mon glaive puissant, qui tout rase, extermine,
J'ai tous enfin conduit moi-même à leur ruine,
Grecs, Troyens et Romains, car sans cesser il nuit,

« Et tant d'autres pays au néant j'ai su rendre;
Car venant lorsque loin on était de m'attendre,
Le cours de vos projets j'ai pu, moi, détourner.

« Maintenant que la vie est pour vous si sereine,
A vous je viens, avant que la fortune vienne
Vos délices de fiel peut-être empoisonner.

In costor non hai tu ragione alcuna,
Ed in me poca; solo in questa spoglia:
Rispose quella che fu nel mondo una.

Altri so che n'arà più di me doglia,
La cui salute dal mio viver pende;
A me fia grazia che di qui mi scioglia. »

Qual è chi 'n cosa nova gli occhi intende,
E vede ond' al principio non s'accorse;
Sì ch' or si maraviglia, or si riprende;

Tal si fe quella fera; e poi che 'n forse
Fu stata un poco: Ben le riconosco,
Disse, e so quando 'l mio dente le morse.

Poi col ciglio men torbido e men fosco,
Disse: Tu che la bella schiera guidi,
Pur non sentisti mai mio duro tosco.

Se del consiglio mio punto ti fidi,
Che sforzar posso, egli è pur il migliore
Fuggir vecchiezza e suoi molti fastidi.

I' son disposta farti un tal onore
Qual altrui far non soglio, e che tu passi
Senza paura e senz' alcun dolore.

— Sur celles-ci, crois-moi[1], ni sur mon existence,
Hors sur mon corps, tu n'as nul droit, nulle puissance,
Dit celle qui d'égale au monde n'eut jamais.

« Un autre[2] en sentira bien plus que moi la peine ;
Son existence, à lui, découle de la mienne ;
Moi, d'ici, je voudrais tant partir désormais. »

Et, semblable à celui qui de près envisage,
Qui s'étonne d'abord, puis qui reprend courage
Lorsqu'il trouve l'objet auquel il ne s'attend,

Telle parut la Mort ; et, lorsque la cruelle
Eut un instant douté : « Je les connais, dit-elle ;
Du jour je me souviens que les mordit ma dent. »

Puis, calmant tout à coup sa rage, sa furie,
« Toi, dit-elle, le chef de cette compagnie,
Tu n'as jamais senti mon funeste poison.

« Mes bien sages conseils si tu daignes entendre,
Je pourrais t'y forcer, sache un bon parti prendre,
De la vieillesse fuis l'ennuyeuse saison.

« Je veux bien à toi seule accorder l'avantage
Qu'à d'autres je ne fais, qu'à ce pèlerinage
Sans crainte et sans douleur tu puisses mettre fin.

Come piace al signor che 'n cielo stassi,
Ed indi regge e tempra l' universo,
Farai di me quel che degli altri fassi.

Così rispose. Ed ecco da traverso
Piena di morti tutta la campagna,
Che comprender non può prosa nè verso.

Da India, dal Cataio, Marocco e Spagna
Il mezzo avea già pieno e le pendici
Per molti tempi quella turba magna.

Ivi eran quei che fur detti felici,
Pontefici, regnanti e 'mperatori;
Or sono ignudi, poveri e mendici.

U' son or le ricchezze? u' son gli onori,
E le gemme, e gli scettri, e le corone,
E le mitre, e i purpurei colori?

Miser chi speme in cosa mortal pone!
(Ma chi non ve la pone?) e s' ei si trova
Alla fine ingannato, è ben ragione.

O ciechi, il tanto affaticar che giova?
Tutti tornate alla gran madre antica,
E 'l nome vostro appena si ritrova.

— Comme Dieu le voudra[3], qui du ciel nous observe
Et qui dans l'univers tout régit et conserve,
Du vulgaire tu peux me soumettre au destin. »

Telle fut sa réponse. Et voilà qu'à ma vue
S'offrit de morts remplie une immense étendue;
A vouloir les nombrer, vains seraient prose et vers,

Et de l'Inde au Maroc, monts, vallons et la plaine,
Par la suite des ans et de leur longue chaîne,
De victimes étaient complétement couverts.

Je vis ceux dont on dit si belle l'existence,
Pontifes, empereurs, si grands par la puissance,
Aujourd'hui tous sont là plongés dans les douleurs.

Que sont donc devenus les trésors et leurs maîtres,
Honneurs et diamants, les couronnes, les sceptres,
Des papes la tiare et les pourpres couleurs ?

Bien à plaindre est celui qui son espoir confie
Aux objets d'ici-bas ; mais qui donc ne s'y fie ?
S'il est enfin trompé, c'est à juste raison.

A quoi bon, insensés, qu'à tel point on s'applique ?
Quand tous vous retournez vers votre mère antique,
A grand'peine survit seulement votre nom !

Pur delle mille un' utile fatica,
Che non sian tutte vanità palesi ;
Chi 'ntende i vostri studi, sì mel dica.

Che vale a soggiogar tanti paesi
E tributarie far le genti strane
Con gli animi al suo danno sempre accesi ?

Dopo l' imprese perigliose e vane,
E col sangue acquistar terra e tesoro,
Via più dolce si trova l'acqua e 'l pane,

E 'l vetro e 'l legno, che le gemme e l' oro.
Ma per non seguir più sì lungo tema,
Temp' è ch' io torni al mio primo lavoro.

I' dico che giunt' era l' ora estrema
Di quella breve vita gloriosa,
E 'l dubbio passo di che 'l mondo trema.

Er' a vederla un' altra volorosa
Schiera di donne non dal corpo sciolta,
Per saper s' esser può Morte pietosa.

Quella bella compagna er' ivi accolta
Pur a veder e contemplar il fine
Che far conviensi, e non più d' una volta.

Celui qui vos projets connaît bien, qu'il me dise
Si de tous vos soucis un seul bien s'utilise,
S'ils ne deviennent tous futiles, mensongers.

Si notre ardeur devient pour nous en maux féconde,
Que sert de subjuguer tous les pays du monde,
D'asservir à nos lois les peuples étrangers ?

Des terres et de l'or après tant de conquêtes,
Au prix de tant de peine et de notre sang faites,
Du pain, de l'eau, pour nous plus grande est la douceur,

Et du verre et du bois que du diamant même.
Mais, d'un sujet si vaste abandonnant le thème,
Il faut que je revienne à mon premier labeur.

Je dis que de la fin je voyais l'imminence
D'une aussi glorieuse et trop courte existence,
Et du départ qui fait l'homme tant frissonner.

Là, vivante on voyait une autre compagnie
De dames de valeur, ardentes de l'envie
De savoir si la Mort peut parfois pardonner.

Chacune se tenait près de son lit présente,
De ce fatal instant dans la cruelle attente
Qu'une fois ici-bas doit subir tout humain.

Tutte sue amiche, e tutte eran vicine.
Allor di quella bionda testa svelse
Morte con la sua mano un aureo crine.

Così del mondo il più bel fiore scelse;
Non già per odio, ma per dimostrarsi
Più chiaramente nelle cose eccelse.

Quanti lamenti lagrimosi sparsi
Fur ivi, essendo quei begli occhi asciutti,
Per ch' io lunga stagion cantai ed arsi!

E fra tanti sospiri e tanti lutti
Tacita e lieta sola si sedea,
Del suo bel viver già cogliendo i frutti.

Vattene in pace, o vera mortal dea,
Diceano; e tal fu ben; ma non le valse
Contra la Morte in sua ragion sì rea.

Che fia dell' altre, se quest' arse ed alse
In poche notti e si cangiò più volte?
O umane speranze cieche e false!

Se la terra bagnar lagrime molte
Per la pietà di quell' alma gentile,
Chi 'l vide il sa; tu 'l pensa che l'ascolte.

Celles qui l'aimaient tant d'une amitié parfaite,
Présentes étaient là quand la Mort de sa tête
Sa blonde chevelure arracha de sa main.

C'est ainsi que la fleur du monde la plus belle
Non par haine elle prit, mais pour que gent mortelle,
Même sur la grandeur n'ignore son pouvoir.

Que de sanglots alors partirent, que de larmes,
Quand ses yeux, dont j'ai tant préconisé les charmes,
Impassibles et secs on ne vit s'émouvoir !

Puis, dans un si grand deuil et telle doléance,
Cueillant déjà les fruits de sa belle existence,
Son aspect seul était calme et silencieux.

« Ne crains rien, pars en paix, ô mortelle déesse ! »
Disaient-elles ; et quoiqu'elle fût sans tristesse,
La Mort n'abandonna ses droits prétentieux.

Fols espoirs des humains, que vous êtes futiles !
Qu'en sera-t-il de nous, si tant d'accès fébriles
Elle eut en peu de nuits, si brûlants et si froids ?

Si le sol fut baigné de bien nombreuses larmes,
Par pitié pour cette âme aussi riche de charmes,
Tel qui l'a vu le sait, toi qui m'entends le crois.

L' ora prim' era e 'l dì sesto d' aprile,
Che già mi strinse, ed or, lasso, mio sciolse :
Come Fortuna va cangiando stile !

Nessun di servitù giammai si dolse,
Nè di morte, quant' io di libertate,
E della vita ch' altri non mi tolse.

Debito al mondo e debito all' etate
Cacciar me innanzi ch' era giunto in prima,
Nè à lui torre ancor sua dignitate.

Or qual fusse 'l dolor, qui non si stima;
Ch' appena oso pensarne, non ch' io sia
Ardito di parlarne in versi o 'n rima.

Virtù morta è, bellezza e cortesia
(Le belle donne intorno al casto letto
Triste diceano); omai di noi che fia ?

Chi vedrà mai in donna atto perfetto ?
Chi udirà il parlar di saper pieno
E 'l canto pien d'angelico diletto ?

Lo spirto per partir di quel bel seno,
Con tutte sue virtuti in se romito,
Fatt' avea in quella parte il ciel sereno.

Ce fut le six avril, et sur l'heure sixième,
Qui me rendit captif ; libre me rend lui-même ;
Oh que bizarres sont les caprices du sort !

Le trépas, le servage, aucun mortel n'abhorre,
Comme moi d'être libre en mon cœur je déplore,
Et de n'avoir été moissonné par la mort.

Il était de plein droit pour le monde et son âge
Que moi le premier né, premier je déménage,
Et de leur conserver leur plus bel ornement.

Quelle fut ma douleur ? qui pourrait la comprendre ?
J'ose à peine y penser, et moins encor le rendre,
Tellement me surprit ce triste événement.

Charme, beauté, vertu, sont de la mort victimes,
Disaient près de son lit ses compagnes intimes
En répandant des pleurs : Que faire désormais ?

Où trouver de tels dons, une telle richesse ?
Qui langage entendit si rempli de sagesse ?
Un chant si séraphique entendit-on jamais ?

En quittant ce beau sein, dans le bel entourage
De ses rares vertus, son âme en son passage
Illumina le ciel et serein le rendit.

Nessun degli avversari fu sì ardito
Ch' apparisse giammai con vista oscura
Fin che morte il suo assalto ebbe fornito.

Poi che, deposto il pianto e la paura,
Pur al bel viso era ciascuna intenta,
E per desperazion fatta secura ;

Non come fiamma che per forza è spenta
Ma che per se medesma si consume,
Se n' andò in pace l' anima contenta;

A guisa d' un soave e chiaro lume
Cui nutrimento a poco a poco manca ;
Tenendo al fin il suo usato costume.

Pallida no, ma più che neve bianca,
Che senza vento in un bel colle fiocchi,
Parea posar come persona stanca.

Quasi un dolce dormir ne' suoi begli occhi,
Essendo 'l spirto già da lei diviso,
Era quel che morir chiaman gli sciocchi.
Morte bella parea nel suo bel viso.

Aucun de ces esprits de perverse nature
Ne lui montra jamais sa néfaste figure,
Et jusqu'à son trépas son accès s'interdit.

Mais quand furent la peur, les larmes suspendues,
Par l'excès de douleur calmes étant rendues,
Chacune contemplait ses traits si radieux.

Et non comme une flamme avec effort éteinte,
Mais qui s'use elle-même et sans nulle contrainte,
Contente s'envola cette âme dans les cieux;

Telle aussi qu'une douce et brillante lumière
Brillant jusqu'à la fin de sa vertu première,
Dont insensiblement l'aliment disparaît.

Non, pâle elle n'était, mais plus blanche que neige
Qui sur une colline à l'abri du vent siége;
A la voir on eût dit qu'elle se reposait.

Et quand déjà l'esprit était parti loin d'elle,
Ce que le sot appelle et mort et son courroux
Ressemblait dans ses yeux au sommeil le plus doux;
La mort sur son visage apparaissait si belle.

CAPITOLO II.

Infino a qui il Petrarca narrò un sogno, in cui gli parve di scorgere, come se fosse desto, il trionfo d' Amore, della Castità e della Morte, con tutte le maraviglie da lui descritte; ma al presente significa come gli sembrava, sognando, di vedere Laura che lo consolasse del dolore sentito per la sua morte, e di ragionare con esso lei.

La notte ché seguì l' orribil caso
Che spense 'l Sol, anzi 'l ripose in cielo,
Ond' io son qui com' uom cieco rimaso,

Spargea per l' aere il dolce estivo gelo.
Che con la bianca amica di Titone
Suol de' sogni confusi torre il velo;

Quando donna sembiante alla stagione,
Di gemme orientali incoronata,
Mosse ver me da mille altre corone;

E quella man già tanto desiata
A me, parlando e sospirando, porse;
Ond' eterna dolcezza al cor m' è nata.

CHAPITRE II.

Jusqu'ici Pétrarque raconte un songe, dans lequel il a cru voir, comme s'il était éveillé, le triomphe de l'Amour, de la Chasteté et de la Mort, avec toutes les merveilles dont il a fait la description; maintenant il expose comment tout en rêvant il croyait voir Laure le consoler de la vive douleur qu'il a ressentie de sa mort, et s'entretenir ensuite avec lui.

La nuit qui vint après ce trépas si funeste,
Qui me prit mon Soleil et qui dans le ciel reste,
Quand moi tel qu'un aveugle ici je suis souffrant,

Son givre printanier commençait à répandre,
Qui tant avec l'Aurore ont coutume de rendre
Nos rêves moins confus [1], tout voile en déchirant,

Quand une jeune dame, éclatante personne,
De perles d'Orient portant une couronne,
Je vis sortir d'un groupe et vers moi s'avancer;

Et de sa chère main tant désirée et belle
(Oh! source pour mon cœur d'une joie éternelle!)
La mienne, en soupirant, elle vint me presser.

Riconosci colei che prima torse
I passi tuoi dal pubblico viaggio,
Come 'l cor giovenil di lei s' accorse?

Così, pensosa, in atto umile e saggio
S' assise e seder femmi in una riva
La qual ombrava un bel lauro ed un faggio.

Come non conosch' io l' alma mia Diva?
Risposi in guisa d' uom che parla e plora :
Dimmi pur, prego, se sei morta o viva.

Viva son io, e tu sei morto ancora,
Diss' ella, e sarai sempre, fin che giunga
Per levarti di terra l' ultim' ora.

Ma 'l tempo è breve, e nostra voglia è lunga :
Però t' avvisa, e 'l tuo dir stringi e frena,
Anzi che 'l giorno, già vicin, n' aggiunga.

Ed io : Al fin di quest' altra serena
C' ha nome vita, che per prova 'l sai,
Deh dimmi se 'l morir è sì gran pena.

Rispose : Mentre al vulgo dietro vai,
Ed all' opinion sua cieca e dura,
Esser felice non puo' tu giammai.

« La reconnais-tu bien celle qui, si prudente,
Sut t'arracher, dit-elle, à ta perte imminente,
Quand d'abord me connut ton cœur ardent et vert ? »

Pensive je la vis à l'air modeste et sage,
Et, s'asseyant, me fit asseoir sur un rivage
D'un hêtre et d'un laurier par l'ombre recouvert.

« Quoi ! je ne connaîtrais mon aimable déesse !
Lui dis-je en répandant des larmes d'allégresse.
Mais, dis-moi donc, ton être est-il vivant ou mort ?

— Vivante moi je suis, toi mort à la lumière,
Je te dis, jusqu'au jour que ton heure dernière
Sonnera ton départ de ce terrestre bord.

« Pour tout dire je crains que le temps ne suffise ;
Modère tes pensers et tes discours précise,
Avant qu'arrivé soit le jour, car vite il vient.

— Mais de mourir, lui dis-je, est-ce une grande peine
Quand arrive la fin de cette autre sirène
Qu'ici la vie on dit, toi qui le sais si bien ?

— Du vulgaire en suivant, me dit-elle, la route
Que tu puisses jamais te rendre heureux, je doute,
Soit encore en suivant sa fausse opinion.

La morte è fin d' una prigione oscura
Agli animi gentili ; agli altri è noia,
C' hanno posto nel fango ogni lor cura.

Ed ora il morir mio che sì t' annoia,
Ti farebbe allegrar, se tu sentissi
La millesima parte di mia gioia.

Così parlava ; e gli occhi ave' al ciel fissi
Divotamente ; poi mise in silenzio
Quelle labbra rosate, insin ch' io dissi :

Silla, Mario, Neron, Gaio e Mesenzio,
Fianchi, stomachi, febbri ardenti fanno
Parer la morte amara più ch' assenzio.

Negar, disse, non posso che l' affanno
Che va innanzi al morir, non doglia forte,
Ma più la tema dell' eterno danno :

Ma pur che l' alma in Dio si riconforte,
E 'l cor, che 'n se medesmo forse è lasso,
Che altro ch' un sospir breve è la morte ?

I' avea già vicin l' ultimo passo,
La carne inferma, e l' anima ancor pronta ;
Quand' udi' dir in un suon tristo e basso :

« Mourir, c'est déserter une prison obscure,
Pour le sage ; à ceux-là la mort paraît très-dure
Qui de la fange ont fait leur seule passion ;

« Et ma mort, dont tu geins, pourrait te rendre l'homme
De tous le plus joyeux, si le plus faible atome
Tu pouvais déguster des biens dont je jouis. »

Elle parlait ainsi, de ses belles prunelles
Dévotement fixant les voûtes éternelles ;
Et quand sa lèvre rose elle eut close, je dis :

« Caius, Néron, Sylla, Mesenzius de même,
Font paraître la mort d'une amertume extrême,
De leurs instincts maudits par le raffinement.

— Je ne saurais nier que l'ennui qui précède,
Dit-elle, le trépas, bien fortement n'obsède ;
Mais bien plus craindre on doit l'éternel châtiment.

« Que si notre âme en Dieu son espérance fonde,
Et le cœur qui ressent sa détresse profonde,
Autre qu'un bref soupir est-il donc le trépas ?

« Je pressentais déjà dans moi ma fin prochaine,
Mon esprit encor fort, mais la chair dans la peine,
Lorsqu'une voix me dit d'un ton lugubre et bas :

O misero colui ch' e' giorni conta,
E pargli l' un mill' anni, e 'ndarno vive,
E seco in terra mai non si raffronta;

E cerca 'l mar e tutte le sue rive,
E sempre un stile ovunque' e' fosse tenne;
Sol di lei pensa, o di lei parla, o scrive!

Allora in quella parte onde 'l suon venne,
Gli occhi languidi volgo; e veggio quella
Ch' ambo noi, me sospinse e te ritenne.

Riconobbila al volto e alla favella;
Che spesso ha già il mio cor racconsolato,
Or grave e saggia, allor onesta e bella.

E quand' io fui nel mio più bello stato,
Nell' età mia più verde, a te più cara,
Ch' a dir ed a pensar a molti ha dato;

Mi fu la vita poco men che amara,
A rispetto di quella mansueta
E dolce morte ch' a' mortali è rara:

Che 'n tutto quel mio passo er' io più lieta
Che qual d' esilio al dolce albergo riede;
Se non che mi stringea sol di te pieta.

« Qu'il est donc malheureux celui [2] qui ses jours nombre !
« Un jour mille ans lui semble, et sa vie est une ombre,
« De ses maux et de lui bien peu de cas faisant.

« A la chercher [3] partout sans cesse il se consume,
« Et ne change jamais de mode et de coutume,
« D'elle toujours parlant, écrivant et pensant ! »

« Moi, tournant aussitôt mon humide prunelle
Vers le lieu d'où partait le son, j'aperçus celle [4]
Qui de moi [5] ne voulut, qui me tint en prison.

« Je reconnus sa voix et son charmant visage;
Car chaste et belle alors, maintenant grave et sage,
Si souvent elle a fait ma consolation !

« Et quand [6] plus belle était ma beauté sur la terre,
A la fleur de mon âge à toi qui fut si chère,
Et qui fit naître tant de pensers, de discours,

« L'existence pour moi fut d'amertume pleine
Auprès de cette mort si douce et si sereine
Que de rares mortels connaissent de nos jours :

« Car du monde en partant j'étais bien plus ravie
Que le triste exilé qui revoit sa patrie ;
De ton sort seulement j'emportais le regret.

Deh, Madonna, diss' io, per quella fede
Che vi fu, credo, al tempo manifesta,
Or più nel volto di chi tutto vede,

Creovvi Amor pensier mai nella testa
D' aver pietà del mio lungo martire,
Non lasciando vostr' alta impresa onesta?

Ch' e' vostri dolci sdegni e le dolc' ire,
Le dolci paci ne' begli occhi scritte,
Tenner molt' anni in dubbio il mio desire.

Appena ebb' io queste parole ditte,
Ch' i' vidi lampeggiar quel dolce riso
Ch' un Sol fu già di mie virtuti afflitte.

Poi disse sospirando : Mai diviso
Da te non fu 'l mio cor, nè giammai fia :
Ma temprai la tua fiamma col mio viso.

Perchè, a salvar te e me, null' altra via
Era alla nostra giovenetta fama :
Nè per forza è però madre men pia.

Quante volte diss' io meco : Questi ama,
Anzi arde; or si convien ch' a ciò provveggia;
E mal può provveder chi teme o brama.

— Madonne, dis-je, hélas ! par cette ardente flamme
Qui bien claire dut être à vos yeux dans mon âme,
Et bien plus devant Dieu pour qui n'est nul secret,

« L'amour fit il germer jamais dans votre tête
Le penser (mais sans nuire à votre but honnête)
D'avoir pitié de moi, de mes tristes destins ?

« Car vos bien doux dédains, vos bien douces colères
Et vos bien douces paix, dans vos beaux yeux si claires
Ont tenu bien des ans mes désirs incertains ? »

A peine eut-elle ouï ce que je viens de dire,
Qu'il brilla sur sa lèvre un bien charmant sourire
Qui fut pour mes pensers si sombres un soleil.

« Mes yeux ont modéré ton ardeur trop cruelle,
Mais avec toi mon cœur, en soupirant, dit-elle,
Fut toujours et sera sans décesser pareil.

« Car, pour nous garantir d'une perte imminente
(La mère qui châtie est-elle moins aimante ?),
Contre ta passion j'ai trouvé ce seul frein.

« Oui, je le vois, il m'aime, et l'amour le transporte,
Je me suis dit souvent ; je dois donc faire en sorte
D'y pourvoir : mal pourvoit qui désire et qui craint.

Quel di fuor miri, e quel dentro non veggia.
Questo fu quel che ti rivolse e strinse
Spesso, come caval fren che vaneggia.

Più di mille fiate ira dipinse
Il volto mio, ch' Amor ardeva il core;
Ma voglia, in me, ragion giammai non vinse.

Poi se vinto te vidi dal dolore,
Drizzai 'n te gli occhi allor soavemente,
Salvando la tua vita e 'l nostro onore.

E se fu passion troppo possente,
E la fronte e la voce a salutarti
Mossi or timorosa ed or dolente.

Questi fur teco mie' ingegni e mie arti;
Or benigne accoglienze ed ora sdegni :
Tu 'l sai, che n' hai cantato in molte parti.

Ch' i' vidi gli occhi tuoi talor sì pregni
Di lagrime, ch' io dissi : Questi è corso
A morte, non l' aitando ; i' veggio i segni.

Allor provvidi d' onesto soccorso.
Talor ti vidi tali sproni al fianco ,
Ch' i' dissi : Qui convien più duro morso.

« Tel qui voit le dehors, du cœur n'a la science.
Si le frein du coursier retient l'impatience,
Ainsi sur toi ce doute eut un effet vainqueur.

« Mille fois dans mes yeux la colère fut feinte;
Mais jamais ma raison ne reçut nulle atteinte,
Alors qu'en moi l'amour embrasait plus mon cœur.

« Et quand je te voyais vaincu par le martyre,
Mes yeux avec douceur t'adressaient un sourire;
Ta vie ainsi sauvant, notre honneur je sauvais.

« Mais si ta passion était trop violente,
Timide quelquefois et quelquefois dolente,
Mes saluts de la voix, du front, tu recevais.

« Tels furent envers toi mes constants artifices :
Tantôt accueil flatteur, tantôt douces sévices.
Tu le sais, et tes chants le disent fréquemment.

« Quand des pleurs je voyais grande la plénitude
Dans tes yeux : Il mourra, j'en ai la certitude,
Me disais-je, s'il n'est secouru promptement.

« Alors je te donnais une honnête assistance;
Et parfois, quand j'ai vu telle ta violence,
Bien vite j'ai le frein plus fortement pressé.

Così caldo, vermiglio, freddo e bianco,
Or tristo or lieto infin qui t' ho condutto
Salvo (ond' io mi rallegro), benchè stanco.

Ed io : Madonna, assai fora gran frutto
Questo d' ogni mia fè, pur ch' io 'l credessi;
Dissi tremando e non col viso asciutto.

Di poca fede ! or io, se nol sapessi,
Se non fosse ben ver, perchè 'l direi ?
Rispose, e 'n vista parve s' accendessi.

S' al mondo tu piacesti agli occhi miei,
Questo mi taccio ; pur quel dolce nodo
Mi piacque assai ch' intorno al cor avei;

E piacemi 'l bel nome (se 'l ver odo)
Che lunge e presso col tuo dir m' acquisti :
Nè mai 'n tuo amor richiesi altro che modo.

Quel mancò solo ; e mentre in atti tristi
Volei mostrarmi quel ch' io vedea sempre,
Il tuo cor chiuso a tutto 'l mondo apristi.

Quinci 'l mio gelo, ond' ancor ti distempre :
Che concordia era tal dell' altre cose,
Qual giunge amor, pur ch' onestate il tempre.

« Ainsi brûlant et pourpre, ou froid de peur et blême,
Ou bien triste, ou joyeux (ma joie en est extrême),
Je t'ai toujours conduit si sauf quoique lassé.

— Qu'un tel fruit ait produit mon amour, quelle gloire,
Madonne, j'en prendrais, si je pouvais le croire!
Lui dis-je, tout tremblant, les larmes dans les yeux.

— Homme de peu de foi! si je n'étais certaine
De mon dire, à quoi bon que je t'en entretienne,
Dit-elle, et sur ses traits je crus voir de doux feux.

« Si quand j'étais sur terre alors tu sus me plaire,
Là-dessus je me tais; mais pour moi fut bien chère
La chaîne qui mon cœur doucement comprimait;

« Et s'il est vrai le nom que m'a fait ta parole,
Je l'aime, car déjà de près et loin il vole;
Mais l'amour modéré mon cœur te réclamait.

« En cela tu faillis, car voulant tes blessures
Me montrer constamment, que je savais bien dures,
Tu fis voir tes pensers les plus mystérieux.

« De là vint ma froideur qui semble encor te nuire;
Hors cela, l'unisson que saurait seul produire
L'amour, mais l'amour pur, régnait entre nous deux.

Fur quasi eguali in noi fiamme amorose;
Almen poi ch' io m' avvidi del tuo foco;
Ma l' un l' appalesò, l' altro l' ascose.

Tu eri di mercè chiamar già roco,
Quand' io tacea, perchè vergogna e tema
Facean molto desir parer sì poco.

Non è minor il duol perch' altri 'l prema,
Nè maggior per andarsi lamentando;
Per fizion non cresce il ver nè scema.

Ma non si ruppe almen ogni vel quando
Sola i tuoi detti, te presente, accolsi,
« Dir più non osa il nostro amor » cantando?

Teco era 'l cor; a me gli occhi raccolsi:
Di ciò, come d' iniqua parte, duolti,
Se 'l meglio e 'l più ti diedi, e 'l men ti tolsi.

Nè pensi che, perchè ti fosser tolti
Ben mille volte, e più di mille e mille
Renduti e con pietate a te fur volti.

E state foran lor luci tranquille
Sempre ver te, se non ch' ebbi temenza
Delle pericolose tue faville.

« Un feu presque semblable embrasa nos deux âmes,
Du moins lorsque j'ai vu tes amoureuses flammes ;
Mais moi je le cachais, quand toi tu l'as produit.

« Rauque ta voix était de ta constante plainte,
Quand moi je me taisais ; mais la honte et la crainte
Faisaient mon grand désir paraître si réduit.

« Le vrai qu'on tient caché ne croît, ne diminue ;
Moindre n'est la douleur quand elle est contenue,
Et plus grande elle n'est quoiqu'on geigne toujours.

« Mais alors n'as-tu pas bravé toute prudence,
Qu'étant seule avec toi, tu dis en ma présence,
Dire plus, en chantant, n'oseraient nos amours ?

« Mon cœur je te donnai, mais vite vers la terre
Mes yeux furent baissés ; de là vient ta colère
Quand de tels dons tu tiens pour de moindres perdus.

« Si mille fois ainsi je fis, ton sens n'ignore
Que plus de mille fois et mille fois encore
Doux et compatissants je te les ai rendus.

« Bien constant eût été pour toi de leurs prunelles
L'aspect, si je n'avais trop craint les étincelles
Si vives que des tiens je voyais tant sortir.

Più ti vo' dir, per non lasciarti senza
Una conclusion ch' a te fia grata
Forse d' udir in su questa partenza :

In tutte l' altre cose assai beata,
In una sola a me stessa dispiacqui,
Che in troppo umil terren mi trovai nata.

Duolmi ancor veramente ch' io non nacqui
Almen più presso al tuo fiorito nido :
Ma assai fu bel paese ond' io ti piacqui.

Che potea 'l cor, del qual sol io mi fido,
Volgersi altrove, a te essendo ignota ;
Ond' io fora men chiara e di men grido.

Questo no, rispos' io, perchè la rota
Terza del ciel m' alzava a tanto amore,
Ovunque fosse, stabile ed immota.

Or che si sia, diss' ella, i' n' ebbi onore,
Ch' ancor mi segue : ma per tuo diletto
Tu non t' accorgi del fuggir dell' ore.

Vedi l' Aurora dell' aurato letto
Rimenar a' mortali il giorno ; e il sole
Già fuor dell' Oceano infino al petto.

« Je dirai même plus, et pour enfin conclure,
Mais de telle façon que ton cœur se rassure
En me l'entendant dire, avant que de partir :

« Tout ici-bas je vis mes désirs satisfaire;
Une chose pourtant paraissait me déplaire :
D'avoir dans un pays trop humble vu le jour,

« Et j'ai tant regretté de n'avoir pris naissance
Plus près de ton beau nid, de ta belle Florence;
Mais, malgré le pays, si grand fut ton amour!

« Car ton cœur aurait pu (lui seul m'a soutenue)
Autre part se fixer, de toi n'étant connue;
Et partant je serais obscure et sans renom.

—Cela ne se pouvait : pour telle destinée
Il est écrit au ciel que mon âme était née,
Lui dis-je, que je fusse en ce pays ou non.

— Tel fut pour moi l'honneur en tout cas, me dit-elle,
Que toujours il me suit; mais tu ne vois que l'aile
Du temps vite s'enfuit, tant tu parais jouir.

« De son lit tout doré vois se lever l'Aurore,
Nous ramenant le jour; vois le soleil éclore
Et ses feux qui des flots semblent s'épanouir.

Questa vien per partirci ; onde mi dole :
S' a dir hai altro, studia d' esser breve,
E col tempo dispensa le parole.

Quant' io soffersi mai, soave e leve,
Dissi, m' ha fatto il parlar dolce e pio ;
Ma 'l viver senza voi m' è duro e greve.

Però saper vorrei, Madonna, s' io
Son per tardi seguirvi, o se per tempo.
Ella, già mossa, disse : Al creder mio,
Tu stara' in terra senza me gran tempo.

« L'Aurore va partir, et j'en suis bien chagrine.
Avec le temps si court tes paroles combine,
Ce qui te reste à dire, apprends à l'abréger.

— Tout ce que j'ai souffert, si doux et si léger,
Lui dis-je, m'est rendu par votre voix sensible ;
Mais de vivre sans vous il m'est dur et pénible.

« Je voudrais bien savoir, Madonne, si le jour
Qu'il me sera donné d'être en votre séjour
Je verrai bientôt poindre. — Encor longtemps, je pense,
Dit-elle en me quittant, durera ton absence. »

TRIONFO DELLA FAMA.

Quando, mirando intorno su per l' erba,
Vidi dall' altra parte giunger quella
Che trae l'uom del sepolcro, e 'n vita il serba.

Trionfo della Fama, cap. I.

CAPITOLO I.

Continuando il suo sogno del quale parlò nel primo capitolo del Trionfo d' Amore, notifica come, dopo la partita della Morte, sopraggiunse la Fama trionfante; e descrivendo le persone famigerate che la seguitavano, ne fa tre schiere: una de' Romani o per armi o per altra opera chiari, eccettochè per lettere; una de' forestieri medesimamente celebri per altra via, che per lettere; e una de' Romani e de' forestieri illustri per lettere. In questo capitolo, che va congiunto col primo del Trionfo della Morte, pone la prima schiera.

Da poi che Morte trionfò nel volto
Che di me stesso trionfar solea,
E fu del nostro mondo il suo Sol tolto;

Partissi quella dispietata e rea,
Pallida in vista, orribile, e superba
Che 'l lume di beltate spento avea;

TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE.

Lorsque, tournant mes yeux vers la verte prairie,
Je vis venir vers moi celle qui rend la vie
A l'homme qu'elle arrache elle-même au tombeau.

Triomphe de la Renommée, chap. I.

—

CHAPITRE I.

Continuant le songe dont il a parlé dans le premier chapitre du Triomphe de l'Amour, il dit comment après le départ de la Mort survint la Renommée triomphante ; et, faisant la description des personnages fameux qui lui servaient de cortége, il en forme trois groupes : le premier, des Romains qui se sont illustrés, soit par les armes ou par toutes autres œuvres, en en exceptant les œuvres littéraires ; le second groupe, des étrangers qui se sont distingués par les mêmes voies, en exceptant toujours les belles-lettres ; le troisième enfin, des Romains et des étrangers réunis, et renommés dans les belles-lettres. Dans ce chapitre, qui fait suite au Triomphe de la Mort, il place le premier groupe.

Quand la Mort eut vaincu celle que tant j'admire,
Qui sur moi possédait un si puissant empire,
Et qu'au monde elle eut pris son radieux Soleil,

Contente elle partit, l'avare et tant avide,
A l'aspect sombre et dur, orgueilleux et livide,
Qui l'astre avait éteint de beauté sans pareil;

Quando, mirando intorno su per l' erba,
Vidi dall' altra parte giunger quella
Che trae l' uom del sepolcro, e 'n vita il serba.

Quale in sul giorno l' amorosa stella
Suol venir d' oriente innanzi al Sole,
Che s' accompagna volentier con ella ;

Cotal venia Ed or di quali scole
Verrà 'l maestro che descriva appieno
Quel ch' i' vo' dir in semplici parole ?

Era d' intorno il ciel tanto sereno,
Che, per tutto 'l desio ch' ardea nel core,
L' occhio mio non potea non venir meno.

Scolpito per le fronti era 'l valore
Dell' onorata gente; dov' io scorsi
Molti di quei che legar vidi Amore.

Da man destra, ove prima gli occhi porsi,
La bella donna avea Cesare e Scipio;
Ma qual più presso, a gran pena m' accorsi.

L' un di virtute e non d' amor mancipio,
L' altro d' entrambi ; e poi mi fu mostrata ,
Dopo sì glorioso e bel principio,

Lorsque, tournant mes yeux vers la verte prairie,
Je vis venir vers moi celle qui rend la vie
A l'homme qu'elle arrache elle même au tombeau.

Et comme au point du jour vient l'étoile amoureuse
Au-devant du soleil, dont la face est joyeuse
D'avoir telle compagne en son parcours si beau,

Telle elle s'avançait. De quelle haute école
Un grand maître viendra, ce que par ma parole
Si faible j'entreprends, capable de narrer?

L'atmosphère ambiante en était si sereine,
Que mes yeux supportaient tant d'éclat avec peine,
Malgré le grand désir que j'avais d'admirer.

Aux fronts de ses suivants claire on voyait paraître
Leur puissante valeur, et je crus reconnaître
Un bon nombre de ceux que fit captifs l'Amour.

A main droite, je vis près de la dame illustre
César et Scipion, tous deux d'un égal lustre :
Qui plus près d'elle était, je doute encor ce jour.

L'un fut de la vertu, non de l'amour, servile;
L'autre des deux ensemble; et puis si longue file,
Après un début tel et si brillant, je vis

Gente di ferro e di valor armata,
Siccome in Campidoglio al tempo antico
Talora per Via Sacra o per Via Lata.

Venian tutti in quell' ordine ch' i' dico,
E leggeasi a ciascuno intorno al ciglio
Il nome al mondo più di gloria amico.

I' era intento al nobile bisbiglio,
Al volto, agli atti : e di que' primi due
L' un seguiva il nipote e l' altro il figlio,

Che sol, senz' alcun par, al mondo fue;
E quei che volser a' nemici armati
Chiuder il passo con le membra sue,

Duo padri, da tre figli accompagnati;
L' un giva innanzi, e duo ne venian dopo;
E l' ultim' era 'l primo tra' laudati.

Poi fiammeggiava a guisa di un piropo
Colui che col consiglio e con la mano
A tutta Italia giunse al maggior uopo :

Di Claudio dico, che notturno e piano,
Come 'l Metauro vide, a purgar venne
Di ria semenza il buon campo romano.

Des héros, des guerriers de valeur consacrée,
Et comme par la voie, ou Lata, soit Sacrée,
De Rome au Capitole il en monta jadis.

Tous par ordre marchaient et comme je l'indique;
Et leur plus brillant nom d'après la voix publique,
Tout autour de leurs yeux bien écrit ils avaient.

Attentif, j'admirais et leur langage auguste,
Leurs actes et leurs traits : Octavien Auguste
Et Scipion neveu les deux premiers suivaient.

D'Auguste le rival ne fut dans aucun âge;
Puis ceux qui de leurs corps voulurent le passage
Barrer à l'ennemi qui les suivait de près.

Deux pères, puis trois fils, tous de renom insigne;
L'un [1] marchait en avant, et des trois le plus digne [2]
Se trouvait le dernier des deux venant après.

Comme un rubis brillait à face bien polie
Celui-là qui prêta telle aide à l'Italie
Par le double soutien du conseil et des mains,

De Claudius je dis, qui, la nuit en silence
Près du Métaure [3] étant, d'une vile semence
Entreprit de purger les bons champs des Romains;

Egli ebbe occhi al veder, al volar penne:
Ed un gran vecchio il secondava appresso,
Che con arte Anniballe a bada tenne.

Un altro Fabio, e duo Caton con esso;
Duo Paoli, duo Bruti e duo Marcelli;
Un Regol ch' amò Roma e non se stesso;

Un Curio ed un Fabrizio, assai più belli
Con la lor povertà, che Mida o Crasso
Con l' oro, ond' a virtù furon ribelli;

Cincinnato e Serran, che solo un passo
Senza costor non vanno; e 'l gran Cammillo
Di viver prima, che di ben far, lasso;

Perch' a sì alto grado il Ciel sortillo,
Che sua chiara virtute il ricondusse
Ond' altrui cieca rabbia dipartillo.

Poi quel Torquato che 'l figliuol percusse,
E viver orbo per amor sofferse
Della milizia, perch' orba non fusse.

L' un Decio e l' altro, che col petto aperse
Le schiere de' nemici : o fiero voto,
Che 'l padre e 'l figlio ad una morte offerse!

Pour bien voir en tous lieux telle fut sa prestesse;
Puis venait ce vieillard très-grand par sa sagesse
Qui devant Annibal si bien temporisa.

Un second Fabius, deux Caton, noble paire;
Deux Paul et deux Brutus, Marcellus fils et père,
Et Régulus qui, Rome aimant, se méprisa;

Fabrice et Curius, dont les âmes plus belles
La pauvreté rendit que l'or qui fit rebelles
A toutes les vertus et Crassus et Midas;

Cincinnatus, Serran, dont l'âme fut servile
A suivre leurs leçons; et puis le grand Camille:
De vivre il fut plutôt que de bien faire las;

Car tellement du Ciel il reçut en partage
La vertu, qu'elle sut lui donner le courage
De regagner l'exil, pour d'autres si pesant.

Puis venaient Torquatus, qui son fils au supplice
Préféra condamner que de voir la milice
Sans règle sous ses yeux, sans lois dépérissant;

Et les deux Décius, qui l'armée ennemie
Percèrent de leur corps, ô féroce énergie!
Qui d'une égale mort fit victimes les deux.

Curzio con lor venia, non men devoto,
Che di se e dell' arme empiè lo speco
In mezzo 'l foro orribilmente vôto.

Mummio, Levino, Attilio; ed era seco
Tito Flaminio, che con forza vinse,
Ma assai più con pietate, il popol greco.

Eravi quel che 'l re di Siria cinse
D' un magnanimo cerchio, e con la fronte
E con la lingua a suo voler lo strinse;

E quel ch' armato, sol, difese il monte,
Onde poi fu sospinto; e quel che solo
Contra tutta Toscana tenne il ponte;

E quel ch' in mezzo del nemico stuolo
Mosse la mano indarno, e poscia l' arse,
Sì seco irato che non senti 'l duolo;

E chi 'n mar prima vincitor apparse
Contr' a' Cartaginesi; e chi lor navi
Fra Sicilia e Sardigna ruppe e sparse.

Appio conobbi agli occhi, e a' suoi, che gravi
Furon sempre e molesti all' umil plebe.
Poi vidi un grande con atti soavi;

Et près d'eux, Curtius, qui, d'un amour semblable
Pour Rome dévoré, d'une voix formidable
L'enfer même invoquant, fit de terribles vœux.

Puis venaient Mummius, Attilius, Levine
Et le vainqueur des Grecs, le grand Titus Flamine,
Qui son triomphe dut à son puissant effort;

Et celui [4] qui ceignit le roi [5] de la Syrie
D'un magnanime cercle, et sut par l'énergie
De son front, de sa langue, ordonner au plus fort;

Celui qui, seul armé, prit du mont la défense
D'où lui vint son trépas; celui qui résistance
Aux Toscans sur le pont fit seul par sa valeur;

Celui qui, se ruant dans l'armée étrangère,
En vain leva la main; telle en fut sa colère,
Qu'il la mit dans le feu sans sentir la douleur;

Celui qui le premier [6] Carthage mit en fuite
Sur la mer, et celui [7] qui ses vaisseaux ensuite
Vainquit entre les bords sardo-siciliens.

Appius je connus aux yeux, à sa lignée
Qui tant des plébéiens la race a chagrinée.
Puis un bien grand [8] venait tant estimé des siens:

E se non che 'l suo lume all' estremo ebe,
Fors' era il primo; e certo fu fra noi
Qual Bacco, Alcide, Epaminonda a Tebe:

Ma 'l peggio è viver troppo; e vidi poi
Quel che dell' esser suo destro e leggero
Ebbe 'l nome, e fu 'l fior degli anni suoi:

E quanto in arme fu crudo e severo,
Tanto quel che 'l seguiva era benigno,
Non so se miglior duce o cavaliero.

Poi venia quel che 'l livido maligno
Tumor di sangue, bene oprando, oppresse;
Volumnio nobil, d' alta laude digno.

Cosso, Filon, Rutilio; e dalle spesse
Luci in disparte tre Soli ir vedeva,
E membra rotte, et smagliate arme e fesse;

Lucio Dentato e Marco Sergio e Sceva;
Quei tre folgori, e tre scogli di guerra:
Ma l' un rio successor di fama leva.

Mario poi, che Giugurta e i Cimbri atterra,
E 'l tedesco furor; e Fulvio Flacco,
Ch' agli ingrati troncar, a bel studio erra;

Si sa lumière on n'eût vu sur la fin pâlie,
On l'eût dit le premier. Il fut pour l'Italie
Ce que furent pour Thèbe Alcide et puis Bacchus.

Pire est de longtemps vivre. Et je vis à la file
Celui qui son surnom [9] tient de sa course agile;
Par lui ceux de son temps s'avouèrent vaincus.

Autant il se montra sous les armes sévère,
Autant qui le suivait sut par sa douceur plaire;
Je doute s'il fut chef ou soldat plus parfait.

Puis venait Claudius. De sa fierté maligne
Volumnius, si noble et d'éloges si digne,
Sut rendre par ses soins moins violent l'effet.

Cosso, Filon, Rutile, hors de la foule illustre
Trois soleils paraissaient par leur éclatant lustre:
Brisée était leur arme et leur corps lacéré;

Lucius Dentatus, Marcus Serge et puis Scève,
Trois foudres on eût dits, trois écueils par le glaive:
De l'un par son parent [10] l'éclat fut altéré;

Et Marius, par qui des Germains fut détruite
L'armée et de Jugurthe, et celui qui trop vite
La tête des ingrats abattit: c'est Flaccus;

E 'l più nobile Fulvio; e sol un Gracco
Di quel gran nido garrulo e inquieto,
Che fe 'l popol roman più volte stracco;

E quel che parve altrui beato e lieto,
Non dico fu, che non chiaro si vede
Un chiuso cor in suo alto secreto:

Metello dico; e suo padre, e suo rede;
Che già di Macedonia e de' Numidi
E di Creta e di Spagna addusser prede.

Poscia Vespasian col figlio vidi,
Il buono e 'l bello, non già 'l bello e 'l rio;
E 'l buon Nerva e Traian, principi fidi;

Elio Adriano e 'l suo Antonin Pio;
Bella successione infino a Marco;
Ch' ebber almeno il natural desio.

Mentre che, vago, oltra con gli occhi varco,
Vidi 'l gran fondator, e i regi cinque;
L' altr' era in terra di mal peso carco,
Come adiviene a chi virtù relinque.

Puis le beau Fulvius, et de cette lignée
Par qui Rome autrefois fut souvent chagrinée,
Tant ils étaient bruyants, je vis un seul Gracchus;

Et celui qui, joyeux, fortuné parut être;
Je ne dis qu'il le fut : avec peine on pénètre
Clairement le secret qu'un cœur bien clos défend.

De Metellus je dis; puis son fils et son père,
Qui de la Macédoine après si longue guerre,
Et d'Espagne, ont mené leur proie en triomphant.

Vespasien suivait, et son fils [11] qui fut sage,
Je ne dis son second [12], qui fut cruel, sauvage;
Et Trajan et Nerva, bons princes tous les deux;

Hélius, Adrien, Antonin le Pieux,
Belle succession jusques à Marc-Aurèle,
Qui firent éclater leur bonté naturelle.

Tandis que d'admirer mes yeux étaient ravis,
Romulus et cinq rois ses successeurs je vis;
L'autre rampait sur terre accablé de tristesse :
Tel sort attend celui qui la vertu délaisse.

CAPITOLO II.

In questo prima significa come trapassasse dalla vista de' Romani, già mentovati, a' forestieri; poi nomina i forestieri, molti con piena lode, e molti con iscemamento di essa.

Pien d' infinita e nobil maraviglia
Presi a mirar il buon popol di Marte,
Ch' al mondo non fu mai simil famiglía.

Giugnea la vista con l' antiche carte,
Ove son gli alti nomi e i sommi pregi,
E sentia nel mio dir mancar gran parte.

Ma disviarmi i peregrini egregi:
Annibal primo, e quel cantato in versi
Achille, che di fama ebbe gran fregi:

I duo chiari Troiani e i duo gran Persi;
Filippo e 'l figlio, che da Pella agl' Indi
Correndo vinse paesi diversi.

CHAPITRE II.

Dans ce chapitre il décrit comment après les Romains, dont il vient de parler, sa vue se fixa sur les étrangers ; puis il les nomme, les uns avec éloges, les autres avec indifférence.

Stupéfait et ravi de si brillante vue,
Le bon peuple de Mars je passais en revue;
Jamais peuple ne fut plus grand par ses hauts faits.

Et ce que je voyais, comparant à l'histoire
Où survit des grands noms et du beau la mémoire,
Je sentais mes discours bien loin d'être parfaits,

Quand par des étrangers célèbres fut distraite
Ma pensée, et je vis Annibal à leur tête;
Achille, qu'un poëte a rendu si fameux;

Énée avec Hector; Cyrus près de son père;
Philippe avec son fils illustre dans la guerre,
Qui de l'Inde à Pella fut tant victorieux.

Vidi l' altr' Alessandro non lunge indi,
Non già correr così, ch' ebb' altro intoppo.
Quanto del ver onor, Fortuna, scindi!

I tre Teban ch' io dissi, in un bel groppo;
Nell' altro, Aiace, Diomede e Ulisse,
Che desiò del mondo veder troppo :

Nestor, che tanto seppe e tanto visse;
Agamennon e Menelao, che 'n spose
Poco felici, al mondo fer gran risse.

Leonida, ch' a' suoi lieto propose
Un duro prandio, una terribil cena,
E 'n poca piazza fe mirabil cose.

Alcibiade, che sì spesso Atena
Come fu suo piacer volse e rivolse
Con dolce lingua e con fronte serena.

Milziade, che 'l gran giogo a Grecia tolse;
E 'l buon figliuol, che con pietà perfetta
Legò se vivo, e 'l padre morto sciolse :

Temistocle e Teseo con questa setta;
Aristide, che fu un greco Fabrizio :
A tutti fu crudelmente interdetta

Non loin de ce dernier je vis l'autre Alexandre :
Par ses faits il ne put à tel renom prétendre,
Si grande l'influence est sur nous des destins!

Les trois héros thébains [1] composaient un beau groupe,
Diomède, Ulysse, Ajax, formaient une autre troupe;
Le second voulut voir trop de pays lointains.

Nestor aux bons conseils, heureux qui les reçurent!
Et puis Agamemnon et Ménélas, qui furent
En femmes malheureux, mais grands par leurs exploits.

Je vis Léonidas, qui gaiement le présage
Fit aux siens d'un souper au milieu du carnage,
Et tant se distingua dans les fameux détroits.

Alcibiade je vis qui si souvent Athène,
Par son langage adroit, par sa face sereine,
Sut à son bon plaisir tourner et retourner;

Miltiade qui tira les Grecs de servitude,
Et son bon fils [2], si noble en sa sollicitude,
Qui son père mort fit libre, et lui prisonnier.

Thémistocle et Thésée étaient dans cette presse,
Aristide, nommé Fabrice de la Grèce;
A tous la sépulture on leur vit refuser

La patria sepoltura; e l' altrui vizio
Illustra lor; che nulla meglio scopre
Contrari duo con picciol interstizio.

Focion va con questi tre di sopre,
Che di sua terra fu scacciato e morto;
Molto diverso il guiderdon dall' opre!

Com' io mi volsi, il buon Pirro ebbi scorto,
E 'l buon re Massinissa; e gli era avviso,
D' esser senza i Roman, ricever torto.

Con lui, mirando quinci e quindi fiso,
Ieron Siracusan conobbi, e 'l crudo
Amilcare da lor molto diviso.

Vidi, qual uscì già del foco, ignudo
Il re di Lida, manifesto esempio
Che poco val contra Fortuna scudo.

Vidi Siface pari a simil scempio;
Brenno, sotto cui cadde gente molta,
E poi cadd' ei sotto 'l famoso tempio.

In abito diversa, in popol folta
Fu quella schiera; e mentre gli occhi alti ergo,
Vidi una parte tutta in se raccolta :

Au sein de leur patrie, et d'autrui l'âme ingrate
Illustres les rendit; car le vrai mieux n'éclate
Qu'après qu'un laps de temps a pu s'interposer.

De ces trois Phocion allait en compagnie,
Banni des siens, ailleurs il termina sa vie:
Qu'il diffère, le prix des œuvres des humains !

Et puis, me retournant, Pyrrhus je pus connaître,
Le roi Massinissa, qui fâché semblait être
De ne point se trouver avec ses chers Romains.

A sa suite, en fixant cette foule confuse,
J'aperçus Hiéron, le roi de Syracuse,
Et le dur Amilcar, qui Rome détesta.

Et nu je vis Crésus, que la soif importune
De l'or tant dévora; puis combien la fortune
Peut se jouer de nous là se manifesta.

D'un pareil sort Syphax était un autre exemple,
Et Brennus, qui tomba de Delphes près le temple,
Quand par lui tant de gens étaient morts terrassés.

Bien diverse elle était, cette troupe, et nombreuse;
Et quand partout errait ma vue ambitieuse,
Mes yeux virent alors en un groupe amassés

E quel che volse a Dio far grande albergo
Per abitar fra gli uomini, era 'l primo;
Ma chi fe l' opra, gli venia da tergo :

A lui fu destinato ; onde da imo
Perdusse al sommo l' edificio santo;
Non tal dentro architetto, com' io stimo.

Poi quel ch' a Dio familiar fu tanto
In grazia, a parlar seco a faccia a faccia,
Che nessun altro se ne può dar vanto :

E quel che, come un animal s' allaccia,
Con la lingua possente legò il sole,
Per giugner de' nemici suoi la traccia.

O fidanza gentil! chi Dio ben cole,
Quanto Dio ha creato aver suggetto,
E 'l ciel tener con semplici parole!

Poi vidi 'l padre nostro, a cui fu detto
Ch' uscisse di sua terra, e gisse al loco
Ch' all' umana salute era già eletto ;

Seco 'l figlio e 'l nipote, a cui fu 'l gioco
Fatto delle due spose; e 'l saggio e casto
Giosef dal padre lontanarsi un poco.

David, qui de construire un temple eut l'espérance,
Voulant que parmi nous Dieu prît sa résidence,
Et son fils Salomon, qui le fit s'élever;

A lui seul fut donné de pouvoir l'entreprendre,
Et quand digne de Dieu son cœur il ne sut rendre,
L'entreprise divine il put voir s'achever;

Celui qui près de Dieu fut tellement en grâce,
Que sur le mont il put lui parler face à face,
Ce qui fut à tout autre en tout temps interdit;

Celui dont la parole eut la rare énergie
D'arrêter le soleil, comme une bête on lie,
Pour que de l'ennemi la trace il ne perdît.

Heureuse foi qui rend si grande la puissance
De l'homme qui sait mettre en Dieu sa confiance!
Car le ciel même il trouve à ses désirs soumis.

Puis je vis Abraham, qui l'avis salutaire
Reçut d'abandonner sa demeure et sa terre,
Allant où devait naître un rédempteur promis;

Isaac et Jacob que l'on voulut surprendre
Dans le choix d'une épouse; et Joseph, qui, si tendre,
De son père longtemps se trouva séparé.

Poi, stendendo la vista quant' io basto,
Rimirando ove l' occhio oltra non varca,
Vidi 'l giusto Ezechia e Sanson guasto.

Di qua da lui chi fece la grand' arca,
E quel che cominciò poi la gran torre,
Che fu sì di peccato e d' error carca.

Poi quel buon Giuda, a cui nessun può torre
Le sue leggi paterne, invitto e franco
Com' uom che per giustizia a morte corre.

Già era il mio desir presso che stanco,
Quando mi fece una leggiadra vista
Più vago di veder ch' io ne foss' anco.

Io vidi alquante donne ad una lista :
Antiope ed Orita armata e bella ;
Ippolita, del figlio afflitta e trista,

E Menalippe ; e ciascuna sì snella
Che vincerle fu gloria al grande Alcide,
Che l' una ebbe, e Teseo l' altra sorella :

La vedova, che sì secura vide
Morto 'l figliuol, e tal vendetta feo
Ch' uccise Ciro, ed or sua fama uccide.

Puis, de tout mon pouvoir dilatant mon orbite,
Je vis de l'horizon à l'extrême limite
Le juste Ezéchias et Samson égaré.

Je vis aussi celui par qui l'arche fut faite,
Celui qui commença la tour où leur défaite
Trouvèrent aussitôt le mensonge et l'orgueil ;

Puis Judas Machabée : à la stricte observance
Des lois il se voua, malgré la violence,
Comme un homme qui meurt pour défendre son seuil.

Déjà mes yeux de voir succombaient de fatigue,
Lorsqu'un charmant tableau redoubla mon intrigue
Et d'admirer me fit encor plus désireux.

Quelques dames je vis diverses par les charmes :
Antiope, Orita, si belle, et sous les armes ;
Hippolyte pleurant sur son fils malheureux,

Et Ménalippe, autant que sa sœur intrépide ;
De là vint pour Persée et pour le grand Alcide
Un tel honneur d'avoir pu les deux conquérir.

La veuve Thomiris, qui, s'armant de courage
En voyant son fils mort, tua Cyrus de rage,
Et la honte paraît le faire encor mourir :

Però vedendo ancora il suo fin reo,
Par che di novo a sua gran colpa moia;
Tanto quel dì del suo nome perdeo.

Poi vidi quella che mal vide Troia;
E fra queste una vergine latina
Ch' in Italia a' Troian fe tanta noia.

Poi vidi la magnanima reina,
Con una treccia avvolta e l' altra sparsa,
Corse alla babilonica ruina.

Poi vidi Cleopatra : e ciascun' arsa
D' indegno foco ; e vidi in quella tresca
Zenobia, del suo onor assai più scarsa.

Bell' era, e nell' età fiorita e fresca :
Quanto in più gioventute e 'n più bellezza,
Tanto par ch' onestà sua laude accresca.

Nel cor femmineo fu tanta fermezza,
Che col bel viso e con l' armata coma
Fece temer chi per natura sprezza :

I' parlo dell' imperio alto di Roma,
Che con armi assalio; benchè all' estremo
Fosse al nostro trionfo ricca soma.

Car, en voyant finir si mal sa destinée,
D'une nouvelle mort il meurt chaque journée,
Tant ce trépas pâlit sa réputation.

Près d'elle j'aperçus aussi Pentésilée;
Camille on remarquait dans la même mêlée,
Si dure en Italie aux enfants d'Ilion.

Sémiramis je vis, la magnanime reine
Qui, pour calmer les siens, la chevelure à peine
En tresses transformée, aussitôt s'envola;

Cléopâtre suivait : d'une flamme honteuse
Brûlèrent toutes deux; mais bien plus soucieuse
De l'honneur, on voyait Zénobie aussi là;

Mais si belle et si fraîche, à la fleur de son âge,
Et sa vertu semblait l'ennoblir davantage
Quand si jeune elle était, et son charme si grand.

Et, quoique femme, elle eut une telle hardiesse,
Qu'avec son beau visage et les cheveux en tresse,
Elle inspira la crainte au peuple conquérant :

De Rome ici je dis, de sa haute puissance
Qui se vit assaillir, dont enfin la vaillance
A son char triomphal parvint à l'attacher.

Fra i nomi che 'n dir breve ascondo e premo,
Non fia Giudit, la vedovetta ardita,
Che fe 'l folle amador del capo scemo.

Ma Nino, ond' ogn' istoria umana è ordita,
Dove lasc' io? e 'l suo gran successore,
Che superbia condusse a bestial vita?

Belo dove riman, fonte d' errore,
Non per sua colpa? dov' è Zoroastro,
Che fu dell' arte magica inventore?

E chi de' nostri duci che 'n duro astro
Passar l' Eufrate, fece 'l mal governo,
All' italiche doglie fiero impiastro?

Ov' è 'l gran Mitridate, quell' eterno
Nemico de' Roman, che sì ramingo
Fuggì dinanzi a lor la state e 'l verno?

Molte gran cose in picciol fascio stringo.
Ov' è 'l re Artù, e tre Cesari Augusti,
Un d' Affrica, un di Spagna, un Loteringo?

Cingean costu' i suoi dodici robusti:
Poi venia solo il buon duce Goffrido,
Che fe l' impresa santa e i passi giusti.

Si dans mes brefs récits j'en laisse tant dans l'ombre,
Je n'oublierai Judith, à l'audace si sombre,
Qui d'un fol amoureux la tête osa trancher.

Mais où donc est Ninus, dont l'histoire répète
Si fréquemment le nom? Et toi qui de la bête
Pris l'instinct par orgueil, je dis son successeur [3]?

Et ce Belus qui fut l'objet d'un culte inique,
Non de son propre fait? Et puis de l'art magique,
Zoroastre, dit-on, le premier inventeur?

Où donc est-il, le roi des Parthes, Surenate,
Qui nos chefs mal pensants qui passèrent l'Euphrate
Battit, à nos malheurs ajoutant ce revers?

Où Mithridate est-il, dont l'âme si haineuse
Maudit tant les Romains, leur poursuite fougueuse
Évitant par la fuite en tous les temps divers?

Bien de hauts faits je presse en mes récits si minces.
Où donc est-il, Arthur, puis ces trois nobles princes [4],
L'Africain, l'Espagnol et le Lothairien?

Ce dernier entouraient ses douze [5] à la main forte;
Puis venait le bon chef Godefroy, sans escorte,
Qui tant se distingua sur le sol syrien;

Questo (di ch' io mi sdegno e 'ndarno grido)
Fece in Gerusalem con le sue mani
Il mal guardato e già neglctto nido.

Ite superbi, o miseri Cristiani,
Consumando l' un l' altro, e non vi caglia
Che 'l sepolcro di Cristo è in man di cani.

Raro o nessun ch' in alta fama saglia
Vidi dopo costui (s' io non m' inganno),
O per arte di pace o di battaglia.

Pur, com' uomini eletti ultimi vanno,
Vidi verso la fine il Saracino
Che fece a' nostri assai vergogna e danno.

Quel di Luria seguiva il Saladino :
Poi 'l duca di Lancastro, che pur dianzi
Er' al regno de' Franchi aspro vicino.

Miro, com' uom che volentier s' avanzi,
S' alcuno vi vedessi qual egli era
Altrove agli occhi miei veduto innanzi ;

E vidi duo che si partir iersera
Di questa nostra etate e del paese :
Costor chiudean quell' onorata schiera :

Mais qu'on garde si mal et de façon peu digne,
Ce qu'il fit (vainement je regrette et m'indigne)
Seul à Jérusalem et de ses propres mains.

Allez, méchants chrétiens, dans qui l'orgueil foisonne,
L'un l'autre vous tuant, nul des soucis se donne
Si du Christ le sépulcre est dans les mains des chiens.

Tant de gloire ne fut à tout autre donnée,
(Si mon opinion n'est par cas erronée,)
Que ce soit dans la paix, ou pour peuples vaincus.

Et comme en un cortége on voit selon l'usage
Aux derniers rangs les grands, celui qui tel dommage
Fit jadis aux chrétiens, Saladin j'aperçus.

Puis venaient Norandin, à bien faible distance,
De Lancastre le duc, qui pour le roi de France
Fut un voisin naguère assez fastidieux.

Et semblable à celui qui paraît se repaître
A trouver des amis qu'il pourrait reconnaître,
Et que j'aurais connus jadis en d'autres lieux,

De notre présent siècle et de notre contrée
J'en vis deux, les derniers de la troupe illustrée,
Que le trépas, hier, parmi nous moissonna.

Il buon re sicilian, ch' in alto intese
E lunge vide, e fu verament' Argo :
Dall' altra parte il mio gran Colonnese,
Magnanimo, gentil, costante e largo.

L'un était ce bon roi 6 si sage de Sicile
Qui les hautes vertus, les hauts faits, tant prôna;
Dans le second je vis mon bien cher Colonna,
Grand, magnanime et noble, et d'un cœur si facile.

CAPITOLO III.

In questo ripone coloro che per nobiltà di letteratura si sono renduti celebri, non facendo menzione se non de' Greci e de' Romani.

Io non sapea da tal vista levarme;
Quand' io udii : Pon mente all' altro lato ;
Che s' acquista ben pregio altro che d' arme.

Volsimi da man manca e vidi Plato,
Che 'n quella schiera andò più presso al segno
Al qual aggiunge a chi dal Cielo è dato.

Aristotele poi, pien d' alto ingegno ;
Pitagora, che primo umilemente
Filosofia chiamò per nome degno ;

Socrate e Senofonte ; e quell' ardente
Vecchio a cui fur le Muse tanto amiche,
Ch' Argo e Micena e Troia se ne sente.

CHAPITRE III.

Dans ce chapitre, il place ceux qui se sont rendus célèbres par leurs travaux littéraires, qu'ils soient Grecs ou Romains, indistinctement.

Un tel coup d'œil rendait ma prunelle immobile,
Quand on me dit : « Vois donc cette autre longue file ;
Car des armes ne vient toute illustration. »

A gauche regardant, je reconnus bien vite
Celui qui de plus près approcha la limite
Qu'on atteint rarement, je veux dire Platon.

Aristote, si grand par son puissant génie ;
Pythagore, qui sut de la philosophie
Le digne et simple nom le premier proclamer ;

Socrate et Xénophon, et ce vieillard illustre
Qui de Mycène et Troie et d'Argos fit le lustre,
Que les Muses jadis parurent tant aimer.

Questi cantò gli errori e lè fatiche
Del figliuol di Laerte e della Diva,
Primo pittor delle memorie antiche.

A man a man con lui cantando giva
Il Mantoan, che di par seco giostra;
Ed uno al cui passar l' erba fioriva.

Quest' è quel Marco Tullio, in cui si mostra
Chiaro quant' ha eloquenza e frutti e fiori;
Questi son gli occhi della lingua nostra.

Dopo venia Demostene, che fuori
È di speranza omai del primo loco,
Non ben contento de' secondi onori:

Un gran folgor parea tutto di foco;
Eschine il dica che 'l potè sentire
Quando presso al suo tuon parve già roco.

Io non posso per ordine ridire
Questo o quel dove mi vedessi o quando,
E qual innanzi andar e qual seguire;

Che cose innumerabili pensando,
E mirando la turba tale e tanta,
L'occhio il pensier m' andava desviando.

Il chanta les exploits et les longues fatigues
De l'intrépide Ulysse, et toutes ses intrigues;
Le premier il peignit les faits du temps absent.

Et l'on voyait tout près de ce chantre d'Ulysse
Le Mantouan [1], qui fut son égal dans la lice;
Et celui qui de fleurs jonchait l'herbe en passant.

(Ces deux-là des Romains sont les chefs sans partage) :
C'est Marcus Tullius qui, dans son beau langage,
D'une telle éloquence étala le pouvoir.

Tout près de Cicéron s'avançait Démosthène,
Qui d'être au second rang sentait son âme en peine,
D'occuper le premier ayant perdu l'espoir.

Comme un foudre il parut embrasant l'atmosphère;
Lui qui si rauque fut près de son grand tonnerre,
Qu'Eschine nous le dise, il dut bien le sentir.

Je ne saurais tracer l'ordre et la préséance
De chacun, qui suivait ou qui prenait l'avance,
En quels lieux, ou bien quand, j'ai pu les découvrir;

Et tant je contemplais ces merveilles nombreuses,
Tant d'illustrations je vis et si fameuses
Que mes yeux, mon penser, le trouble en ressentaient.

Vidi Solon, di cui fu l' util pianta
Che, s' è mal culta, mal frutto produce;
Con gli altri sei di cui Grecia si vanta.

Qui vid' io nostra gente aver per duce
Varrone, il terzo gran lume romano,
Che quanto 'l miro più, tanto più luce.

Crispo Sallustio; e seco a mano a mano
Uno che gli ebbe invidia e videl torto,
Cioè 'l gran Tito Livio padoano.

Mentr' io mirava, subito ebbi scorto
Quel Plinio veronese suo vicino,
A scriver molto, a morir poco accorto.

Poi vidi 'l gran platonico Plotino,
Che, credendosi in ozio viver salvo,
Prevento fu dal suo fiero destino,

Il qual seco venia dal matern' alvo,
E però provvidenza ivi non valse:
Poi Crasso, Antonio, Ortensio, Galba, e Calvo

Con Pollion, che 'n tal superbia salse,
Che contra quel d' Arpino armar le lingue
Ei duo, cercando fame indegne e false.

Je vis Solon aux lois de sagesse si pleines,
Pour qui mal les observe abondantes en peines ;
Des Sages près de lui les six autres étaient.

A la tête je vis de la race latine
Varron : plus je l'admire et plus il me domine,
Varron qui parmi nous tient le troisième[2] rang ;

Puis Salluste Crispus, et bien près de son ombre
Celui qui le vit tant d'un œil jaloux et sombre,
L'historien fameux, Tite-Live le Grand.

Pendant que j'admirais sa bien noble personne,
J'aperçus son voisin, ce Pline de Vérone
Qui, si sage et savant, ne sut prévoir sa mort ;

Et Plaute, qui, croyant pouvoir en solitude
Vivre en paix à l'abri de toute inquiétude,
Victime succomba de son funeste sort,

Qu'il portait avec lui dans le sein de sa mère ;
Bien inutile fut tout soin pour l'en distraire :
Antoine, Hortensius, Calvus et Pollion,

Ces deux derniers Romains, dans leur fougue orgueilleuse,
Du mensonge invoquant l'astuce insidieuse,
Aux clameurs du public vouèrent Cicéron.

Tucidide vid' io, che ben distingue
I tempi e i luoghi et loro opre leggiadre,
E di che sangue qual campo s'impingue.

Erodoto, di greca istoria padre,
Vidi; e dipinto il nobil geometra
Di triangoli e tondi e forme quadre;

E quel che 'nver di noi divenne petra,
Porfirio, che d'acuti sillogismi
Empiè la dialettica faretra,

Facendo contra 'l vero arme i sofismi;
E quel di Coo, che fe via miglior l' opra,
Se ben intesi fosser gli aforismi.

Apollo ed Esculapio gli son sopra,
Chiusi, ch' appena il viso gli comprende;
Sì par che i nomi il tempo limi e copra.

Un di Pergamo il segue; et da lui pende
L' arte guasta fra noi, allor non vile,
Ma breve e oscura; ei la dichiara e stende.

Vidi Anasarco intrepido e virile;
E Senocrate più saldo ch' un sasso,
Che nulla forza il volse ad atto vile.

Thucydide je vis, lui qui si bien détaille
Les faits, les temps, les lieux et les champs de bataille
Puis quel sang les baigna , de quelle nation.

Hérodote je vis, qui le premier lucide
Fit l'histoire des Grecs ; le géomètre Euclyde
Ces figures traçant qui lui font tant d'honneur ;

Et celui qui pour nous fut si barbare, inique,
Porphyre, qui pour mettre en sa dialectique
Le subtil syllogisme eut un rare bonheur,

Contre le vrai luttant avec ses seuls sophismes ;
Puis le vieillard de Coos, qui des beaux aphorismes
(Que ne sont-ils compris !) fit la description.

Il marchait précédé[4] d'Apollon, d'Esculape ;
Mais de ceux-ci l'éclat si faible est qu'il échappe ,
Si forte sur les noms du temps est l'action.

Galien le suivait , lui qui mit en lumière
L'art gâché de nos jours, alors il sut tant plaire,
Mais obscur et concis, par lui perfectionné.

Anasarque je vis plein de mâle vaillance ;
Xénocrate, qui fit si noble résistance,
Et qui par rien ne fut du vrai but détourné.

Vidi Archimede star col viso basso;
E Democrito andar tutto pensoso,
Per suo voler di lume e d'oro casso.

Vid' Ippia, il vecchierel che già fu oso
Dir: I' so tutto; e poi di nulla certo,
Ma d'ogni cosa Archesilao dubbioso.

Vidi in suoi detti Eraclito coperto;
E Diogene cinico, in suoi fatti,
Assai più che non vuol vergogna, aperto;

E quel che lieto i suoi campi disfatti
Vide e deserti, d' altra merce carco,
Credendo averne invidiosi patti.

Iv' era il curioso Dicearco;
Ed in suoi magisteri assa dispari
Quintiliano e Seneca e Plutarco.

Vidivi alquanti c' han turbati i mari
Con venti avversi ed intelletti vaghi:
Non per saper ma per contender chiari;

Urlar come leoni, e come draghi
Con le code avvinchiarsi: or, che è questo,
Ch' ognun del suo saper par che s' appaghi?

Archimède attentif fixant des yeux la terre,
Démocrite affichant le mépris volontaire
De la vue et de l'or d'un air calme et hautain;

Hyppias, qui de dire eut la sotte impudence:
« Je sais tout, » quand souvent on le vit en balance;
Mais pour Archesilas tout était incertain.

Héraclite je vis, à la parole obscure;
Diogène, qui fut cynique par nature,
Qui trop peu de respect montra pour la pudeur;

Et celui qui joyeux revit ses champs incultes,
Qui, craignant du jaloux les traits et les insultes,
Préféra la sagesse à l'or, à la grandeur.

On voyait aussi là l'éloquent Dicéarque,
Quintilien, Sénèque et le docte Plutarque.
Tous divers en science et tous les trois si grands.

Des dialecticiens je vis, qui les ténèbres
Répandirent partout, et qui furent célèbres
Bien moins par leur savoir que par leurs différends,

S'entre-choquant entre eux avec la violence
Des lions, des dragons: pourquoi de sa science
Tout homme paraît-il satisfait maintenant?

Carneade vidi in suoi studi sì desto,
Che parland' egli, il vero e 'l falso appena
Si discernea; così nel dir fu presto.

La lunga vita e la sua larga vena
D' ingegno pose in accordar le parti
Che 'l furor litterato a guerra mena.

Nè 'l poteo far : che come crebber l' arti,
Crebbe l' invidia; e col sapere insieme
Ne' cuori enfiati i suoi veneni sparti.

Contra 'l buon Sire che l' umana speme
Alzò, ponendo l' anima immortale,
S' armò Epicuro (onde sua fama geme),

Ardito a dir ch' ella non fosse tale
(Così al lume fu famoso e lippo),
Con la brigata al suo maestro eguale;

Di Metrodoro parlo e d' Aristippo.
Poi con gran subbio e con mirabil fuso
Vidi tela sottil tesser Crisippo.

Degli Stoici 'l padre alzato in suso,
Per far chiaro suo dir, vidi Zenone
Mostrar la palma aperta e 'l pugno chiuso;

Puis venait Carnéade, à l'esprit tant agile:
En lui de distinguer il était difficile
La vérité du faux, par son dire étonnant;

De son génie il mit les doctes reparties,
Tout autant qu'il vécut, à calmer les parties
Que l'ardeur littéraire à la guerre conduit.

Vain fut son bon vouloir, vaine sa tentative;
Car avec l'art croissant, l'orgueil aussi s'avive,
Puis le savoir ensemble, et le fiel il produit.

Et contre le Seigneur, qui, notre âme immortelle
Décrétant, nous rendit l'espérance si belle,
Épicure s'arma: d'où pâlit son savoir.

Que l'âme aussi mourait il osa, lui, prétendre;
Quoique docte il ne sut de l'erreur se défendre;
Les siens de l'imiter se firent un devoir:

Je signale surtout Métrodore, Aristippe.
Puis sur un large plan je vis faire à Chrysippe
Un tissu bien subtil et d'un art consommé.

Et des stoïciens je vis Zénon le père,
Pour rendre sa pensée à tous les yeux bien claire,
Montrer la main ouverte [5] et le poing bien fermé,

E per fermar sua bella intenzione
La sua tela gentil tesser Cleante,
Che tira al ver la vaga opinione.
Qui lascio, e più di lor non dico avante.

Et sa pensée encor pour rendre plus frappante,
Par ses nobles écrits on vit lutter Cléante,
Dirigeant vers le bien l'errante opinion.
Mais d'en dire plus long je n'ai l'intention.

TRIONFO DEL TEMPO.

Un dubbio verno, un instabil sereno
È vostra fama; e poca nebbia il rompe;
E 'l gran Tempo a' gran nomi è gran veneno.

Trionfo del Tempo.

—

CAPITOLO UNICO.

In questo Trionfo, per significare che la fama degli uomini perisce in breve, sopraffatta dal Tempo che la distrugge, il Petrarca introduce il Sole, rappresentante il Tempo, a querelarsi della Fama e a vendicarsene, raddoppiando, per annientarla più tosto, la propria velocità. Dal che egli prende argomento, prima di sprezzare la vita umana perchè cortissima, e di biasimare coloro che fondano le loro speranze in essa; e appresso, di redarguir quelli ancora che credono di vivere eternamente per fama dopo la loro morte.

Dell' aureo albergo, con l' Aurora innanzi,
Sì ratto usciva 'l Sol cinto di raggi,
Che detto aresti : e' si corcò pur dianzi.

Alzato un poco, come fanno i saggi,
Guardoss' intorno ; ed a se stesso disse :
Che pensi ? omai convien che più cura aggi,

Ecco, s' un uom famoso in terra visse,
E di sua fama per morir non esce,
Che sarà della legge che 'l Ciel fisse ?

TRIOMPHE DU TEMPS.

« Le temps pour les grands noms à la longue est nuisible;
« Pour vous la renommée est un ciel susceptible
« Que le moindre nuage aussitôt assombrit. »

Triomphe du Temps.

—

CHAPITRE UNIQUE.

Dans ce Triomphe, pour démontrer que la renommée des hommes est bien éphémère, à cause du Temps, qui la détruit, Pétrarque met en scène le Soleil, qui représente ici le Temps. Il se fâche contre la Renommée, et, pour s'en venger et pour la réduire plus tôt au néant, il redouble la promptitude de sa course. De là, le poëte croit pouvoir conclure que la vie humaine doit être peu prisée, à cause de sa grande brièveté, et blâmer ainsi ceux qui fondent sur elle leurs espérances; en second lieu, il incrimine ceux qui croient vivre éternellement après leur mort par la voix de la renommée.

Précédé par l'Aurore et plutôt qu'à son heure
Si vite le Soleil sortait de sa demeure,
Qu'on eût dit : Mais comment! il vient de se coucher !

Et quand sur l'horizon il fut, comme le sage
Tout autour regardant, il se tint ce langage :
« Que fais-tu? de pourvoir je dois me dépêcher.

« Que deviendra la loi par le Ciel proclamée,
Si l'homme qui sur terre eut grande renommée
Conserve après sa mort l'éclat de son renom ?

E se fama mortal morendo cresce,
Che spegner si doveva in breve, veggio
Nostra eccellenzia al fine; onde m' incresce.

Che più s' aspetta, o che pote esser peggio?
Che più nel ciel ho io, che 'n terra un uomo,
A cui esser egual per grazia cheggio?

Quattro cavai con quanto studio como,
Pasco nell' Oceano, e sprono e sferzo!
E pur la fama d' un mortal non domo.

Ingiuria da corruccio e non da scherzo,
Avvenir questo a me; s' io foss' in cielo,
Non dirò primo, ma secondo o terzo.

Or conven che s' accenda ogni mio zelo,
Sì ch' al mio volo l' ira addoppi i vanni :
Ch' io porto invidia agli uomini, e nol celo :

De' quali veggio alcun, dopo mill' anni
E mille e mille, più chiari che 'n vita;
Ed io m' avanzo di perpetui affanni.

Tal son qual era anzi che stabilita
Fosse la terra; dì e notte rotando
Per la strada rotonda ch' è infinita.

« Si, mourant l'homme, on voit grandir son nom, sa gloire,
Qui devraient tôt s'éteindre, à regret la victoire
Je lui vois remporter, c'en est fait de mon nom.

« Qu'attends-je ? Un pire échec recevoir je n'espère.
Qu'ai-je donc tant au ciel que l'homme n'ait sur terre,
Quand par faveur je veux devenir son égal ?

« Mes quatre beaux coursiers dans l'Océan je soigne,
Si bien je les nourris ; je viens et je m'éloigne,
Et vaincre je ne puis le mortel mon rival !

« D'un tel affront, je sens, ma colère est extrême.
Encore si j'étais second ou le troisième,
Mais je suis le premier sous la voûte des cieux.

« Je dois donc maintenant enflammer tout mon zèle :
Envieux des mortels je suis, je ne le cèle ;
Qu'ils redoublent mon vol mes transports furieux !

« Et quand je vis toujours de peines surannées,
J'en vois de ces mortels après des mille années
Bien plus grands qu'ils n'étaient longtemps avant la mort !

« Tel je suis, tel j'étais avant que définie
La terre n'existât ; ma carrière infinie
Je poursuis et je tourne esclave de mon sort. »

Poi che questo ebbe detto, disdegnando
Riprese il corso più veloce assai
Che falcon d' alto a sua preda volando.

Più dico ; nè pensier poria giammai
Seguir suo volo, non che lingua o stile;
Tal che con gran paura il rimirai.

Allor tenn' io il viver nostro a vile
Per la mirabil sua velocitate,
Via più ch' innanzi nol tenea gentile :

E parvemi mirabil vanitate
Fermar in cose il cor che 'l Tempo preme,
Che mentre più le stringi, son passate.

Però chi di suo stato cura o teme,
Proveggia ben, mentr' è l' arbitrio intero,
Fondar in loco stabile sua speme :

Che quant' io vidi 'l Tempo andar leggero
Dopo la guida sua, che mai non posa,
I' nol dirò, perchè poter nol spero.

I' vidi 'l ghiaccio, e lì presso la rosa;
Quasi in un punto il gran freddo e 'l gran caldo;
Che pur udendo parmirabil cosa.

Ayant ainsi parlé, bien plus prompt dans sa voie
Que du ciel ne descend le faucon sur sa proie,
Je le vis s'éloigner de rage frémissant.

Je dis plus : j'eus frayeur d'une vitesse telle;
A peine le penser pourrait suivre son aile;
Pour le dire je crois tout langage impuissant.

La vie alors parut à mes yeux plus infime
Qu'elle n'était avant d'un grand prix et sublime,
Quand si prompte du temps est la vélocité.

Que nous puissions aimer ce que le Temps oppresse,
Qui déjà loin s'enfuit quand plus on le caresse,
J'app lais cela folle et sotte vanité.

Et qui son sort ne voit avec indifférence
Doit promptement chercher d'asseoir son espérance
En un lieu stable et sûr, quand il est temps encor :

Car le Temps j'ai vu fuir d'une aile si légère
(Le dire je ne puis, je n'ose, je n'espère),
Par son guide entraîné, lui qui jamais ne dort.

Je vis régner l'hiver et le printemps ensemble
(Le récit de tels faits miraculeux en semble),
Les torrides chaleurs, le froid immodéré.

Ma chi ben mira col giudicio saldo,
Vedrà esser così : che nol vid' io;
Di che contra me stesso or mi riscaldo.

Seguii già le speranze e 'l van desio ;
Or ho dinanzi agli occhi un chiaro specchio
Ov' io veggio me stesso e 'l fallir mio ;

E quanto posso, al fine m' apparecchio,
Pensando 'l breve viver mio, nel quale
Stamane era un fanciullo ed or son vecchio.

Che più d' un giorno è la vita mortale,
Nubilo, breve, freddo e pien di noia;
Che può bella parer, ma nulla vale?

Qui l' umana speranza e qui la gioia;
Qu' i miseri mortali alzan la testa;
E nessun sa quanto si viva o moia.

Veggio la fuga del mio viver presta,
Anzi di tutti; e nel fuggir del sole,
La ruina del mondo manifesta.

Or vi riconfortate in vostre fole,
Giovani, e misurate il tempo largo ;
Che piaga antiveduta assai men dole.

Qui voudra sainement examiner la chose
Verra que je dis vrai. Le dépit m'indispose
Contre moi, qu'un tel fait j'aie avant ignoré.

Bien longtemps, j'ai vécu d'espérance si frêle,
Mais j'ai là maintenant un miroir si fidèle,
Où je me vois moi-même et mon égarement.

Autant que je le peux, pour ma fin je m'apprête,
Sachant que prompte elle est bien souvent et secrète,
Qu'enfant j'étais hier, vieillard présentement.

Qu'est-elle plus qu'un jour, notre existence humaine,
Jour froid et nébuleux qui tant d'ennuis entraîne !
Belle on peut l'entrevoir, mais quelle est sa valeur ?

Tel se repaît de joie, et tel vit d'espérance ;
Et quand nul ne connaît son dernier jour d'avance,
L'homme lève sa tête au ciel avec hauteur.

Quand mes jours je vois fuir de façon si subite,
Et même ceux d'autrui ; quand du soleil la fuite
Rend si claire à mes yeux la fin de l'univers !

Persistez, jeunes gens, dans votre folle ivresse,
Car toujours dureront la vie et la jeunesse ;
Moins douloureux pourtant sont les prévus revers !

Forse che 'ndarno mie parole spargo;
Ma io v' annunzio che voi sete offesi
Di un grave e mortifero letargo:

Che volan l' ore, i giorni e gli anni e i mesi;
E 'nsieme, con brevissimo intervallo,
Tutti avemo a cercar altri paesi.

Non fate contra 'l vero al core un callo,
Come sete usi; anzi volgete gli occhi
Mentr' emendar potete il vostro fallo.

Non aspettate che la morte scocchi,
Come fa la più parte; che per certo
Infinita è la schiera degli sciocchi.

Poi ch' i' ebbi veduto e veggio aperto
Il volar e 'l fuggir del gran pianeta,
Ond' i' ho danni e 'nganni assai sofferto;

Vidi una gente andarsen queta queta,
Senza temer di Tempo o di sua rabbia;
Che gli avea in guardia istorico o poeta.

Di lor par più che d' altri invidia s' abbia;
Che per se stessi son levati a volo,
Uscendo for della comune gabbia.

Peut-être nul profit de mes discours ne reste,
Mais vous êtes plongés bien sûr, je vous l'atteste,
Dans un grave sommeil, léthargique et mortel;

Car les heures s'en vont, les mois et les années;
Et nous devons bien tous et sous peu de journées
Tous nous préoccuper du séjour éternel.

Cessez donc de fermer vos cœurs à la lumière,
Et portez un instant vos regards en arrière;
Amendez vos erreurs quand il est encor temps.

N'attendez point surtout que le trépas arrive,
Comme la plupart font, car (j'en ai la foi vive)
Le flot des insensés va toujours en montant.

Alors que j'eus bien vu de façon si lucide
Le prompt vol du soleil et sa fuite rapide,
Qui tant de maux, d'erreurs m'a causés constamment,

Une foule je vis nullement inquiète
Des ravages du Temps, sous l'aile d'un poëte
Ou d'un historien marchant paisiblement.

Contre ceux-là plus fort sévit la jalousie
Qui se sont élevés par leur propre génie,
Le sol déjà foulé couvrant de leur dédain.

Contra costor colui che splende solo,
S' apparecchiava con maggiore sforzo,
E riprendeva un più spedito volo.

A' suoi corsier raddoppiat' era l' orzo;
E la reina di ch' io sopra dissi,
Volea d' alcun de' suoi già far divorzo.

Udi' dir, non so a chi, ma 'l detto scrissi:
In questi umani, a dir proprio, ligustri,
Di cieca obblivione oscuri abissi,

Volgerà 'l Sol, non pur anni, ma lustri
E secoli, vittor d' ogni cerebro;
E vedra' il vaneggiar di questi illustri.

Quanti fur chiari tra Peneo ed Ebro,
Che son venuti o verran tosto meno!
Quant' in sul Xanto e quant' in val di Tebro!

Un dubbio verno, un instabil sereno
È vostra fama; e poca nebbia il rompe;
E 'l gran tempo a' gran nomi è gran veneno.

Passan vostri trionfi e vostre pompe,
Passan le signorie, passano i regni;
Ogni cosa mortal Tempo interrompe;

A combattre ceux-ci l'astre seul de lumière
Se préparait déjà d'une allure guerrière,
Et son rapide vol allait prendre soudain.

L'orge à ses beaux coursiers double il avait donnée,
Et la reine [1] que j'ai dans mes vers mentionnée
Me semblait délaisser plusieurs de ces humains,

Quand j'ouïs dire (à qui, je n'en saisis la trace,
Mais j'écrivis ces mots): « Sur cette humaine race
Le Temps des flots d'oubli versera de ses mains

« Par la suite des ans, des siècles et des lustres;
Et l'on verra combien étaient vains ces illustres,
Puisqu'il ronge et pâlit les gloires, les renoms.

« Combien grand des Troyens et des Grecs fut le nombre
Que l'oubli maintenant recouvre de son ombre,
Et des Romains fameux par l'éclat de leurs noms?

« Le Temps pour les grands noms à la longue est nuisible;
Pour vous la Renommée est un ciel susceptible
Que le moindre nuage aussitôt assombrit.

« Tout sur terre est soumis au Temps, à ses ravages;
Les fastes, les grandeurs, les pompeux étalages,
Trônes, spectres et rois, tout succombe et périt.

E ritolta a' men buon, non dà a' più degni :
E non pur quel di fuori il Tempo solve,
Ma le vostr' eloquenze e i vostri ingegni;

Così fuggendo, il mondo seco volve;
Nè mai si posa nè s' arresta o torna,
Fin che v' ha ricondotti in poca polve.

Or perchè umana gloria ha tante corna,
Non è gran maraviglia s' a fiaccarle
Alquanto oltra l' usanza si soggiorna.

Ma cheunque si pensi il volgo o parle,
Se 'l viver nostro non fosse sì breve,
Tosto vedreste in polve ritornarle.

Udito questo (perchè al ver si deve
Non contrastar, ma dar perfetta fede),
Vidi ogni nostra gloria, al sol, di neve.

E vidi 'l Tempo rimenar tal prede
De' vostri nomi, ch' i' gli ebbi per nulla;
Benchè la gente ciò non sa nè crede;

Cieca, che sempre al vento si trastulla,
E pur di false opinion si pasce,
Lodando più 'l morir vecchio, che 'n culla.

« Ce qu'il prend aux méchants, aux bons il le dénie ;
Ce qui brille à nos yeux et même du génie
L'œuvre il peut obscurcir d'un voile si profond;

« Marchant toujours, jamais ne voyant en arrière,
Jusqu'au jour qu'il aura tout réduit en poussière,
Aussi tout ici-bas dans sa fuite il confond.

« Mais comme des mortels la gloire a tant d'empire,
Il n'est pas surprenant que pour la bien détruire
Plus de temps et d'efforts il faille dépenser.

« Si de nos jours était bien plus longue la suite,
Nous verrions au néant toute chose réduite,
Quoi qu'en puissent les gens ou bien dire ou penser. »

Ainsi parla la voix ; et puisque l'on doit croire
L'exacte vérité, je vis de notre gloire
Si peu ferme l'éclat que la neige au soleil.

Et du butin du Temps telle était l'abondance
Sur vos noms, que je vis leur peu de consistance;
Le vulgaire pourtant ignore un sort pareil ;

Aveugle qui toujours dans le vide s'amuse,
Qui de leurre et d'erreur se nourrit et s'abuse,
Préférant la vieillesse au vivre plus réduit.

Quanti felici son già morti in fasce!
Quanti miseri in ultima vecchiezza!
Alcun dice: Beato è chi non nasce.

Ma per la turba a' grandi errori avvezza,
Dopo la lunga età sia 'l nome chiaro:
Che è questo però che sì s' apprezza?

Tanto vince e ritoglie il Tempo avaro;
Chiamasi Fama, ed è morir secondo;
Nè più che contra 'l primo è alcun riparo.
Così 'l Tempo trionfa i nomi e 'l mondo.

Combien sont morts heureux au seuil de la jeunesse,
Et combien malheureux dans l'extrême vieillesse :
« Heureux qui ne voit point le jour ! » quelqu'un a dit.

Que pour la plèbe soit, d'erreur tant affamée,
Aussi longue qu'on dit des noms la renommée,
A quoi donc aboutit ce tant vanté crédit ?

La proie elle devient aussi du Temps avare,
Celle que Renommée on dit, et de la mort
Sans pouvoir l'éviter, elle subit le sort.
Des dépouilles du monde ainsi le Temps se pare.

TRIONFO DELLA DIVINITÀ.

E non avranno in man gli anni 'l governo
Delle fame mortali; anzi chi fia
Chiaro una volta, fia chiaro in eterno.

Trionfo della Divinità.

CAPITOLO UNICO.

In questo Trionfo, che dovrebbe intitolarsi piuttosto dell' Eternità, sbigottito il Petrarca dalla caducità di tutte le cose terrene, protesta di non confidare che in Dio; accenna la distruzione di tutto il mondo presente, e l' eternità di un altro; si rallegra cogli eletti alla gloria di questo nuovo mondo, e commisera gli esclusi da essa; finalmente spera di esser egli presto tra i primi, e di beatificarsi rivedendo Laura in cielo.

Da poi che sotto 'l ciel cosa non vidi
Stabile e ferma, tutto sbigottito
Mi volsi, e dissi : Guarda, in che ti fidi ?

Risposi : Nel Signor che mai fallito
Non ha promessa a chi si fida in lui :
Ma veggio ben che 'l mondo m' ha schernito ;

E sento quel ch' io sono e quel ch' i' fui ;
E veggio andar, anzi volar il tempo ;
E doler mi vorrei, nè so di cui :

TRIOMPHE DE LA DIVINITÉ.

Bienheureux les esprits qui près de la lumière
Céleste habiteront, et de telle manière
Que leurs noms brilleront de reflets éternels.

Triomphe de la Divinité.

—

CHAPITRE UNIQUE.

Dans ce Triomphe, qui devrait être plutôt intitulé : TRIOMPHE DE L'ÉTERNITÉ, Pétrarque, confondu par la caducité de toutes les choses humaines, proteste qu'en Dieu seul il met toute sa confiance. Il démontre la destruction totale du monde présent et l'éternité de celui qui lui succédera ; il se réjouit avec les élus de la gloire de ce nouveau monde, et prend pitié de ceux qui en seront exclus. Il se berce enfin de la douce espérance qu'il sera parmi les premiers, en pensant au grand bonheur qu'il ressentira en voyant Laure dans le ciel.

Quand je fus convaincu que rien n'était durable
Sous le ciel, et que rien n'était invulnérable,
« A qui donc me fier? » dis-je, alors interdit.

« Dans le Seigneur, qui seul peut tenir sa promesse
A qui se fie en lui, » quand je vois si traîtresse
La parole du monde, alors je me suis dit.

Ce que je fus et suis je sens et m'en désole ;
Je vois le temps qui fuit ou plutôt qui s'envole.
Me plaindre je voudrais, mais de qui, je n'ai su :

Che la colpa è pur mia, che più per tempo
Dove' aprir gli occhi, e non tardar al fine :
Ch' a dir il vero, omai troppo m' attempo.

Ma tarde non fur mai grazie divine :
In quelle spero che 'n me ancor faranno
Alte operazioni e pellegrine.

Così detto e risposto : or se non stanno
Queste cose che 'l Ciel volge e governa,
Dopo molto voltar, che fine aranno ?

Questo pensava : e mentre più s' interna
La mente mia, veder mi parve un mondo
Novo, in etate immobile ed eterna ;

E 'l sole e tutto 'l ciel disfare a tondo
Con le sue stelle ; ancor la terra e 'l mare ;
E rifarne un piò bello e più giocondo.

Qual maraviglia ebb' io quando restare
Vidi in un piè colui che mai non stette,
Ma discorrendo suol tutto cangiare !

E le tre parti sue vidi ristrette
Ad una sola ; e quell' una esser ferma :
Sì che, come solea, più non s' affrette !

Coupable seul je suis, j'aurais dû par prudence
Ouvrir plus tôt les yeux, sans attendre l'urgence,
Et pour bien dire vrai, j'ai par trop attendu.

Mais la grâce du Ciel jamais tard on n'invoque,
Et je m'attends encor qu'elle excite et provoque
Des effets merveilleux dans mon cœur si pervers.

Et puisque rien n'est stable, alors dis-je en moi-même,
Des choses dont le Ciel est le recteur suprême,
Quelle en sera la fin après tant de revers?

De ces pensers mon âme était inséparable
Quand je crus dans une ère éternelle, immuable,
Voir un monde nouveau qui ne connaît l'amer.

Je voyais le soleil et le ciel disparaître,
Puis un autre plus beau lui succéder et naître,
Les étoiles changer, et la terre et la mer.

Combien je fus surpris, quand je vis immobile
Celui [1] qu'on avait vu si constamment agile
Tout sur terre en son vol rapide exterminer!

Lorsque dans un seul tout je vis ses trois parties
S'unissant pour ne plus se revoir départies,
Cessant comme jadis de toujours cheminer!

E quasi in terra d' erba ignuda ed erma,
Nè fia nè fu nè mai v' era, anzi o dietro,
Ch' amara vita fanno, varia e 'nferma.

Passa 'l pensier sì come sole in vetro,
Anzi più assai, però che nulla il tene :
O qual grazia mi fia, se mai l' impetro,

Ch' i' veggia ivi presente il sommo Bene,
Non alcun mal, che solo il tempo mesce,
E con lui si diparte e con lui vene!

Non avrà albergo il sol in Tauro o 'n Pesce ;
Per lo cui variar, nostro lavoro
Or nasce or more, ed or scema ed or cresce.

Beat' i spirti che nel sommo coro
Si troveranno o trovano in tal grado
Che fia in memoria eterna il nome loro!

O felice colui che trova il guado
Di questo alpestro e rapido torrente
C' ha nome vita, ch' a molti è sì a grado!

Misera la volgare e cieca gente,
Che pon qui sue speranze in cose tali
Che 'l tempo le ne porta sì repente!

Et comme un sol nu, sec, n'a jamais connaissance
Du présent, du passé, qui par leur influence
Rendent la vie amère et dure à soutenir ;

Mon penser va bien prompt, plus prompt que la lumière
Traverse le cristal, il n'a point de barrière ;
Que je serais heureux si je puis obtenir

D'y voir, d'y contempler la Bonté souveraine !
L'amertume n'y gît, le temps seul nous la mène,
On la voit avec lui venir ou s'éloigner !

Là jamais le soleil nuisible ne peut être,
Car par ses changements il fait mourir ou naître
Nos maux, ou bien les fait croître ou diminuer.

Bienheureux les esprits qui près de la lumière
Céleste habiteront et de telle manière
Que leurs noms brilleront de reflets éternels !

Bienheureux est celui qui trouve le passage
Du torrent plein d'écueils si rapide et sauvage
Et que la vie on dit, qui tant plaît aux mortels !

Oh ! combien du vulgaire est grande la démence
Qui dans si frêle objet place son espérance,
Que le temps peut détruire et si rapidement !

O veramente sordi, ignudi e frali,
Poveri d' argomento e di consiglio.
Egri del tutto e miseri mortali!

Quel, che 'l mondo governa pur col ciglio;
Che conturba ed acqueta gli elementi;
Al cui saper non pur io non m' appiglio,

Ma gli angeli ne son lieti e contenti
Di veder delle mille parti l' una,
Ed in ciò stanno desiosi e 'ntenti.

O mente vaga, al fin sempre digiuna!
A che tanti pensieri ? un' ora sgombra
Quel che 'n molt' anni appena si raguna.

Quel che l' anima nostra preme e 'ngombra,
Dianzi, adesso, ier, diman, mattino e sera,
Tutti in un punto passeran com' ombra.

Non avrà loco fu, sarà, nè era;
Ma è solo, in presente, e ora, e oggi,
E sola eternità raccolta e 'ntera.

Quanti spianati dietro e innanzi poggi,
Ch' occupavan la vista! e non fia in cui
Nostro sperar e rimembrar s' appoggi :

Oui, profonde je vois, aveugle votre ivresse,
Tant vous méconnaissez le bon sens, la sagesse,
Tant je vous vois plongés dans votre égarement.

Pensez plutôt à Dieu, lui qui tout coordonne,
Qui sur terre à son gré paix ou guerre nous donne
Et dont la profondeur je ne cherche à savoir,

Mais dont les anges sont si joyeux de connaître
La plus minime part de son admirable être,
Et jamais ne sont las leurs yeux de bien le voir.

Pourquoi tant de désirs, tant d'espérances vaines,
Esprit toujours inquiet, quand ce qui tant de peines
Nous coûte à l'acquérir si vite périra,

Et ce qui tant occupe et qui notre âme encombre,
Passé, présent, futur, plus promptement qu'une ombre,
Et matin et le soir, tout s'évanouira ?

Il était, il sera, ne pourra plus se dire ;
Mais, il est : et sans cesse on l'entendra redire
Et dans l'éternité tout condensé sera.

Combien dans tous les sens crouleront d'éminences
Qui la vue arrêtaient ! et de nos espérances
Et de nos souvenirs tout appui cessera ;

La qual varietà fa spesso altrui
Vaneggiar sì, che 'l viver pare un gioco,
Pensando pur : Che sarò io ? che fui?

Non sarà più diviso a poco a poco,
Ma tutto insieme; e non più state o verno,
Ma morto 'l tempo, e variato il loco.

E non avranno in man gli anni 'l governo
Delle fame mortali; anzi chi fia
Chiaro una volta, fia chiaro in eterno.

O felici quell' anime che 'n via
Sono o saranno di venir al fine
Di ch' io ragiono, qualunqu' e' si sia!

E tra l' altre leggiadre e pellegrine,
Beatissima lei che Morte ancise
Assai di qua dal natural confine!

Parranno allor l' angeliche divise,
E l' oneste parole, e i pensier casti,
Che nel cor giovenil Natura mise.

Tanti volti che 'l Tempo e Morte han guasti,
Torneranno al suo più fiorito stato;
E vedrassi ove, Amor, tu mi legasti,

Espoirs et souvenirs, qui tiennent asservies
Nos âmes à tel point, qu'un jeu semblent les vies,
Tout en pensant : Que suis-je , et quel sera mon sort ?

Les ans ne seront plus, les heures, leurs parcelles,
Mais un tout réuni ; plus de saisons nouvelles,
Et le lieu bien changé sera, puis le temps mort.

Les siècles et les ans perdront leur influence
Sur notre renommée; une fois en puissance
Du renom, nous l'aurons pour toujours et sans fin.

Bienheureuse l'âme est qui s'est acheminée,
Qui s'acheminera vers cette destinée
Dont ici j'entretiens, telle qu'elle est enfin !

Bienheureuse surtout celle[6] qui la première
Fut des rares beautés, dont la vive lumière
Éteinte fut trop tôt par la cruelle Mort.

Là se dévoileront les vertus angéliques,
Les pensers, la parole honnêtes et pudiques
Que la nature mit dans son cœur jeune encor.

Les Beautés que le Temps et la Mort ont flétries
Reprendront en ce jour leurs parures fleuries,
Et l'on verra quel nœud, Amour, tu m'as donné.

Ond' io a dito ne sarò mostrato :
Ecco chi pianse sempre, e nel suo pianto
Sopra 'l riso d' ogni altro fu beato.

E quella di cui ancor piangendo canto,
Avrà gran maraviglia di se stessa,
Vedendosi fra tutte dar il vanto.

Quando ciò fia, nol so ; sassel propri' essa ;
Tanta credenza ha più fidi compagni :
A sì alto secreto chi s' appressa?

Credo che s' avvicini : e de' guadagni
Veri e de' falsi si farà ragione;
Che tutte fieno allor opre di ragni.

Vedrassi quanto in van cura si pone,
E quanto indarno s' affatica e suda;
Come sono ingannate le persone.

Nessun secreto fia chi copra o chiuda ;
Fia ogni conscienza, o chiara o fosca,
Dinanzi a tutto il mondo aperta e nuda ;

E fia chi ragion giudichi e conosca :
Poi vedrem prender ciascun suo viaggio,
Come fiera cacciata si rimbosca ;

Et l'on dira de moi par le doigt désigné :
Celui-là pleura tant; il fut dans sa tristesse
Plus heureux que tout autre au sein de l'allégresse.

Et celle qu'en pleurant je chante encor toujours
D'elle-même sera si grandement surprise,
En voyant que bien plus que d'autres on la prise.

Elle le sait, moi non, quand viendront ces beaux jours ;
De plus surs confidents sont dans la haute sphère ;
Qui pourrait pénétrer un si profond mystère ?

Je les crois bien prochains; et du bien et du mal
L'arrêt sera rendu soit propice ou fatal,
Car tout ressemblera de l'araignée aux œuvres.

On verra combien sont stériles nos manœuvres,
Combien vaines aussi nos peines, nos sueurs;
Chacun alors verra bien claires ses erreurs.

Nul secret n'aura plus de résidence obscure ;
Là toute conscience, ou souillée ou bien pure,
Pour tous apparaîtra transparente à la fois.

Le grand Juge à chacun dictant sa destinée,
Chacun vite prendra la route désignée,
Comme fuit l'animal pourchassé dans les bois.

E vederassi in quel poco paraggio
Che vi fa ir superbi, oro e terreno,
Essere stato danno e non vantaggio;

E 'n disparte, color che sotto 'l freno
Di modesta fortuna ebbero in uso,
Senz' altra pompa, di godersi in seno.

Questi cinque Trionfi in terra giuso
Avem veduti, ed alla fine il sesto,
Dio permettente, vederem lassuso ;

E 'l Tempo disfar tutto e così presto ;
E Morte in sua ragion cotanto avara :
Morti saranno insieme e quella e questo.

E quei che fama meritaron chiara,
Che 'l Tempo spense; e i bei visi leggiadri,
Che 'mpallidir fe 'l Tempo e Morte amara;

L' obblivion, gli aspetti oscuri ed adri,
Più che mai bei tornando, lasceranno
A Morte impetuosa i giorni ladri.

Nell' età più fiorita e verde aranno
Con immortal bellezza eterna fama;
Ma innanzi a tutti ch' a rifar si vanno,

Et bien clair on verra que le vain étalage
Des richesses, de l'or, loin d'être un avantage
Pour l'orgueilleux mortel, sont plutôt dangereux.

Puis à part on verra ceux qui, toujours modestes
Et préférant le calme aux pompes si funestes,
Des trésors d'ici-bas furent peu soucieux.

Cinq Triomphes déjà nous avons vus sur terre,
Et le sixième au ciel nous verrons, je l'espère,
Par la grâce de Dieu, par son consentement.

Et le Temps, qui prend tout dans sa course rapide,
Et la Mort, de ses droits cruellement avide,
Ensemble périront dans le même moment.

Ceux qui d'un grand renom eurent les avantages
Que le Temps a détruits, et les brillants visages
Que la Mort a pâlis et le Temps dans son cours,

En sortant de l'oubli des retraites obscures,
Retrouveront alors leurs plus belles parures,
Ne laissant à la Mort que les plus mauvais jours.

Puis, dans ce nouveau monde, aux beautés immortelles
Se joindront à l'envi des gloires éternelles ;
Mais bien avant tous ceux qui si beaux renaîtront

È quella che piangendo il mondo chiama
Con la mia lingua e con la stanca penna;
Ma 'l ciel pur di vederla intera brama.

A riva un fiume che nasce in Gebenna,
Amor mi diè per lei sì lunga guerra,
Che la memoria ancor il core accenna.

Felice sasso che 'l bel viso serra!
Che poi ch' avrà ripreso il suo bel velo,
Se fu beato chi la vide in terra,
Or che fia dunque a rivederla in cielo?

Est celle que le monde appelle dans les larmes,
Et dont le ciel jaloux possède seul les charmes,
Que ma plume et ma voix toujours réclameront.

Sur les bords d'un grand fleuve[5] aux Alpes qui commence,
J'ai pour elle longtemps aimé dans la souffrance ;
Toujours ses souvenirs mon cœur assiégeront.

O bienheureux rocher qui son visage enserre !
Si tant je fus joyeux de l'admirer sur terre,
Combien donc le serai-je en la voyant au ciel,
Quand elle aura repris son beau voile mortel ?

QUATRIÈME PARTIE.

SONNETS ET CANZONES

SUR

DES SUJETS DIVERS.

SONETTO

DI MADAMA GIUSTINA PERROT AL SIGNOR PETRARCA.

Io vorrei pur drizzar queste mie piume
Cola, Signor, dove il desio m' invita,
E dopo morte rimaner in vita,
Col chiaro di virtute inclito lume.

Ma il volgo inerte, che dal rio costume
Vinto, ha d' ogni suo ben la via smarita,
Come degna di biasmo ogn' or m' adita
Ch' ir tenti d' Elicona al sacro fiume.

All' ago, al fuso, più ch' al lauro o al myrto
Come che qui non sia la gloria mia
Vuol ch' abbia questa mente intesa.

Dimmi tu ormai, che per più dritta via
A Parnasso t' en vai, nobile spirto,
Dovro dunque lasciar si degna impresa.

SONNET

DE MADAME JUSTINE PERROT A PÉTRARQUE.

J'ai cru être agréable au lecteur en reproduisant et en traduisant ce sonnet adressé à notre poëte, qui répondit par le sonnet suivan et sur les mêmes rimes.

—

Je nourrirais, Seigneur, la noble ambition
De consacrer ma plume au labeur qui m'enflamme,
Et même après ma mort d'être vivante femme,
Derrière moi laissant un vertueux renom.

Mais le vulgaire imbu de basse passion,
Qui tout germe de bien a chassé de son âme,
Du doigt me montre aux gens comme digne de blâme,
Si mes pas je dirige aux sources d'Hélicon.

Il veut que le laurier, le myrte, j'abandonne,
Qu'à l'aiguille, au fuseau, bien plutôt je m'adonne,
Le poétique honneur pour moi ne serait fait.

Toi qui le droit chemin qui conduit au Permesse
Si bien connais, dis-moi, faut-il que je délaisse
Ma si digne entreprise, esprit noble et parfait?

SONETTO I.

Rincora un amico allo studio delle lettere e all' amore della filosofia.

La gola e 'l sonno 'l oziose piume
Hanno del mondo ogni virtù sbandita,
Ond' è dal corso suo quasi smarrita
Nostra natura, vinta dal costume ;

Ed è sì spento ogni benigno lume
Del ciel, per cui s' informa umana vita,
Che per cosa mirabile s' addita
Chi vuol far d' Elicona nascer fiume.

Qual vaghezza di lauro? qual di mirto?
Povera e nuda vai, filosofia,
Dice la turba al vil guadagno intesa.

Pochi compagni avrai per l' altra via :
Tanto ti prego più, gentile spirto,
Non lassar la magnanima tua impresa.

SONNET I.

Adressé à madame Justine Perrot, en réponse au précédent Sonnet.

La débauche du corps, l'oisive passion
Ont du monde en nos jours toute vertu bannie,
De là notre nature apparaît avilie
Des coutumes, des mœurs par la corruption.

Tellement est éteint le sublime rayon
Du ciel, qui des mortels éclaire seul la vie,
Qu'on désigne du doigt même avec ironie
Quiconque veut monter aux sources d'Hélicon.

Qui le laurier, le myrte à cueillir donc s'empresse ?
Philosophie, ton lot est nudité, détresse,
Disent les gens du vil les très-humbles sujets.

Bien peu donc te suivront dans la savante route;
Noble esprit, je te prie, et mes conseils écoute,
Garde-toi de laisser tes si nobles projets.

SONETTO II.

A Stefano Colonna il vecchio, ch' era già stato in Avignone, e si dipartiva.

Gloriosa Colonna, in cui s' appoggia
Nostra speranza e 'l gran nome latino;
Ch' ancor non torse dal vero cammino
L' ira di Giove per ventosa pioggia;

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma 'n lor vece un abete, un faggio, un pino
Tra l' erba verde e 'l bel monte vicino,
Onde si scende poetando e poggia,

Levan di terra al ciel nostr' intelletto;
E 'l rosignuol, che dolcemente all' ombra
Tutte le notti si lamenta e piagne,

D' amorosi pensieri il cor ne 'ngombra:
Ma tanto ben sol tronchi e fa' imperfetto
Tu che da noi, signor mio, ti scompagne.

SONNET II.

Adressé à Etienne Colonna le vieux, qui avait déjà habité Avignon et qui s'en éloignait. Il fait allusion à une persécution exercée par Boniface VIII contre la famille Colonna.

Glorieuse Colonne, ô toi soutien puissant,
Toi l'espoir de tout homme à l'âme italienne,
Que n'ont pu détourner de la route bien saine
Jupin et son courroux, ni le vent mugissant;

Ici, ni les palais, ni luxe éblouissant,
Mais un sapin plutôt, ou le pin ou le frêne
Sur l'herbe et sur ces monts à la cime hautaine,
Où je monte et descends tout en poétisant,

Élèvent notre esprit vers la haute demeure;
Et puis le rossignol, qui se lamente et pleure
Durant toutes les nuits, par ses chants langoureux

Fait naître dans nos cœurs des pensers amoureux;
Ton départ seul, seigneur, et ta nouvelle absence
De notre grand bonheur troublent la jouissance.

SONETTO III.

Risponde a Stramazzo da Perugia, che lo invitava a poetare.

Se l' onorata fronde, che prescrive
L' ira del ciel quando 'l gran Giove tona,
Non m' avesse disdetta la corona
Che suole ornar chi poetando scrive;

I' era amico a queste vostre Dive,
Le qua' vilmente il secolo abbandona :
Ma quella ingiuria già lunge mi sprona
Dall' inventrice delle prime olive;

Che non bolle la polver d' Etiopia
Sotto 'l più ardente sol, com' io sfavillo
Perdendo tanto amata cosa propia.

Cercate dunque fonte più tranquillo;
Che 'l mio d' ogni liquor sostene inopia,
Salvo di quel che lagrimando stillo.

SONNET III.

Réponse à Stramazzo, de Pérouse, qui l'engage à poétiser.

Si l'honoré laurier qui semble défier
La colère du ciel lorsque Jupiter tonne
Ne m'avait refusé l'honorable couronne
Attribut de celui qui sait poétiser,

Les muses en ce temps j'aimais à cultiver,
Que le siècle aujourd'hui lâchement abandonne :
Mais cet affront bien loin me pousse et m'éperonne
De celle qui d'abord fit naître l'olivier.

Et plus bouillonnant n'est sur sa brûlante plage
Le sable éthiopien, que vive n'est ma rage
En perdant cet honneur, dont j'étais désireux.

Cherchez donc une source à vos vœux plus docile,
Car la mienne à présent nulle humeur ne distille
Hors celle qu'en pleurant déversent mes deux yeux.

SONETTO IV.

Si consola con l' amico Boccaccio di vederlo sciolto dagl' intrighi amorosi.

Amor piangeva, ed io con lui talvolta
(Dal qual miei passi non fur mai lontani),
Mirando, per gli effetti acerbi e strani,
L' anima vostra de' suoi nodi sciolta.

Or ch' al dritto cammin l' ha Dio rivolta,
Col cor levando al cielo ambe le mani
Ringrazio lui, ch' e' giusti preghi umani
Benignamente, sua mercede, ascolta.

E se tornando all' amorosa vita,
Per farvi al bel desio volger le spalle,
Trovaste per la via fossati o poggi;

Fu per mostrar quant' è spinoso calle,
E quanto alpestra e dura la salita,
Onde al vero valor conven ch' uom poggi.

SONNET IV.

Il sollicite son ami Boccace de le voir affranchi des intrigues de l'amour.

Aux grands pleurs de l'amour j'ai parfois joint les miens,
(Lui dont je suis les pas sans que jamais je cesse)
En voyant les efforts inouïs de rudesse
Qui votre âme ont soustrait à ses propres liens.

Et maintenant j'élève et mon cœur et mes mains
Vers Dieu, qui la conduit où règne la sagesse;
Des grâces je lui rends, quand si bon il s'empresse
D'ouïr les justes vœux des malheureux humains.

Que si pour revenir à la vie amoureuse,
Pour étouffer dans vous vos passionnés désirs,
Vous avez rencontré de nombreux déplaisirs,

C'est pour que vous sachiez combien est épineuse
La voie, et combien grande est son aspérité,
Qui conduit au séjour de la félicité.

SONETTO V.

Rallegrasi che il Boccaccio siasi ravveduto della sua vita licenziosa.

Più di me lieta non si vede a terra
Nave dall' onde combattuta e vinta,
Quando la gente di pietà dipinta,
Su per la riva a ringraziar s' atterra;

Nè lieto più del carcer si disserra
Chi 'ntorno al collo ebbe la corda avvinta,
Di me, veggendo quella spada scinta
Che fece al signor mio sì lunga guerra.

E tutti voi ch' Amor laudate in rima,
Al buon testor degli amorosi detti
Rendete onor, ch' era smarrito in prima :

Che più gloria è nel regno degli eletti
D' un spirito converso, e più s' estima.
Che di novantanove altri perfetti.

SONNET V.

Il se réjouit que Boccace ait abandonné sa vie licencieuse.

Bien plus joyeux que moi ne peut être un vaisseau
Après avoir été battu par la tempête,
Quand ses gens effarés au ciel lèvent la tête,
A terre prosternés, rendant grâce au Très-Haut;

Le prisonnier n'éprouve un plaisir si nouveau
Quand il voit qu'à briser ses liens on s'apprête,
Que ce glaive par qui la guerre vous fut faite
Me charme en le voyant rentré dans le fourreau.

O vous tous qui l'Amour célébrez dans vos rimes,
Applaudissez l'auteur des œuvres si sublimes
Sur l'Amour, et qu'avaient égaré ses effets :

Car au sein des élus le retour plus éclate
D'une âme convertie, et bien plus on la flatte
Que quatre-vingt-dix-neuf des êtres plus parfaits.

SONETTO VI.

Ai signori d' Italia, onde prendano parte nella crociata di papa Giovanni XXII.

Il successor di Carlo, che la chioma
Con la corona del suo antico adorna,
Prese ha già l' arme per fiaccar le corna
A Babilonia, e chi da lei si noma.

E 'l vicario di Cristo, con la soma
Delle chiavi e del manto, al nido torna;
Sì che, s' altro accidente nol distorna,
Vedrà Bologna, e poi la nobil Roma.

La mansueta vostra e gentil agna
Abbatte i fieri lupi : e così vada
Chiunque amor legittimo scompagna.

Consolate lei dunque, ch' ancor bada,
E Roma, che del suo sposo si lagna ;
E per Gesù cingete omai la spada.

SONNET VI.

Aux nobles Italiens, pour les engager à prendre part à la croisade du pape Jean XXII.

De Charles l'héritier, dont le noble front ceint
De son prédécesseur le brillant diadème,
Est armé pour briser de Babylone même
L'orgueil, et de celui qui l'aide et la soutient.

Le vicaire du Christ à son siége revient,
Des clefs et de la pourpre avec le double emblème,
Et Bologne il verra, puis Rome aussi qu'il aime,
Si nul empêchement ses desseins ne prévient.

Votre si doux agneau dans sa vertu sereine
Terrasse les fiers loups; qu'autant il en advienne
A celui qui néglige un légitime amour.

Daignez le consoler dans ses saintes alarmes,
Et Rome qui tant veut de l'époux le retour;
De grâce, pour Jésus, reprenez donc les armes !

CANZONE I.

A Giacomo Colonna, perchè secondi l' impressa del re di Francia contro gl' infedeli.

O aspettata in ciel, beata e bella
Anima, anima che di nostra umanitade
Vestita vai, non come l' altre, carca;
Perchè ti sian men dure omai le strade,
A Dio diletta, obbediente ancella,
Onde al suo regno di quaggiù si varca;
Ecco novellamente alla tua barca,
Ch' al cieco mondo ha già volte le spalle
Per gir a miglior porto,
D' un vento occidental dolce conforto;
Lo qual per mezzo questa oscura valle,
Ove piangiamo il nostro e l' altrui torto,
La condurrà de' lacci antichi sciolta
Per drittissimo calle
Al verace oriente, ov' ella è volta.

Forse i devoti e gli amorosi preghi
E le lagrime sante de' mortali

CANZONE I.

A Jacques Colonna, pour qu'il donne son appui à la croisade du roi de France contre les infidèles.

Toi qu'on attend au ciel, âme heureuse et si belle,
Pour qui l'humanité semble un poids si léger,
Qui tout autre paraît tellement surcharger ;
O toi que Dieu chérit pour ton culte fidèle,
Afin que plus aisé tu trouves le parcours
Qui d'ici nous conduit aux célestes séjours,
Pour ta barque, qui fuit le monde et le méprise,
D'occident a surgi récemment d'une brise
Le salutaire secours,
Qui parmi les écueils de la vallée obscure
Où d'autrui nous pleurons et notre propre tort,
Des antiques méfaits la conduira bien pure,
Par la route droite et sûre,
Vers le saint orient, où se trouve son port.

Peut-être que déjà les dévotes prières
Et les pleurs répandus des mortelles paupières,

Son giunte innanzi alla pietà superna,
E forse non fur mai tante nè tali,
Che per merito lor punto si pieghi
Fuor di suo corso la giustizia eterna :
Ma quel benigno Re che 'l ciel governa,
Al sacro loco ove fu posto in croce,
Gli occhi per grazia gira ;
Onde nel petto al novo Carlo spira
La vendetta, ch' a noi tardata noce,
Sì che molt' anni Europa ne sospira ;
Così soccorre alla sua amata sposa ;
Tal che sol della voce
Fa tremar Babilonia e star pensosa.

Chiunque alberga tra Garonna e 'l monte
E 'ntra 'l Rodano e 'l Reno e l' onde salse,
Le 'nsegne cristianissime accompagna ;
Ed a cui mai di vero pregio calse
Dal Pireneo all' ultimo orizzonte,
Con Aragon lascerà vota Ispagna :
Inghilterra con l' isole che bagna
L' Oceano intra 'l Carro e le Colonne
Infin là dove sona
Dottrina del santissimo Elicona,
Varie di lingue e d' arme e delle gonne,
All' alta impresa caritate sprona.
Deh qual amor sì licito o sì degno,

Sont enfin parvenus aux pieds de l'Éternel;
Peut-être aussi jamais le nombre n'en fut tel,
Ni de telle ferveur, que par leur seul mérite
La justice éternelle ait été circonscrite;
Mais le Roi bienfaisant qui règne dans les cieux
Vers les Lieux Saints, où fut en croix son innocence,
        Par grâce tourne ses yeux;
Au cœur du nouveau Charle il souffle la vengeance,
Dont le trop long retard cause notre souffrance;
Dans l'attente, l'Europe attristée en gémit;
Ainsi Dieu vient en aide à son épouse aimée,
        Et de cette renommée
Qui retentit au loin, Babylone[1] en frémit.

Quiconque entre les monts réside et la Garonne,
Entre la mer, le Rhin et les rives du Rhône,
De l'étendard chrétien tous à la suite vont;
Et ceux à qui sourit l'honneur du vrai mérite
Des monts pyrénéens à l'extrême limite,
L'Espagne et l'Aragon en foule quitteront,
L'Angleterre et toute île en l'Océan qui sont,
Depuis le char de l'Ourse aux colonnes d'Hercule,
        Tous ceux, enfin, dans qui brûle
Des doctrines du ciel le consolant flambeau;
Tous différents de mœurs, d'armes et de langage,
Tous marchent enflammés par un projet si sage.
Quel amour fut jamais plus légitime et beau!

Qua' figli mai, quai donne
Furon materia a sì giusto disdegno?

Una parte del mondo è che si giace
Mai sempre in ghiaccio ed in gelate nevi,
Tutta lontana dal cammin del sole.
Là, sotto i giorni nubilosi e brevi,
Nemica naturalmente di pace,
Nasce una gente a cui 'l morir non dole.
Questa se, più devota che non sole,
Col tedesco furor la spada cigne;
Turchi, Arabi e Caldei,
Con tutti quei che speran nelli Dei
Di qua dal mar che fa l' onde sanguigne.
Quanto sian da prezzar, conoscer dei :
Popolo ignudo paventoso e lento,
Che ferro mai non strigne,
Ma tutt' i colpi suoi commette al vento.

Dunque ora è 'l tempo da ritrarre il collo
Dal giogo antico, e da squarciar il velo
Ch' è stato avvolto intorno agli occhi nostri ;
E che 'l nobile ingegno che dal Cielo
Per grazia tien dell' immortale Apollo,
E l' eloquenza sua virtù qui mostri
Or con la lingua, or con laudati inchiostri :
Perchè d' Orfeo leggendo e d' Anfione,

Pour quels fils, pour quelles femmes
Un plus juste courroux dut embraser nos âmes?

Dans le monde, mais loin du chemin que parcourt
Le soleil, il existe une grande contrée,
Sujette des glaçons, des neiges, de Borée :
Sous ces sombres climats où le jour est si court,
Vit un peuple pour qui la mort ne paraît dure,
Et de la douce paix dédaigneux par nature,
Si plus dévot il vient qu'on ne le voit toujours
Et qu'il arme son bras dans sa fureur tudesque,
Que valent les Chaldéens
Tu verras, et les Turcs, ce peuple barbaresque,
Et les adorateurs de tous les dieux païens
Des bords de la mer Rouge en deçà qui tous naissent;
Peuples peu courageux, bien timides et lents,
Qui le glaive ne connaissent,
Mais qui lancent leurs traits au caprice des vents.

De secouer le joug de l'antique esclavage
Le jour est donc venu, de chasser le nuage
Qui d'un voile obscurcit depuis longtemps nos yeux;
Et que ton noble esprit, riche présent des cieux,
Par la grâce de Dieu, sache ici sa puissance
Montrer et les trésors de sa belle éloquence
Ou bien par ta parole, ou bien par tes écrits :
Si d'Orphée, d'Amphion les merveilleux récits

Se non ti maravigli,
Assai men fia ch' Italia co' suoi figli
Si desti al suon del tuo chiaro sermone,
Tanto che per Gesù la lancia pigli;
Che, s' al ver mira questa antica madre,
In nulla sua tenzone
Fur mai cagion sì belle e sì leggiadre.

Tu, c' hai, per arricchir d' un bel tesauro,
Volte l' antiche e le moderne carte,
Volando al ciel con la terrena soma;
Sai, dall' imperio del figliuol di Marte
Al grande Augusto, che di verde lauro
Tre volte, trionfando, ornò la chioma,
Nell' altrui ingiurie del suo sangue Roma
Spesse fiate quanto fu cortese.
Ed or perchè non fia,
Cortese no, ma conoscente e pia
A vendicar le dispietate offese
Col figliuol glorioso di Maria?
Che dunque la nemica parte spera
Nell' umane difese,
Se Cristo sta dalla contraria schiera?

Pon mente al temerario ardir di Serse,
Che fece, per calcar i nostri liti,
Di novi ponti oltraggio alla marina:

Ne provoquent ta surprise,
Plus facile sera pour toi ton entreprise,
D'exciter l'Italie et ses nobles enfants
A s'armer pour Jésus au son de tes accents;
Car si ses intérêts bien elle considère,
Jamais pour aucune guerre
Elle n'eut des motifs, je crois, aussi puissants.

Toi qui, des temps passés en lisant les richesses
Et celles de nos jours, as fait un beau trésor;
Qui, mortel, as su prendre un si sublime essor,
Tu sais bien que depuis les brillantes prouesses
D'Auguste au fils de Mars, par trois fois sur les fronts
On vit le laurier dans Rome triomphante,
Du sang de ses enfants la campagne écumante,
Et cela pour venger autrui de ses affronts.
Que n'est-elle ambitieuse
Aujourd'hui, je dis plus, vivement soucieuse,
De vouloir réparer les offenses, les torts,
Dont a souffert le Fils glorieux de Marie?
Qu'espère-t-elle donc, cette foule ennemie,
De toùs ses humains efforts,
Si le Christ avec nous se met de la partie?

De Xercès qui dompta le liquide élément,
Désireux de fouler nos rives de sa trace,
Considère donc bien la téméraire audace!

E vedrai nella morte de' mariti
Tutte vestite a brun le Donne Perse,
E tinto in rosso il mar di Salamina.
E non pur questa misera ruina
Del popol infelice d' oriente
Vittoria ten promette,
Ma Maratona, e le mortali strette
Che distese il Leon con poca gente,
Ed altre mille c' hai scoltate e lette.
Perchè inchinar a Dio molto convene
Le ginocchia e la mente,
Che gli anni tuoi riserva a tanto bene.

Tu vedra' Italia e l' onorata riva,
Canzon, ch' agli occhi miei cela e contende,
Non mar, non poggio o fiume,
Ma solo Amor, che del suo altero lume
Più m' invaghisce dove più m' incende :
Nè natura può star contra 'l costume.
Or movi ; non smarrir l' altre compagne ;
Che non pur sotto bende
Alberga Amor, per cui si ride e piagne.

Et des Persans les femmes sous un noir vêtement
Couvertes tu verras, déplorant leur ruine;
Sanglante tu verras la mer de Salamine;
Mais ne crois point que seul ce triste événement
Des peuples d'Orient t'assure la victoire,
        Car une pareille gloire
T'annoncent Maraton et les détroits que grands
Léonidas sut faire avec si peu de gens,
Et mille autres exploits dont tu tiens souvenance.
Fléchis donc les genoux, et, par reconnaissance,
        A Dieu rends grâces, honneur,
De t'avoir réservé pour un si grand bonheur.

Tu verras l'Italie et ces rives si chères
Dont mes yeux sont privés, Canzon, non par rivières,
        Ni par mer, ni par les monts,
Mais par l'Amour lui seul, qui de ses beaux rayons
M'enflamme, où, beaucoup plus encor, il me ravage:
La nature ne peut lutter contre l'usage.
Va donc: avec tes sœurs tu peux bien demeurer,
        Car toujours sur le visage
Un bandeau n'a l'Amour qui fait rire et pleurer.

SONETTO VII.

Prega un amico a volergli imprestare le opere del padre santo Agostino.

S' amore o morte non dà qualche stroppio
Alla tela novella ch' ora ordisco,
E s' io mi svolvo dal tenace visco
Mentre che l' un con l' altro vero accoppio ;

I' farò forse un mio lavor sì doppio
Tra lo stil de' moderni e 'l sermon prisco,
Che (paventosamente a dirlo ardisco)
Infin a Roma n' udirai lo scoppio.

Ma però che mi manca, a fornir l' opra,
Alquanto delle fila benedette,
Ch' avanzaro a quel mio diletto padre ;

Perchè tièn verso me le man sì strette
Contra tua usanza ? i' prego che tu l' opra,
E vedrai riuscir cose leggiadre.

SONNET VII.

Il prie un ami de lui prêter les œuvres de saint Augustin.

Si la mort, cher ami, ne met empêchement
A l'exécution du plan que je commence,
Si je puis de l'amour vaincre toute adhérence
Pendant que des deux vrais j'en fais un seulement,

De mon travail tissé de ce double élément,
Des traités de l'antique et moderne science,
J'espère (néanmoins bien craintif je l'avance)
Que Rome en entendra le retentissement.

Mais quand des notions sont encore attendues
Dans le grand Augustin largement répandues,
Afin que mon travail je puisse bien finir,

Pourquoi donc envers moi, contre toute coutume,
Ne voudrais-tu tes mains bien ouvertes tenir ?
Alors un noble écrit sortirait de ma plume.

CANZONE II.

A Cola di Rienzo, pregandolo di restituire a Roma l' antica sua libertà.

Spirto gentil che quelle membra reggi
Dentro alle qua' peregrinando alberga
Un signor valoroso, accorto e saggio;
Poi che se' giunto all' onorata verga
Con la qual Roma e suoi erranti correggi,
E la richiami al suo antico viaggio,
Io parlo a te, però ch' altrove un raggio
Non veggio di vertù, ch' al mondo è spenta,
Nè trovo chi di mal far si vergogni.
Che s' aspetti non so nè che s' agogni
Italia, che suoi guai non par che senta,
Vecchia, oziosa e lenta.
Dormirà sempre e non fia chi la svegli?
Le man l' avess' io avvolte entro capegli!

CANZONE II.

A Cola di Rienzi, le priant de rendre à Rome son antique splendeur et sa liberté. D'après l'abbé de Sade, cette canzone s'adresserait plutôt à Etienne Colonna fils, quand il était sénateur de Rome, et qui avait déjà remporté une grande victoire sur les Orsini. En général pourtant, et du nombre Voltaire, on pense qu'elle fut adressée au tribun Rienzi.

Belle âme qui régis cet édifice humain,
Le terrestre séjour, en son pèlerinage,
D'un seigneur valeureux, si prudent et si sage,
Puisque la verge insigne on a mis dans ta main,
Qui sur Rome et les siens te donne la puissance,
Rome à qui tu rendras son antique existence,
Je m'adresse à toi seul, car ailleurs je ne vois
Un rayon de vertu: bien morte je la crois;
De mal faire ici-bas nul ne ressent la honte;
Qu'attend-elle et sur qui? sur quoi donc elle compte,
L'Italie? On dirait que rien elle ne sent,
          Si vieux, si lent est son sang.
Quelqu'un ne viendra donc qui son long sommeil dompte?
Que n'ai-je comme toi le pouvoir tout-puissant!

Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa, per chiamar ch' uom faccia;
Sì gravemente è oppressa e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia,
Che scuoter forte e sollevarla ponno,
È or commesso il nostro capo Roma.
Pon man in quella venerabil chioma
Securamente e nelle trecce sparte,
Sì che la neghittosa esca del fango.
I', che dì e notte del suo strazio piango,
Di mia speranza ho in te la maggior parte:
Che se 'l popol di Marte
Devesse al proprio onor alzar mai gli occhi,
Parmi pur ch' a' tuoi dì la grazia tocchi.

L' antiche mura ch' ancor teme ed ama,
E trema 'l mondo quando si rimembra
Del tempo andato e 'ndietro si rivolve;
E i sassi dove fur chiuse le membra
Di ta' che non saranno senza fama
Se l' universo pria non si dissolve;
E tutto quel ch' una ruina involve,
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni, o fedel Bruto,
Quanto v' aggrada, se gli è ancor venuto
Romor laggiù del ben locato offizio!
Come cre' che Fabrizio

Jamais ne cessera sa torpeur sans pareille,
Et l'on a beau crier pour qu'elle se réveille;
Tant elle est opprimée et d'un poids écrasant.
Et c'est avec dessein qu'à ton bras agissant,
Qui peut seul l'arracher à sa longue apathie,
Que la direction de Rome est départie.
Saisis donc hardiment ses tresses, ses cheveux,
Et fais que, ressentant tes efforts vigoureux,
La nonchalante échappe à la fange importune.
Et moi, qui nuit et jour pleure son infortune,
Sur ton unique appui j'ai grandement compté!
Et si de Mars la cité
Pouvait de ses beaux jours voir renaître l'aurore,
Oui, toi seul, je le crois, tu peux la faire éclore.

Ces antiques remparts qui sont encore aimés
Dans le monde, et qu'on craint quand vient dans la pensée
Le souvenir des faits de sa grandeur passée;
Et les rochers où sont les membres renfermés
De ceux qui ne seront sans haute renommée,
A moins qu'avant ne soit la terre consumée;
Et ces nobles débris de l'antique grandeur,
Espèrent par toi seul retrouver leur splendeur.
Quel est votre bonheur d'apprendre dans la tombe
(O vous, grands Scipion, toi, fidèle Brutus),
Qu'à si digne seigneur le tribunat incombe!
Oh! comme Fabricius

Si faccia lieto udendo la novella!
E dice : Roma mia sarà ancor bella.

E se cosa di qua nel ciel si cura,
L' anime che lassù son cittadine,
Ed hanno i corpi abbandonati in terra,
Del lungo odio civil ti pregan fine,
Per cui la gente ben non s' assecura,
Onde 'l cammin a' lor tetti si serra,
Che fur già sì devoti, ed ora in guerra
Quasi spelunca di ladron son fatti,
Tal ch' a' buon solamente uscio si chiude;
E tra gli altari, e tra le statue ignude
Ogn' impresa crudel par che si tratti.
Deh quanto diversi atti!
Nè senza squille s' incomincia assalto,
Che per Dio ringraziar fur poste in alto.

Le donne lagrimose, e 'l vulgo inerme
Della tenera etate, e i vecchi stanchi,
C' hanno se in odio e la soverchia vita,
E i neri fraticelli e i bigi e i bianchi,
Con l' altre schiere travagliate e 'nferme,
Gridan : O signor nostro, aita, aita;
E la povera gente sbigottita
Ti scopre le sue piaghe a mille a mille,
Ch' Annibale, non ch' altri, farian pio.

Sera joyeux d'ouïr la fameuse nouvelle !
« Ma Rome, dira-t-il, va donc revenir belle ! »

Et s'il est vrai qu'au ciel on pense à nous toujours;
Les âmes qui là-haut ont fixé leurs séjours,
Abandonnant leurs corps à ce terrestre asile,
Te prient d'étouffer la discorde civile
Qui bannit d'ici-bas toute sécurité ;
Aussi des temples saints l'accès est déserté;
Si fréquentés jadis, ils sont faits par la guerre.
L'asile des voleurs, des méchants le repaire,
Et les bons seuls en sont écartés et bannis;
Puis au pied des autels profanés et honnis
Se trament des complots pleins d'orgueil, d'impudence.
Hélas ! quelle différence !
Encore au son de cloche opère-t-on toujours,
Qui fut pour louer Dieu placée en haut des tours.

Les femmes dans les pleurs et la foule peureuse
Des bien faibles enfants, les vieillards amaigris,
Maudissant de leurs jours la suite trop nombreuse,
Et tous les moines noirs, et les blancs, et les gris;
En un mot, tous ceux-là qui sont dans la souffrance
S'écrient : « Notre Seigneur, prête-nous assistance ! »
Et tous, dans leur malheur et d'un air langoureux,
Étalent à tes yeux leurs blessures par mille,
Qui d'Annibal pourraient toucher le cœur hostile.

E se ben guardi alla magion di Dio,
Ch' arde oggi tutta, assai poche faville
Spegnendo, fien tranquille
Le voglie, che si mostran sì 'nfiammate;
Onde fien l' opre tue nel ciel laudate.

Orsi, lupi, leoni, aquile e serpi
Ad una gran marmorea colonna
Fanno noia sovente, ed a se danno.
Di costor piagne quella gentil donna,
Che t' ha chiamato, acciocchè di lei sterpi
Le male piante, che fiorir non sanno.
Passato è già più che 'l millesim' anno
Che 'n lei mancar quell' anime leggiadre
Che locata l' avean là dov' ell' era.
Ahi nova gente oltra misura altera,
Irreverente a tanta ed a tal madre!
Tu marito, tu padre;
Ogni soccorso di tua man s' attende;
Che 'l maggior padre ad altr' opera intende.

Rade volte addivien ch' all' alte imprese
Fortuna ingiuriosa non contrasti,
Ch' agli animosi fatti mal s' accorda.
Ora sgombrando 'l passo onde tu intrasti,
Fammisi perdonar molt' altre offese;
Ch' almen qui da se stessa si discorda:

Pour la maison de Dieu montre-toi soucieux,
Vois comme elle est en feu; mais quelques étincelles
En éteignant, moins cruelles
Les angoisses seront, les gens moins irrités,
Et tes hauts faits seront jusqu'au ciel exaltés.

Les aigles, les serpents, les lions et les ours 1,
Par de rudes assauts assaillent tous les jours
Une grande colonne, et puis s'entre-déchirent.
Dans Rome de ces faits les cœurs nobles soupirent,
Dans Rome qui t'appelle à chasser désormais
Les herbes qui des fleurs ne produiront jamais.
Depuis plus de mille ans elle ressent l'absence
De ces cœurs généreux qui firent sa puissance,
Qui rendirent son nom respecté, glorieux.
Ah! quel peuple insolent, tellement orgueilleux,
L'envahit, et ne sait respecter telle mère !
Mais toi l'époux, toi le père,
De ta seule valeur on attend tout secours.
D'autres soins du saint père appellent le concours.

Rarement il advient que l'injuste fortune
N'ait vu les beaux desseins avec grande rancune;
Je lui crois peu d'amour des nobles actions.
En te donnant accès aux grandes fonctions,
De bien nombreux griefs à lui pardonner j'aime :
Si différente ici je la vois d'elle-même!

Però che, quanto 'l mondo si ricorda,
Ad uom mortal non fu aperta la via
Per farsi, come a te, di fama eterno;
Che puoi drizzar, s' i' non falso discerno,
In stato la più nobil monarchia.
Quanta gloria ti fia
Dir : Gli altri l' aitar giovine e forte;
Questi in vecchiezza la scampò da morte!

Sopra 'l monte Tarpeo, Canzon, vedrai
Un cavalier ch' Italia tutta onora,
Pensoso più d' altrui che di se stesso.
Digli : Un che non ti vide ancor da presso,
Se non come per fama uom s' innamora,
Dice che Roma ogni ora,
Con gli occhi di dolor bagnati e molli,
Ti chier mercè da tutti sette i colli.

Car, autant qu'en ce monde on peut s'en souvenir,
Jamais mortel ne put aussi bien obtenir,
Comme toi tu le peux, une gloire immortelle,
En rendant, si je n'erre, à la ville éternelle
Son antique splendeur, l'arrachant à son deuil.
Et quel sera ton orgueil
D'entendre dire : « Autrui l'aida jeune et puissante,
Quand lui l'arracha vieille à sa mort imminente ! »

Tu pourras voir, Canzon, sur le roc tarpéein,
Un noble chevalier que l'Italie honore,
De l'intérêt d'autrui plus jaloux que du sien.
Dis-lui : « Quelqu'un qui n'a vu ta personne encore,
Qui par la renommée a connu ta valeur,
Dit que dans son grand malheur
Rome baignant ses yeux de larmes bien chagrines,
Implore ton secours du haut des sept collines. »

SONETTO VIII.

A messer Agapito, pregandolo di ricevere in sua memoria alcuni piccoli doni.

La guancia, che fu già piangendo stanca,
Riposate su l' un, signor mio caro;
E siate omai di voi stesso più avaro
A quel crudel che suoi seguaci imbianca.

Con l' altro richiudete da man manca
La strada a' messi suoi, ch' indi passaro;
Mostrandovi un d' agosto e di gennaro;
Perch' alla lunga via tempo ne manca.

E col terzo bevete un suco d' erba
Che purghe ogni pensier che 'l cor affligge,
Dolce alla fine e nel principio acerba.

Me riponete ove 'l piacer si serba,
Tal ch' i' non tema del nocchier di Stige;
Se la preghiera mia non è superba.

SONNET VIII.

Au seigneur Agapito, le priant de recevoir en souvenir quelques cadeaux de peu de valeur. Ce seigneur Agapito était neveu des Colonna. Pétrarque fut son instituteur à Avignon.

Quand les pleurs, cher seigneur, ont dû le fatiguer,
Sur l'un de ces trois dons posez votre visage;
Au cruel qui blanchit ses amis avant l'âge
Tâchez donc désormais de moins vous prodiguer.

Par un autre osez donc votre cœur lui fermer,
Vers qui ses messagers s'ouvrirent un passage,
Et quand le temps est court pour notre long voyage,
Montrez-vous constamment prêt à lui résister.

Puis avec l'autre enfin buvez le suc d'une herbe,
Qui, bien doux sur la fin, dès le début acerbe,
Purgera votre cœur des pensers soucieux.

Daignez donc me placer où [1] le plaisir se gare,
Pour que même la mort jamais ne nous sépare,
Si mes désirs ne sont par trop ambitieux.

SONETTO IX.

Invita le donne e gli amanti a pianger seco la morte di Cino da Pistoia.

Piangete, donne, e con voi pianga Amore;
Piangete, amanti, per ciascun paese·
Poi che morto è colui che tutto intese
In farvi, mentre visse al mondo, onore.

Io per me prego il mio acerbo dolore
Non sian da lui le lagrime contese,
E mi sia di sospir tanto cortese
Quanto bisogna a disfogare il core.

Piangan le rime ancor, piangano i versi,
Perchè 'l nostro amoroso messer Cino
Novellamente s' è da noi partito.

Pianga Pistoia e i cittadin perversi,
Che perdut' hanno sì dolce vicino;
E rallegres' il Cielo ov' ello è gito.

SONNET IX.

Il invite les dames et les amants à pleurer avec lui la mort de Cino de Pistoie.

Pleurez avec l'Amour, pleurez, dames, en chœur;
Pleurez, amants, pleurez sous toute latitude;
Car il est mort celui dont la sollicitude
Fut, alors qu'il vivait, de vous combler d'honneur.

Pour moi, je t'en supplie, ô ma dure douleur!
Laisse-moi soupirer en toute quiétude,
Laisse-moi soupirer triste en ma solitude,
Autant qu'il le faudra pour soulager mon cœur.

Pleurez, mes vers; pleurez, pleurez aussi, mes rimes,
Car naguère, en mourant, tous ses amis intimes
Tristes a fait Cino, le poëte amoureux.

Pleurez, concitoyens pervers; pleure, Pistoie,
Car vous avez perdu ce voisin valeureux;
Quand le ciel de l'avoir manifeste sa joie.

SONETTO X.

Ad Orso dell' Anguillara, che doleasi di non poter ritrovarsi ad una giostra.

Orso, al vostro destrier si può ben porre
Un fren, che di suo corso indietro il volga,
Ma 'l cor chi legherà che non si sciolga,
Se brama onore, e 'l suo contrario abborre?

Non sospirate : a lui non si può torre
Suo pregio, perch' a voi l' andar si tolga;
Che, come fama pubblica divolga,
Egli è già là, che null' altro il precorre.

Basti che si ritrove in mezzo 'l campo
Al destinato dì, sotto quell' arme
Che gli dà il tempo, amor, virtute e 'l sangue;

Gridando : D' un gentil desire avvampo
Col signor mio, che non può seguitarme,
E del non esser qui si strugge e langue.

SONNET X.

A Orso d'Anguillera, qui regrettait de ne pouvoir se trouver à un carrousel. Orso d'Anguillera épousa une demoiselle Colonna. Il était sénateur romain, et assista en cette qualité au couronnement de Pétrarque.

On peut bien mettre un frein à votre destrier,
Orso, qui d'arrêter sa fougue ait la puissance,
Mais votre noble cœur, qui tant d'indifférence
A pour tout, hors l'honneur, qui prétend le lier ?

Ne soupirez donc point : on ne peut lui nier
Le renom de bravoure, et malgré son absence,
Comme pour le public c'est bien connu d'avance,
Déjà là pour lutter vous êtes le premier.

Qu'il vous suffise donc qu'audit jour il s'empresse
D'être présent en lice, avec cette noblesse
Que lui donnent le sang, et l'âge, et la valeur ;

Criant : « Un beau désir me transporte et m'enivre,
Ainsi que mon seigneur ; de n'avoir pu me suivre,
Si grands sont ses regrets, bien grande est sa douleur. »

SONETTO XI.

A Stefano Colonna, perchè segua il corso di sua vittoria contro gli Orsini.

Vinse Annibal, e non seppe usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura;
Però, Signor mio caro, aggiate cura
Che similmente non avvegna a voi.

L' orsa, rabbiosa per gli orsacchi suoi
Che trovaron di maggio aspra pastura,
Rode se dentro, e i denti e l' unghie indura
Per vendicar suoi danni sopra noi.

Mentre 'l novo dolor dunque l' accora,
Non riponete l' onorata spada,
Anzi seguite là dove vi chiama

Vostra fortuna dritto per la strada
Che vi può dar, dopo la morte ancora
Mille e mill' anni, al mondo onore e fama.

SONNET XI.

A Etienne Colonna, pour l'engager à poursuivre sa victoire contre les Orsini.

Annibal fut vainqueur, mais lui dans sa victoire
Ne sut mettre à profit ses succès, son bonheur;
Par de plus sûrs moyens, veillez donc, cher seigneur,
Qu'autant il n'en advienne à votre grande gloire.

Voyant que ses oursons d'un si cruel déboire
En mai se sont repus, l'ourse dans sa fureur
Tacitement rugit, et, voulant son honneur
Venger, polit sa griffe et de ses dents l'ivoire.

Pendant que son tourment est encore nouveau,
Ne remettez donc point le glaive en son fourreau,
Et suivez vaillamment la route où vous appelle

Votre sort souriant, votre fortuné sort,
D'où peut venir pour vous une gloire immortelle
Dans les siècles futurs, longtemps après la mort.

SONETTO XII.

Alla virtù del Malatesta, ch' ei vuol render immortale, scrivendo in sua lode.

L' aspettata virtù, che 'n voi fioriva
Quando Amor cominciò darvi battaglia,
Produce or frutto che quel fiore agguaglia,
E che mia speme fa venire a riva.

Però mi dice 'l cor ch' io in carte scriva
Cosa onde 'l vostro nome in pregio saglia;
Che 'n nulla parte sì saldo s' intaglia,
Per far di marmo una persona viva.

Credete voi che Cesare o Marcello
O Paolo od African fossin cotali
Per incude giammai nè per martello?

Pandolfo mio, quest' opere son frali
Al lungo andar; ma 'l nostro studio è quello
Che fa per fama gli uomini immortali.

SONNET XII.

A la vertu de Malatesta, seigneur de Rimini, qu'il veut rendre immortel en chantant ses louanges.

Lorsque l'amour vous fit sentir sa flamme vive,
La valeur dont je vis alors la floraison
Porte un fruit maintenant, qui ma prévision
Et ma haute espérance à bien combler arrive.

Aussi mon cœur me dit qu'il faudrait que j'écrive
Pour faire sûrement connaître votre nom ;
Car tout autre moyen moins maintient le renom,
Quand même sur le marbre il paraîtrait qu'on vive.

Croyez-vous que César, ou bien que Marcellus,
Ou Paul, ou l'Africain, fussent jamais venus
Si grands, si renommés, par le marteau, l'enclume?

Pandolfe, ces travaux sont frêles et mortels
Pour traverser les temps; seuls les écrits, la plume,
Peuvent rendre les faits et les noms éternels.

CANZONE III.

S' e innamorato della Gloria, perch' essa gli mostrerà la strada della Virtù.

Una donna più bella assai che 'l sole
E più lucente, e d' altrettanta etade,
Con famosa beltade,
Acerbo ancor, mi trasse alla sua schiera.
Questa in pensieri, in opre ed in parole
(Però ch' è delle cose al mondo rade),
Questa per mille strade
Sempre innanzi mi fu leggiadra, altera :
Solo per lei tornai da quel ch' i' era,
Poi ch' i' soffersi gli occhi suoi da presso :
Per suo amor m' er' io messo
A faticosa impresa assai per tempo,
Tal che s' i' arrivo al desiato porto,
Spero per lei gran tempo
Viver, quand' altri mi terrà per morto.

Questa mia donna mi menò molt' anni
Pien di vaghezza giovenile ardendo,

CANZONE III.

Il est devenu amoureux de la gloire, parce qu'elle lui montrera le chemin de la vertu.

Une dame bien belle, éclipsant le soleil,
D'égale antiquité, d'un éclat sans pareil,
Par sa beauté renommée,
Jeune encor m'enrôla dans sa brillante armée;
Et dans tous mes pensers, paroles, actions
(Car des choses elle est bien rares sur la terre),
En toutes directions
Devant moi je la vis éblouissante, altière !
Par elle seulement je changeai de chemin,
Quand de près je subis de ses yeux l'étincelle;
Et de bonne heure pour elle
J'entrepris un labeur [1] qui m'effraya d'abord.
Que si je puis un jour voir ma tâche finie,
Bien longue sera ma vie,
Alors que bien des gens me croiront déjà mort.

Bien des ans je marchai guidé par cette dame,
Pour elle toujours plein d'une inexperte flamme,

Siccom' ora io comprendo,
Sol per aver di me più certa prova,
Mostrandomi pur l' ombra o 'l velo o' panni
Talor di se, ma 'l viso nascondendo;
Ed io, lasso, credendo
Vederne assai, tutta l' età mia nova
Passai contento, e 'l rimembrar mi giova.
Poi ch' alquanto di lei veggi' or più innanzi,
I' dico che pur dianzi,
Qual io non l' avea vista infin allora,
Mi sì scoverse; onde mi nacque un ghiaccio
Nel core, ed evvi ancora,
E sarà sempre fin ch' i' le sia in braccio.

Ma non mel tolse la paura o 'l gelo;
Che pur tanta baldanza al mio cor diedi,
Ch' i' le mi strinsi a' piedi
Per più dolcezza trar degli occhi suoi :
Ed alla, che rimosso avea già il velo
Dinanzi a' mei, mi disse : Amico, or vedi
Com' io son bella; e chiedi
Quanto par si convenga agli anni tuoi.
Madonna, dissi, già gran tempo in voi
Posi 'l mio amor, ch' io sento or sì 'nfiammato;
Ond' a me, in questo stato,
Altro volere o disvoler m' è tolto.
Con voce allor di sì mirabil tempre

Comme aujourd'hui je le sens,
Et j'en suis redevable à mon plus grand usage;
Seule elle me montrait l'ombre ou ses vêtements,
Son voile quelquefois, mais jamais son visage;
Hélas! et moi qui croyais,
Qui si longtemps pensai que bien je la voyais,
Je vécus satisfait; ô douce souvenance!
Mais quand d'elle j'eus fait plus ample connaissance,
Car son visage éclatant
Je l'ai vu depuis peu, tel qu'il est bien constant,
Aussitôt je sentis et je ressens encore
Un frisson qui me dévore :
Autant que mon amour il sera persistant.

Mais, quoique la frayeur dans moi fût excessive,
D'une telle vigueur mon âme je dotai,
Qu'à ses pieds je me jetai
Pour goûter dans ses yeux la douceur la plus vive;
Mais elle, qui son voile avait vite écarté,
« Ami, dit-elle, vois mon rayonnant visage,
Combien grande est ma beauté;
Tu peux me demander ce qui plaît à ton âge.
— Depuis longtemps, lui dis-je, en vous j'ai mon amour
Bien placé, que si vif je ressens en ce jour;
Et, dans une telle joie,
Mon cœur à nul désir ne saurait être en proie.
—Mais, dit-elle (et si beaux étaient sa voix, ses traits,

Rispose, e con un volto,
Che temer e sperar mi farà sempre :

Rado fu al mondo, fra così gran turba,
Ch' udendo ragionar del mio valore,
Non si sentisse al core,
Per breve tempo almen, qualche favilla :
Ma l' avversaria mia, che 'l ben perturba,
Tosto la spegne ; ond' ogni vertù more,
E regna altro signore,
Che promette una vita più tranquilla.
Della tua mente Amor, che prima aprilla,
Mi dice cose veramente ond' io
Viggio che 'l gran desio
Pur d' onorato fin ti farà degno :
E come già se' de' miei rari amici,
Donna vedrai per segno
Che farà gli occhi tuoi via più felici.

I' volea dir : Quest' è impossibil cosa;
Quand' ella : Or mira, e leva gli occhi un poco,
In più riposto loco
Donna ch' a pochi si mostrò giammai.
Ratto inchinai la fronte vergognosa,
Sentendo novo dentro maggior foco.
Ed ella il prese in gioco,
Dicendo : I' veggio ben dove tu stai.

Que mes sens jamais distraits
De craindre et d'espérer ne seront dans la voie) :

Rares au monde sont ceux qui de ma valeur
En entendant parler (et la foule en est telle)
Qui n'aient senti dans leur cœur ,
Un peu de temps au moins pour moi quelque étincelle ;
Mon adversaire[1] alors pour le beau si cruelle
Rapidement l'éteint, et toute vertu meurt;
Puis règne un autre seigneur[3]
Qui promet une vie agréable et tranquille.
L'Amour, à qui ton cœur fut tout d'abord docile,
Sur toi m'a prévenu si bien, en vérité ,
Que par ton désir insigne
D'atteindre à ton grand but tu seras rendu digne ;
Et parmi mes amis puisque je t'ai compté,
Tu verras une autre femme[5]
Qui bien plus fort que moi captivera ton âme. » .

Je voulus m'écrier : « Vous croire je ne peux » ;
Lorsqu'elle dit : « Regarde , élève un peu tes yeux ,
Vois en ce réduit paisible
Celle qui fut toujours pour peu de gens visible. »
Vite alors je baissai mon front en rougissant ,
Car dans moi je sentis un feu bien plus puissant.
Puis elle dit souriante :
« Ta pensée est pour moi , sache-le , transparente.

Siccome 'l sol co' suoi possenti rai
Fa subito sparir ogni altra stella,
Così par or men bella
La vista mia, cui maggior luce preme.
Ma io però da' miei non ti diparto;
Che questa e me d' un seme,
Lei davanti e me poi, produsse un parto.

Ruppesi intanto di vergogna il nodo
Ch' alla mia lingua era distretto intorno
Su nel primiero scorno,
Allor quand' io del suo accorger m' accorsi;
E 'ncominciai : S' egli è ver quel ch' i' odo,
Beato il padre e benedetto il giorno
C' ha di voi 'l mondo adorno,
E tutto 'l tempo ch' a vedervi io corsi!
E se mai dalla via dritta mi torsi,
Duolmene forte, assai più ch' i' non mostro.
Ma se dell' esser vostro
Fossi degno udir più, del desir ardo.
Pensosa mi rispose, e così fiso
Tenne 'l suo dolce sguardo,
Ch' al cor mandò con le parole il viso :

Siccome piacque al nostro eterno padre,
Ciascuna di noi due nacque immortale.
Miseri! a voi che vale?

Et comme du soleil le foyer radieux
Rend toute étoile pâle et bien moins apparente,
Ainsi paraît à tes yeux
Bien moindre ma beauté, par une autre éclipsée ;
Mon amitié pour toi n'est pourtant point froissée,
Car un même enfantement
Elle d'abord, puis moi, produisit sûrement.

Mais ma voix, que la honte avait d'abord su rendre
Captive, quand je vis avec étonnement
Qu'elle avait pu me comprendre,
Libre redevenant de son saisissement ;
Je dis : « S'il est bien vrai ce que je viens d'entendre,
Bienheureux est le père et béni soit le jour
Qui le monde ont doté de vous dans leur amour,
Et le temps dont j'ai fait pour vous voir la dépense !
Si loin du vrai chemin parfois je fus errant,
Bien plus qu'on ne le croit mon chagrin en est grand ;
Mais si de votre existence
M'instruire vous daignez, grand sera mon bonheur. »
Pensive elle me dit (et fixes et si belles
M'apparurent ses prunelles,
Que parole et regard sont gravés dans mon cœur) :

« Apprends que toutes deux nous sommes immortelles,
Ainsi l'a décrété notre Père des cieux ;
Mais pour vous, ô malheureux !

Me' v' era che da noi fosse 'l difetto.
Amate, belle, gioveni e leggiadre
Fummo alcun tempo ; ed or siam giunte a tale,
Che costei batte l' ale
Per tornar all' antico suo ricetto ;
I' per me sono un' ombra ; ed or t' ho detto,
Quanto per te sì breve intender puossi.
Poi che i piè suoi fur mossi,
Dicendo : Non temer ch' i' m' allontani,
Di verde lauro una ghirlanda colse,
La qual con le sue mani
Intorno intorno alle mie tempie avvolse.

Canzon, chi tua ragion chiamasse oscura,
Di : Non ho cura, perchè tosto spero
Ch' altro messagio il vero
Farà in più chiara voce manifesto.
Io venni sol per isvegliare altrui ;
Se chi m' impose questo,
Non m' ingannò quand' io partii da lui.

Il vous importe peu que nous soyons si belles !
Jadis on eut pour nous un culte surprenant ;
Pour nous l'indifférence est telle maintenant,
Que ma sœur va son vol prendre
Dans notre antique asile aussitôt pour se rendre ;
Moi, je ne suis qu'une ombre ; et je t'ai déjà dit
Tout ce que mon discours si bref pouvait comprendre. »
Puis elle s'éloigna de moi tout interdit,
Me disant : « Ne crains point si là je t'abandonne. »
De cueillir un rameau de laurier s'empressa,
Et de ses mains me tressa
Tout autour de mon front une verte couronne.

Canzon, si quelqu'un voit en toi l'obscurité,
Réponds-lui : Peu m'importe, et sans tarder j'espère
Voir une autre messagère
Mieux rendre mon penser dans toute sa clarté !
J'avais pour mission de préparer la voie,
Si celui-là qui m'envoie
M'a bien dit en partant l'exacte vérité.

SONETTO XIII.

A M. Antonio de' Beccari Ferrarese, per acquetarlo e farlo certo ch' ei vive ancora.

Quelle pietose rime, in ch' io m' accorsi
Di vostro ingegno e del cortese affetto,
Ebben tanto vigor nel mio cospetto
Che ratto a questa penna la man porsi,

Per far voi certo che gli estremi morsi
Di quella ch' io con tutto 'l mondo aspetto,
Mai non sentii; ma pur senza sospetto
Infin all' uscio del suo albergo corsi;

Poi tornai 'ndietro, perch' io vidi scritto
Di sopra 'l limitar, che 'l tempo ancora
Non era giunto, al mio viver prescritto;

Bench' io non vi leggessi il dì nè l' ora.
Dunque s' acqueti omai 'l cor vostro afflitto;
E cerchi uom degno quando sì l' onora.

SONNET XIII.

A M. Antoine de Beccari, de Ferrare, pour le tranquilliser et pour le convaincre qu'il vit encore.

Vos vers touchants et pleins d'une amitié si pure,
Où j'ai vu votre esprit à tel point éclater,
M'ont tellement ému que je veux me hâter
De vous expédier cette brève écriture,

Pour vous certifier que l'extrême morsure
De celle que nous tous devons tant redouter
Je n'ai sentie encor, mais que, sans m'en douter,
Presque arrivé j'étais à sa demeure obscure;

Mais je rétrogradai, car sur la porte écrit
Je vis bien clairement que le moment prescrit
Pour mon dernier départ venu n'était encore;

Et je n'ai pu savoir ni l'heure ni le jour.
Calmez donc votre cœur, lui qui si bien honore,
Et qu'il cherche quelqu'un digne de son amour.

CANZONE IV.

A' Grandi d'Italia, eccitandoli a liberarla una volta dalla dura sua schiavitù.

Italia mia, benchè 'l parlar sia indarno
Alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo sì spesse veggio,
Piacemi almen ch' e' miei sospir sien quali
Spera 'l Tevero e l' Arno,
E 'l Po, dove doglioso e grave or seggio.
Rettor del ciel, io cheggio
Che la pietà che ti condusse in terra,
Ti volga al tuo diletto almo paese:
Vedi, Signor cortese,
Di che lievi cagion che crudel guerra;
E i cor, che 'ndura e serra
Marte superbo e fero,
Apri tu, Padre, e 'ntenerisci e snoda;
Ivi fa che 'l tuo vero
(Qual io mi sia) per la mia lingua s' oda.

CANZONE IV.

Aux grands d'Italie, les priant de la délivrer une bonne fois de la servitude.

Quoique en vain je m'épuise à toujours discourir,
Italie, et sans guérir
Tes blessures, qui sont profondes et mortelles,
Je désire pourtant rendre mes plaintes telles
Que l'Arno de moi l'attend,
Et le Pô, près duquel je vais me lamentant.
Roi du ciel, je t'en supplie,
Toi qui sur terre vins pour notre seul bonheur,
Daigne donc contempler ta bien chère Italie;
Vois, compatissant Seigneur,
Pour quels légers motifs quelle terrible guerre;
Et les cœurs si durs que serre
Mars dans sa dure fierté,
Daigne les attendrir, toi notre divin maître,
Et fais que ta vérité
Par ma faible valeur fortement les pénètre.

Voi, cui Fortuna ha posto in mano il freno
Delle belle contrade,
Di che nulla pietà par che vi stringa,
Che fan qui tante pellegrine spade?
Perchè 'l verde terreno
Del barbarico sangue si dipinga?
Vano error vi lusinga;
Poco vedete, e parvi veder molto;
Che 'n cor venale amor cercate o fede.
Qual più gente possede,
Colui è più da' suoi nemici avvolto.
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondar i nostri dolci campi!
Se dalle proprie mani
Questo n' avven, or chi fia che ne scampi?

Ben provvide Natura al nostro stato
Quando dell' Alpi schermo
Pose fra noi e la tedesca rabbia;
Ma 'l desir cieco e 'ncontra 'l suo ben fermo
S' è poi tanto ingegnato,
Ch' al corpo sano ha procurato scabbia.
Or dentro ad una gabbia
Fere selvagge e mansuete gregge
S' annidan sì che sempre il miglior geme:
Ed è questo del seme,

Vous à qui la Fortune a confié le soin
De ces superbes contrées,
Que sans nulle pitié vous voyez déchirées,
Des secours étrangers qu'avez-vous donc besoin ?
Quoi ! vos verdoyantes terres
De ce barbare sang vous voudriez arroser ?
Que vos erreurs sont grossières !
Quand si mal vous voyez, vous croyez bien penser
En demandant l'amour à des cœurs mercenaires ?
Qui possède plus de gens
Cerné par l'ennemi se trouve en tous les sens.
De quel étrange refuge
Ce grand et fatal déluge
Descend, pour tellement nos doux champs envahir !
Notre bras, comme j'en juge,
Mais non celui d'autrui, peut seul nous affranchir.

Bien grande fut du sort pour nous la prévoyance
Quand des Alpes la défense
Il assit entre nous et le peuple germain.
Mais votre aveuglement, contraire à votre bien,
A produit un tel ravage,
Que vos membres si sains deviennent ulcérés ;
Aujourd'hui la même cage
Renferme les agneaux et les loups altérés.
Si bien que les meilleurs constamment en gémissent ;
Car, pour comble de douleur,

Per più dolor, del popol senza legge,
Al qual, come si legge,
Mario aperse sì 'l fianco,
Che memoria dell' opra anco non langue,
Quando, assetato e stanco,
Non più bevve del fiume acqua, che sangue.

Cesare taccio, che per ogni piaggia
Fece l' erbe sanguigne
Di lor vene, ove 'l nostro ferro mise.
Or par, non so per che stelle maligne,
Che 'l Cielo in odio n' aggia:
Vostra mercè, cui tanto si commise:
Vostre voglie divise
Guastan del mondo la più bella parte.
Qual colpa, qual giudicio o qual destino,
Fastidire il vicino
Povero; e le fortune afflitte e sparte
Perseguire; e 'n disparte
Cercar gente, e gradire
Che sparga 'l sangue e venda l' alma a prezzo?
Io parlo per ver dire,
Non per odio d' altrui nè per disprezzo.

Nè v' accorgete ancor, per tante prove,
Del bavarico inganno,
Che, alzando 'l dito, con la morte scherza?

Ces peuples sont de ceux qui les lois ne subissent,
Dont Marius en fureur
Fit une hécatombe telle
Que la mémoire en est parmi nous immortelle,
Quand, pour se désaltérer,
Autant de sang que d'eau du fleuve il dut tirer.

Je me tais sur César, qui sur toutes les plages
Tant de leur sang répandit,
Partout où notre fer fit sentir ses ravages.
Maintenant je ne sais par quel astre maudit
Rome n'est du Ciel aimée.
Grâce à vous qui tenez si belles missions,
Grâce à vos divisions,
Oui, la plus belle part du monde est opprimée.
Que vous ont-ils donc fait? par quels décrets divins
Lasser ainsi vos voisins?
Pourquoi troubler ainsi du pauvre le bien-être?
Pourquoi chercher ou permettre
De vendre ou bien d'acheter
Les âmes et le sang comme une marchandise?
Je parle pour constater,
Sans qu'autrui je déteste, ou que je le méprise.

Quoi! pour vous tant de faits ne dévoilent encor
Du Bavarois l'artifice,
Qui, paraissant sa vie exposer, fuit la mort?

Peggio è lo strazio, al mio parer, che 'l danno,
Ma 'l vostro sangue piove
Più largamente; ch' altr' ira vi sferza.
Dalla mattina a terza
Di voi pensate, e vederete come
Tien caro altrui chi tien se così vile.
Latin sangue gentile,
Sgombra da te queste dannose some :
Non far idolo un nome
Vano, senza soggetto :
Che 'l furor di lassù, gente ritrosa,
Vincerne d' intelletto,
Peccato è nostro e non natural cosa.

Non è questo 'l terren ch' i' toccai pria ?
Non è questo 'l mio nido,
Ove nudrito fui sì dolcemente ?
Non è questa la patria in ch' io mi fido,
Madre benigna e pia,
Che copre l' uno e l' altro mio parente ?
Per Dio, questo la mente
Talor vi mova; e con pietà guardate
Le lagrime del popol doloroso,
Che sol da voi riposo,
Dopo Dio, spera : e, pur che voi mostriate
Segno alcun di pietate,
Virtù contra furore

L'insulte, à mon avis, prime le préjudice.
Mais bien plus abondamment
Votre sang coule, aussi vous luttez vaillamment.
Et que nullement vous prise
Vous verrez, d'y penser étant bien soucieux)
Celui·qui tant se méprise.
Sang latin, sang généreux,
Chasse donc loin de toi ce joug qui te désole :
Ne fais donc plus une idole
D'un nom vain, sans but réel.
Si telle nation et si brutale engeance
Nous prime en intelligence,
Oui, la faute est à nous, et c'est peu naturel.

Est-ce bien là le sol que foula ma jeunesse ?
Est-ce là le si doux nid
Où je reçus enfant des soins pleins de tendresse ?
La patrie est-ce là que mon cœur tant bénit,
Qui, douce et pieuse mère,
Dans ses entrailles garde et ma mère et mon père ?
Au nom du Ciel que vos cœurs
Se laissent émouvoir ; prenez pitié des pleurs
D'un peuple infortuné qui vit dans la souffrance,
Qui de Dieu sa délivrance
Et de vous seuls attend ; et pour peu qu'un rayon
Brille de compassion,
La vertu victorieuse

Prenderà l' arme; e fia 'l combatter corto;
Che l' antico valore
Nell' italici cor non è ancor morto.

Signor, mirate come 'l tempo vola,
E sì come la vita
Fugge, e la morte n' è sovra le spalle.
Voi siete or qui : pensate alla partita;
Che l' alma ignuda e sola
Conven ch' arrive a quel dubbioso calle.
Al passar questa valle,
Piacciavi porre giù l' odio e lo sdegno,
Venti contrari alla vita serena;
E quel che 'n altrui pena
Tempo si spende, in qualche atto più degno,
O di mano o d' ingegno,
In qualche bella lode,
In qualche onesto studio si converta :
Così quaggiù si gode,
E la strada del ciel si trova aperta.

Canzone, io t' ammonisco
Che tua ragion cortesemente dica;
Perchè fra gente altera ir ti conviene,
E le voglie son piene
Già dell' usanza pessima ed antica
Del ver sempre nemica.

Des Tudesques sera, de leur grande fureur ;
        Car des Romains la valeur
Au cœur italien vit encor vigoureuse.

Sachez-le donc, seigneurs, que le temps vite part,
        Et combien promptement passe
Notre vie, et la mort sans cesse nous menace.
Quoique ici maintenant, pensez au grand départ ;
        Car libre de toute entrave
L'âme doit arriver à ce passage grave.
        Au sortir de ces séjours,
Vous devez y laisser les haines, les colères,
A la paix éternelle absolument contraires ;
        Et loin de causer toujours
Aux autres des tourments, qu'à faire on s'ingénie
        Quelque œuvre d'art, de génie,
        Quelque éloge chaleureux,
Ou quelque noble étude. Ainsi sur terre on goûte
        Le bonheur, et sans nul doute
On parvient, sans obstacle, au séjour des heureux.

        Canzon, sois donc avertie
Que tes motifs tu dois dire avec courtoisie ;
A des gens altiers je les ai destinés,
        Dont les cœurs sont dominés
De mauvais préjugés, enracinés, antiques,
        Et du vrai peu sympathiques.

Proverai tua ventura
Fra magnanimi pochi, a chi 'l ben piace ;
Dì lor : Chi m' assicura ?
I' vo gridando : Pace, pace, pace.

Peu d'hommes valeureux, qui pour le bien soient faits,
Tu verras, je te l'assure ;
Dis-leur : « Qui me rassure ? »
Et moi je dis bien haut : « La paix, la paix, la paix ! »

SONETTO XIV.

Inveisce contro gli scandali che recava a que' tempi la corte d'Avignone.

Fiamma dal ciel su le tue trecce piova,
Malvagia, che dal fiume e dalle ghiande,
Per l' altru' impoverir se' ricca e grande;
Poi che di mal oprar tanto ti giova :

Nido di tradimenti, in cui si cova
Quanto mal per lo mondo oggi si spande;
Di vin serva, di letti e di vivande,
In cui lussuria fa l' ultima prova.

Per le camere tue fanciulle e vecchi
Vanno trescando, et Belzebub in mezzo,
Co' mantici e col foco e con gli specchi.

Già non fostu nudrita in piume al rezzo.
Ma nuda al vento, e scalza fra li stecchi;
Or vivi sì, ch' a Dio ne venga il lezzo.

SONNET XIV.

Il invective contre les scandales qu'affichait à cette époque la cour d'Avignon. Ce sonnet et les deux suivants ont été censurés par la cour de Rome.

Pourquoi le feu du ciel sur toi donc ne descend,
Infâme, qui, d'abord si frugale et si pure,
Si grande es maintenant, et riche outre mesure,
Quand tu prends à mal faire un plaisir doux et grand!

Nid de la trahison, où naît, d'où se répand
Le mal qui de nos jours règne dans la nature,
Tu vis dans les excès, dans une couche impure,
Et dans toi la luxure à son comble s'étend.

Dans tes chambres, les vieux, les filles impudiques,
A l'aide des soufflets, des feux et des miroirs,
Flattent leurs passions honteuses et lubriques.

Jadis tu ne vécus dans de riches manoirs,
Mais pieds nus, sans asile, à tous vents asservie;
Maintenant jusqu'au ciel on sent ta sale vie.

SONETTO XV.

Predice a Roma la venuta di un gran personaggio, che la ritornerà all' antica virtù.

L' avara Babilonia ha colmo 'l sacco
D' ira di Dio, e di vizi empi e rei,
Tanto che scoppia; ed ha fatti suoi Dei,
Non Giove e Palla, ma Venere e Bacco.

Aspettando ragion mi struggo e fiacco:
Ma pur novo soldan veggio per lei,
Lo qual farà, non già quand' io vorrei,
Sol una sede; e quella fia in Baldacco.

Gl' idoli suoi saranno in terra sparsi,
E le torri superbe, al Ciel nemiche;
E suoi torrier di for, come dentr' arsi.

Anime belle e di virtute amiche
Terranno 'l mondo; e poi vedrem lui farsi
Aureo tutto e pien dell' opre antiche.

SONNET XV.

Il prédit à Rome la venue d'un grand personnage qui lui rendra son antique puissance. Il désigne Avignon sous le nom de Babylone.

Babylone a fâché Dieu par son opulence,
Et son sac ne peut plus ses vices contenir,
Le trop plein en déborde; elle ne sait bénir
Que Bacchus et Vénus, les dieux de la licence.

D'attendre je suis las l'heure de la vengeance;
Mais un nouveau sultan [1] pour elle va venir.
Qui fera (je voudrais plus près cet avenir)
Un seul siége, à Bagdad [2] fixant sa résidence;

Sur le sol on verra ses faux dieux étalés,
Et ses superbes tours, du Ciel les ennemies;
Et leurs maîtres dehors comme au dedans brûlés.

Des âmes en ce temps des vertus bien amies
Gouverneront le monde; et nous verrons encor
Les antiques hauts faits et partout l'âge d'or.

SONETTO XVI.

Attribuisce la reità della corte di Roma alle donazioni fattele da Costantino.

Fontana di dolore, albergo d' ira,
Scola d' errori, e tempio d' eresia;
Già Roma, or Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piagne e si sospira:

O fucina d' inganni, o prigion dira,
Ove 'l ben more, e 'l mal si nutre e cria;
Di vivi inferno; un gran miracol fia
Se Cristo teco al fine non s' adira.

Fondata in casta ed umil povertate,
Contra tuoi fondatori alzi le corna,
Putta sfacciata: e dov' hai posto spene?

Negli adulteri tuoi, nelle mal nate
Ricchezze tante? Or Constantin non torna;
Ma tolga il mondo tristo che 'l sostene.

SONNET XVI.

Il attribue la culpabilité de la cour de Rome aux libéralités de Constantin.

Fontaine de douleur, antre de la colère,
Temple de l'hérésie, école de l'erreur ,
Jadis Rome, aujourd'hui Babylone sans cœur,
Pour qui tant on gémit et tant on désespère ;

O forge d'artifice! ô prison délétère!
Où germe le poison, où tout bien vite meurt,
Toi l'enfer des vivants , grand sera ton bonheur
Si contre toi le Christ enfin ne s'exaspère.

Chaste tu fus créée et dans la pauvreté,
Envers tes fondateurs ton cœur s'est révolté ;
Vile prostituée, où gît ton espérance ?

Est-ce dans l'adultère, ou dans ton opulence?
Si Constantin ne peut te reprendre ses biens,
Qu'ils te les prennent donc tes complaisants soutiens!

SONETTO XVII.

Lontano da suoi amici, vola tra lor col pensiero, e vi si arresta col cuore.

Quanto più disiose l' ali spando
Verso di voi, o dolce schiera amica,
Tanto Fortuna con più visco intrica
Il mio volare, e gir mi face errando.

Il cor, che mal suo grado attorno mando,
È con voi sempre in quella valle aprica,
Ove 'l mar nostro più la terra implica.
L' altr' ier da lui partì'mi lagrimando.

I' da man manca, e' tenne il cammin dritto;
I' tratto a forza, ed e' d' Amore scorto;
Egli in Gerusalem, ed io in Egitto.

Ma sofferenza è nel dolor conforto:
Che per lungo uso, già fra noi prescritto,
Il nostro esser insieme è raro e corto.

SONNET XVII.

Eloigné de ses amis, il vole au milieu d'eux par la pensée, et son cœur reste avec eux.

Plus de voler vers vous je sens mon désir grand,
Vous, de mes bons amis la phalange nombreuse,
Plus ma fortune met sa glu pernicieuse
A mon aile, et me force à toujours être errant.

Mon cœur, qui malgré lui va tout autour courant,
Sans cesse est avec vous sur la plage joyeuse,
Où notre mer on voit dans le sol [2] sinueuse.
Avant-hier je l'ai quitté, mais en pleurant.

A gauche moi je pris, lui droit vers ce qu'il aime;
Lui vers Jérusalem, vers l'Égypte moi-même;
Moi par force contraint, lui par l'amour conduit.

Mais la douleur se calme avec la patience;
Car depuis bien longtemps, le sort nous y réduit,
Ensemble rarement coule notre existence.

SONETTO XVIII.

Dichiara che s' e' avesse continuato nello studio, avrebbe ora la fama di gran poeta.

S' io fossi stato fermo alla spelunca
Là dov' Apollo diventò profeta,
Fiorenza avria fors' oggi il suo poeta,
Non pur Verona e Mantoa ed Arunca:

Ma perchè 'l mio terren più non s' ingiunca
Dell' umor di quel sasso, altro pianeta
Conven ch' i' segua, e del mio campo mieta
Lappole e stecchi con la falce adunca.

L' oliva è secca, ed è rivolta altrove
L' acqua che di Parnaso si deriva,
Per cui in alcun tempo ella fioriva.

Così sventura ovver colpa mi priva
D' ogni buon frutto; se l' eterno Giove
Della sua grazia sopra me non piove.

SONNET XVIII.

Il déclare que, s'il avait persisté dans ses études, il aurait maintenant la réputation d'un grand poëte.

Si de rester longtemps j'avais eu la ferveur
Près de la grotte où fut Apollon fait prophète,
Florence aurait peut-être aujourd'hui son poëte,
Comme Arunca, Vérone et Mantoue ont le leur.

Mais, puisque mon terrain ne reçoit plus l'humeur
Du rocher fécondant[9], je dois d'une planète
Tout autre m'inspirer et faire place nette
Des ronces qui mon champ tiennent dans la torpeur.

Bien sec est l'olivier, ailleurs s'est détournée
L'onde si bienfaisante au mont Parnasse née
Qui dans un temps le fit par sa vertu fleurir.

Ainsi, soit par ma faute, ou par destin, peut-être,
Je ne porte un bon fruit, si le souverain Maître,
Dans sa grande bonté, ne vient me secourir.

SONETTO XIX.

De' gravi danni recati dall' ira non frenata, su gli esempj d' uomini illustri.

Vincitor Alessandro l' ira vinse,
E fel minore in parte che Filippo :
Che li val se Pirgotele o Lisippo
L' intagliar solo, ed Apelle il dipinse ?

L' ira Tideo a tal rabbia sospinse,
Che morend' ei si rose Menalippo :
L' ira cieco del tutto, non pur lippo,
Fatto avea Silla; all' ultimo l' estinse.

Sal Valentinian, ch' a simil pena
Ira conduce; e sal quei che ne more,
Aiace, in molti e poi in se stesso forte.

Ira è breve furor; e chi nol frena,
È furor lungo, che 'l suo possessore
Spesso a vergogna, et talor mena a morte.

SONNET XIX.

Sur les résulta's fâcheux produits par la colère immodérée, d'après les exemples des grands hommes.

Alexandre vainqueur par l'ire fut réduit,
Et moindre le rendit que Philippe son père;
Que Pyrgotel, Lysippe, en marbre aient pu le faire,
Que lui sert, ou qu'Apelle ait ses traits reproduit?

A tel point furieux Tydée elle rendit,
Qu'en mourant, Ménalippe il rongea de colère;
La colère à Sylla fit perdre la lumière,
Et par elle la vie à la fin il perdit.

Valentinien le sait, de la colère encore
Lui qu'on vit succomber; Ajax lui ne l'ignore,
Qui contre l'ennemi, puis sur lui fut si fort.

Colère c'est folie; et pour qui ne la dompte
Fureur elle devient, victime de la honte
Fréquemment elle fait, et souvent de la mort.

SONETTO XX.

Ringrazia Giacomo Colonna de' suoi sentimenti affettuosi verso di lui.

Mai non vedranno le mie luci asciutte,
Con le parti dell' animo tranquille,
Quelle note, ov' amor par che sfaville,
E Pietà di sua man l' abbia costrutte;

Spirto già invitto alle terrene lutte,
Ch' or su dal ciel tanta dolcezza stille,
Ch' allo stil, onde morte dipartille,
Le disviate rime hai ricondutte.

Di mie tenere frondi altro lavoro
Credea mostrarte. E qual fero pianeta
Ne 'nvidiò insieme, o mio nobil tesoro?

Chi 'nnanzi tempo mi t' asconde e vieta?
Che col cor veggio, e con la lingua onoro,
E 'n te, dolce sospir, l' alma s' acqueta.

SONNET XX.

Il remercie Jacques Colonna de ses sentiments affectueux à son égard. Ce sonnet fut composé par Pétrarque après la mort de Colonna et en réponse à un sonnet qu'il en avait reçu.

Les larmes n'oublieront de mes yeux le chemin
Et mon cœur ne sera jamais calme et tranquille,
En pensant à tes vers, où l'amour tant pétille
Et que la Pitié semble avoir faits de sa main;

Esprit qui fut vainqueur dans tout combat humain,
Qui maintenaint du ciel tant de douceur distille,
Qui dans l'antique voie a ramené mon style,
D'où l'avait tant distrait un trépas[1] inhumain.

J'avais compté t'offrir quelqu'autre œuvre nouvelle
De ma plume. D'où vient qu'une étoile cruelle
Fut de nous deux jalouse, ô mon noble trésor ?

Qui de toi m'a privé beaucoup trop tôt encore ?
Mais mon cœur te voit bien et ma langue t'honore ?
Dans toi, mon doux soupir, mon âme est dans son port.

NOTES

DU QUATRIÈME VOLUME.

TRIOMPHE DE L'AMOUR.

Chapitre I.

1. C'est au printemps et au mois d'avril que Pétrarque commença à ressentir son amour pour Laure; c'est à l'époque où le soleil parcourt le signe du Taureau. Ce fut aussi à six heures du matin, au moment où l'Aurore, grelotant de la fraîcheur matinale, s'empressait de se retirer pour faire place au jour.
2. La vallée de Vaucluse.
3. Médée.
4. Hélène.
5. Pâris.
6. Hermione, amante de Pyrrhus, jalouse de la passion de ce prince pour Andromaque, le fit assassiner par Oreste.

Chapitre II.

1. L'amour.
2. Scipion l'Africain, pour lequel le poëte avait un culte

tout particulier. Aussi saisit-il toutes les occasions pour en faire le plus grand éloge.

3. Narcisse.
4. La nymphe Écho.
5. Scylla, fille du roi Phorcus.
6. Picus, roi d'Ausonie.
7. Circé.
8. Canacé, fille d'Éole et sœur de Macarée.
9. Aconce grava sa déclaration d'amour sur une pomme d'or et la fit rouler aux pieds de Cydippe.

Chapitre III.

1. Hypsicratée.
2. Porcie, femme de Brutus.
3. Julie, femme de Pompée, qui lui préféra Cornélie.
4. Judith.

Chapitre IV.

1. Sapho.
2. Il se fit moine.
3. Lello, fils de Piétro Stéphani, gentilhomme romain.
4. Louis, de Bois-le-Duc.
5. La mer de Thulé était pour les anciens la partie la plus extrême du monde. On est incertain à quel point ils donnaient cette dénomination.
6. Le vendredi saint.

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ.

1. Siché.
2. Le bouclier que Pallas donna à Persée, c'est-à-dire le bouclier de la sagesse.
3. Ippo.
4. Tuzia.
5. Spurina.

TRIOMPHE DE LA MORT.

Chapitre I.

1. Laure lui répond.
2. Pétrarque lui-même.
3. Laure répond.

Chapitre II.

1. Les anciens admettaient que les rêves du matin étaient plus près de la vérité que les autres.
2. Pétrarque.
3 Laure.
4. Laure.
5. De son cœur.
6. Laure reprend la parole.

TRIOMPHE DE LA RENOMMÉE.

Chapitre I.

1. Scipion l'Africain.
2. Scipion Nasica.
3. Rivière d'Italie près de laquelle eut lieu, en 207 avant Jésus-Christ, une grande bataille où fut tué Asdrubal, frère d'Annibal.
4. Gneus Pompilius.
6. Caius Duilius.
7. Lutazìus Catulus.
8. Pompée.
9. Papirius Cursor.
10. Par *Lucius Catilina.*
11. Titus.
12. Domitien.

Chapitre II.

1. Hercule, Epaminondas, Bacchus.
2. Son fils Cimon, qui consentit à rester prisonnier pour que son père, mort en prison, ne fût pas privé de la sépulture.
3. Nabuchodonosor.
4. Sévère, Théodose Ier et Charlemagne.
5. Ses douze paladins.
6. Le roi Robert, de Naples, son protecteur.

Chapitre III.

1. Virgile.
2. Après Virgile et Cicéron.
3. Par curiosité ou par imprévoyance, il périt dans le Vésuve.
4. Dans la carrière de la médecine.
5. Pour établir une différence tranchée entre la rhétorique et la dialectique, il employait cette double figure : la main ouverte donnait à comprendre que la rhétorique était large et féconde dans ses conceptions, tandis que le poing fermé indiquait que la dialectique était tout l'opposé.

TRIOMPHE DU TEMPS.

1. Le temps.
2. Laure.
3. Le Rhône.

Canzone I.

1. Babylone désigne ici les princes infidèles ou les mahométans.

Canzone II.

1. Les aigles, les serpents, les lions, les ours, représentent ici autant de familles opposées à la faction des Colonna. L'ours était le blason de la famille Orsini, le serpent des Visconti.

Sonnet VIII.

1. Dans son cœur.

Canzone III.

1. Son poëme latin sur Scipion l'Africain, connu sous le nom d'Africa. Pétrarque s'était fait la douce illusion que ce serait son plus grand titre de gloire. Il n'en fut pas ainsi.
2. La paresse, la nonchalance, ou tout autre vice.
3. L'oisiveté.
4. La vertu.

Sonnet XV.

1. Un nouveau pape.
2. A Rome.

Sonnet XVII.

1. Probablement Venise.

Sonnet XVIII.

1. De la source de Castalie.

Sonnet XX.

1. La mort de Laure.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Paris, imprimerie Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.

ERRATA.

—

IVᵉ VOLUME.

— Page 5, vers 6, au lieu de : *ases*, lisez : *a ses*.

— Page 65, vers 2, au lieu de : *Constamment*, lisez : *Par la langue*.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084203956